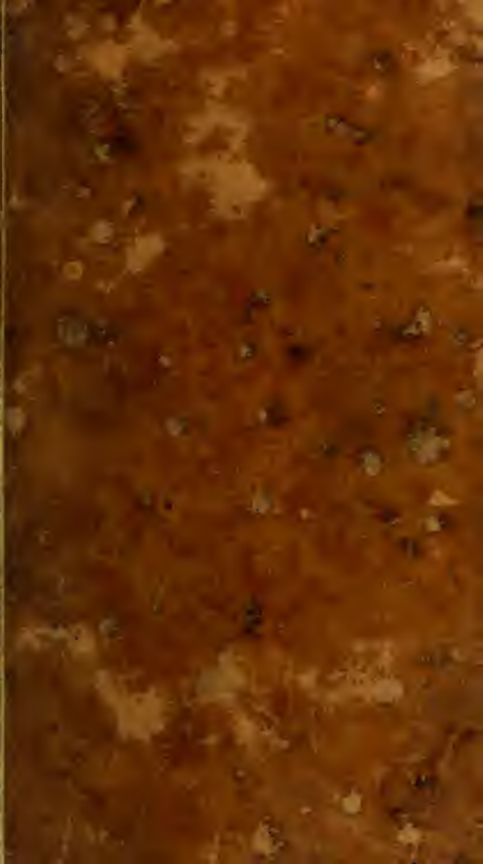



BIBLIOTHECA



ŒUVRES
DE
M. GRESSET.

TOME II.

ŒUVRES

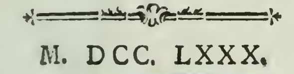
DE

M. GRESSET.

TOME II.



A LONDRES.



M. DCC. LXXX.

Pieces contenues dans ce Volume.

ÉDOUARD III, *Tragédie.*

SIDNEI, *Comédie.*

LE MÉCHANT, *Comédie.*

ÉDOUARD III.

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

ÉDOUARD III, Roi d'Angleterre.
ALZONDE, héritiere du Royaume d'Écosse, *sous le nom d'Aglaé.*
Le Duc de VORCESTRE, Ministre d'Angleterre.
EUGÉNIE, fille de Vorcestre, veuve du Comte de Salisbury.
Le Comte d'ARONDEL.
VOLFAX, Capitaine des Gardes.
GLASTON, Officier de la Garde.
ISMENE, Confidente d'Eugénie.
AMÉLIE, Suivante d'Alzonde.
GARDES.

La Scene est à Londres.



ÉDOUARD III.

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, AMÉLIE.

ALZONDE.

PAR de foibles conseils ne crois plus m'arrêter;
Au comble du malheur, que peut-on redouter?
Oui, je vais terminer ou mes jours ou mes peines.

Qui n'ose s'affranchir est digne de ses chaînes.
Depuis que rappellée où régnoient mes Aïeux,
J'ai quitté la Norvege, & qu'un sort odieux
A la Cour d'Edouard, & me cache & m'enchaîne,
Que de jours écoulés! Jours perdus pour ma haîne!
L'Ecosse cependant éleve en vain sa voix
Vers ces bords où gémit la fille de ses Rois.
Pour chasser ses tyrans, pour servir ma vengeance,
Pour renaître, Edimbourg n'attend que ma présence:
D'un vil déguisement c'est trop long-temps souffrir,
Il faut fuir, Amélie, & régner ou mourir.

AMELIE.

Ah! Madame, arrêtez; que prétendez-vous faire?
Le conseil du courroux est toujours téméraire;
Dissimulez encore, assurez vos projets,
Et ne quittez ces lieux qu'à l'instant du succès.
Votre déguisement est sans ignominie:
Depuis le jour fatal où la flotte ennemie,
Détruisant votre espoir, traîna dans ces climats
Le vaisseau qui devoit vous rendre â vos Etats;
Prise par vos vainqueurs sans en être connue,
Sans honte vous pouvez vous montrer à leur vue:

Vous auriez à rougir, si vos fiers ravisseurs,
Voyant Alzonde en vous, voyoient tous vos malheurs ;
Mais du secret encor vous êtes assurée,
Et la honte n'est rien, quand elle est ignorée.

ALZONDE.

Vous parlez en esclave ; un cœur né pour régner
D'un joug même ignoré ne peut trop s'éloigner ;
Ne dût-on jamais voir la chaîne qui l'attache,
Pour en être flérri, c'est assez qu'il le sache.
Le secret ne peut point excuser nos erreurs,
Et notre premier Juge est au fond de nos cœurs.
Dans l'affreux désespoir où mon destin me jette,
Crois-tu donc que pour moi la paix soit encor faite ?
Condamnée aux fureurs, née au sein des exploits,
Et des maux que produit l'ambition des Rois ;
Fugitive au berceau, quand mon malheureux Pere
Au glaive d'un vainqueur prétendant me soustraire,
Au Prince de Norvege abandonna mon sort,
M'éloigna des Etats que me livroit sa mort,
Pensoit-il qu'unissant tant de titres de haine,
Devant poursuivre un jour sa vengeance & la mienne,
Héritiere des Rois, éleve des Héros,
Je perdrois un instant dans un lâche repos ?

Dans l'asyle étranger qui cacha mon enfance,
J'ai pu, sans m'avilir, suspendre ma vengeance,
La sacrifier même à l'espoir de la paix,
Tandis qu'on m'a flattée, ainsi que mes sujets,
Qu'Edouard, pour finir les malheurs de la guerre,
Pour unir à jamais l'Ecosse & l'Angleterre,
Alloit m'offrir sa main, &, par ce juste choix,
Réunir nos drapeaux, nos sceptres & nos droits:
Mais par tant de délais, dès long-temps trop certaine
Que l'on n'osoit m'offrir une espérance vaine,
Quand ce nouvel outrage ajoute à mon malheur,
Attends tu la prudence où regne la fureur?
S'élevant contre moi de la nuit éternelle,
La voix de mes aïeux dans leur séjour m'appelle;
Je les entends encor: » Nous regnions, & tu » sers!
» Nous te laissons un sceptre, & tu portes des » fers?
» Regne, ou, prête à tomber, si l'Ecosse chan» celle,
» Si son regne est passé, tombe, expire avant » elle;
» Il n'est dans l'Univers, en ce malheur nou» veau,
» Que deux places pour toi, le trône ou le » tombeau ».

Vous ferez fatisfaits, Mânes que je révere ;
Vous connoîtrez bientôt fi mon fang dégénere,
Si le fang des Héros a paffé dans mon cœur,
Et s'il peut s'abaiffer à fouffrir un vainqueur.

AMELIE.

J'attendois cette ardeur où votre ame eft livrée ;
Mais comment, fans fecours, d'ennemis entourée....

ALZONDE.

Parmi ces ennemis j'ai conduit mon deffein,
Et, prête à l'achever, je puis t'inftruire enfin :
Ce Volfax, que tu vois le flatteur de fon maître,
Comblé de fes bienfaits, ce Volfax n'eft qu'un traître ;
De Vorceftre, fur-tout, ennemi ténébreux,
Rival de la faveur de ce Miniftre heureux,
Trop foible pour atteindre à ces degrés fublimes
Par l'éclat des talens, il y va par les crimes,
D'autant plus dangereux pour fon Roi, pour l'Etat,
Qu'il unit l'art d'un fourbe à l'ame d'un ingrat.
J'emprunte fon fecours. Je fais trop, Amélie,
Qu'un traître l'eft toujours, qu'il peut vendre ma vie ;
Mais fon ambition me répond de fa foi :
Affuré qu'en Ecoffe il regnera fous moi,
Il me fert. Par fa main, de ce féjour funefte,
J'écris à mes Sujets, j'en raffemble le refte ;
J'ai fait plus : par fes foins, j'ai nourri dans ces lieux,

Du parti mécontent, l'efprit féditieux :
J'en dois tout efpérer. Chez ce Peuple intrépide,
Un projet n'admet point une lenteur timide ;
Ce Peuple impunément n'eft jamais outragé,
Il murmure aujourd'hui, demain il eft vengé ;
Des droits de fes aïeux jaloux dépofitaire,
Eternel ennemi du pouvoir arbitraire,
Souvent Juge du trône & tyran de fes Rois,
Il ofa... Mais on vient. C'eft Volfax que je vois.

SCENE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMÉLIE.

VOLFAX.

Trop long-temps votre fuite eft ici différée ;
Madame, à s'affranchir l'Ecoffe eft préparée ;
Tout confpire à vous rendre un Empire ufurpé,
D'autres foins vont tenir le vainqueur occupé.
Le trouble regne ici. Formé par la victoire,
Le Soldat redemande Edouard & la gloire ;
Le Peuple veut la paix. Au nom de nos Héros,
Je vais porter le Prince à des exploits nouveaux ;
Je ne crains que Vorceftre : ame de cet Empire,
Il range, il conduit tout à la paix qu'il defire ;
Contraire à mes confeils, s'il obtient cette paix,
Je

Je le perds par-là même, & ſuis ſûr du ſuccès.
Son rang eſt un écueil que l'abîme environne :
Déja par des avis parvenus juſqu'au Trône,
Je l'ai rendu ſuſpect, j'ai noirci ſes vertus,
Encore un pas enfin, nous ne le craignons plus ;
Du progrès de mes ſoins l'Ecoſſe eſt informée :
Paroiſſez, un inſtant vous y rend une armée.

ALZONDE.

D'une nouvelle ardeur enflammez Edouard ;
Je vais tout employer pour hâter mon départ ;
On me ſoupçonneroit, ſi j'étois fugitive :
J'obtiendrai le pouvoir de quitter cette rive ;
Allez, ne tardez plus, achevez vos projets ;
Un plus long entretien trahiroit nos ſecrets.

SCENE III.

ALZONDE, AMÉLIE.

ALZONDE.

TOUT eſt prêt, tu le vois. Une crainte nouvelle
Me détermine à fuir cet aſyle infidele ;
On a vu, d'un des miens ſi j'en crois le rapport,
Arondel cette nuit arriver en ce port :
En Norvege ſouvent cet Arondel m'a vue ;
S'il étoit en ces lieux, j'y ſerois reconnue :

Le temps preſſe, il faut fuir, ménageons les inſtans.
Ce jour paſſé, peut-être il n'en ſeroit plus temps.

AMELIE.

Mais ne craignez-vous point d'obſtacle à votre fuite ?

ALZONDE.

Sous le nom d'Aglaé dans ce Palais conduite,
On me croit Neuſtrienne, on ne ſoupçonne rien.
Appui des malheureux, Vorceſtre eſt mon ſoutien ;
Il permettra ſans peine, exempt de défiance,
Que je retourne enfin aux lieux de ma naiſſance;
Je viens pour ce départ demander ſon aveu,
Et je croyois déja le trouver en ce lieu :
Mais, s'il faut t'achever un récit trop fidele,
Le pourras-tu penſer ? quand le Trône m'appelle,
Quand l'Ecoſſe gémit, quand tout me force à fuir,
Prête à quitter ces lieux, je tremble de partir.

AMELIE.

Qui peut vous arrêter? Comment pourroit vous plaire
Ce Palais décoré d'une pompe étrangere?
Tout ici vous préſente un ſpectacle odieux :
Ce Trône annonce un Maître & le vôtre en ces lieux,

Ces palmes d'un vainqueur retracent la conquête,
L'oppreffeur de vos droits, l'ufurpateur...

ALZONDE.

Arrête.
Tu parles d'un Héros, l'honneur de l'Univers,
Et tu peins un Tyran. Dans mes affreux revers
J'accufe le deftin plus que ce Prince aimable,
Et mon cœur eft bien loin de le trouver coupable.
Tu m'entends; j'en rougis. Vois tout mon défefpoir;
Sur ces murs la vengeance à gravé mon devoir:
Je le fais: mais tel eft mon deftin déplorable,
Qu'à la honte, aux malheurs du revers qui m'accable,
Il devoit ajouter de coupables douleurs,
Et joindre l'amour même à mes autres fureurs.
J'arrivois en courroux; mais mon ame charmée,
A l'afpect d'Edouard, fe fentit défarmée:
Sans doute que l'amour, jufqu'au fein des malheurs,
S'ouvre par nos penchans le chemin de nos cœurs;
Connoiffant ma fierté, mon ardeur pour la gloire,
Il prit, pour m'attendrir, la voix de la Victoire;

Il me dit, qu'enchaînant le plus grand des Guerriers,
Qui partageoit ſon cœur, partageoit ſes lauriers.
Où commande l'amour, il n'eſt plus d'autres maîtres :
J'étouffai dans mon ſein la voix de mes ancêtres,
Je ne vis qu'Edouard ; captive ſans ennui,
Des chaînes m'arrêtoient, mais c'étoit près de lui.
Pourquoi me rappeller la honte de mon ame
Et toutes les erreurs où m'entraînoit ma flâme ?
Un plus heureux objet a fixé tous ſes vœux :
C'en eſt fait, ma fierté doit étouffer mes feux ;
Les foibles ſentimens que l'amour nous inſpire,
Dans les cœurs élevés n'ont qu'un moment d'empire.
Régner eſt mon deſtin, me venger eſt ma loi :
Un inſtant de foibleſſe eſt un crime pour moi.
Fuyons ; mais pour troubler un bonheur que j'abhorre,
Renverſons, en fuyant, l'idole qu'il adore.
Parmi tant de Beautés qui parent cette Cour,
J'ai trop connu l'objet d'un odieux amour :
On trompe rarement les yeux d'une rivale.
Ma haine m'a nommé cette Beauté fatale.
Si dans ces triſtes lieux l'amour fit mes malheurs,
J'y veux laiſſer l'amour dans le ſang, dans les pleurs ;

Mais Vorceſtre paroît. Laiſſez-nous, Amélie,
Du deſtin qui m'attend je vais être éclaircie.

SCENE IV.

ALZONDE, *ſous le nom d'Aglaé*, VORCESTRE.

ALZONDE.

Vous, dont le cœur ſenſible a comblé tous les vœux
Que porta juſqu'à vous la voix des malheureux,
Jettez les yeux, Mylord, ſur une infortunée
Dont vous pouvez changer la triſte deſtinée;
Je me dois aux climats où j'ai reçu le jour:
Par vos ſoins honorée & libre en cette Cour,
Je ſais qu'à plus d'un titre elle a droit de me plaire;
Mais quels que ſoient les biens d'une terre étrangere,
Toujours un tendre inſtinct, au ſein de ce bonheur,
Vers un ſéjour plus cher rappelle notre cœur:
Souffrez donc, qu'écoutant la voix de la Patrie,
Je puiſſe retourner aux rives de Neuſtrie.
Du ſort des malheureux adoucir la rigueur,
C'eſt de l'autorité le droit le plus flatteur.

VORCESTRE.

Si par mes ſoins ici le Ciel plus favorable
Vous a donné, Madame, un aſyle honorable,
Unie avec ma fille, heureuſe en ce Palais,
De votre éloignement différez les apprêts :
A mon cœur alarmé vous êtes néceſſaire ;
Eugénie, immolée à ſa triſteſſe amere,
Demande à quitter Londre, &, changeant de climats,
Veut cacher des chagrins qu'elle n'explique pas.
Depuis que ſon époux a terminé ſa vie,
Je croyois ſa douleur par le temps aſſoupie ;
Mais je vois chaque jour croître ſes déplaiſirs :
Je la vois dans les pleurs, je ſurprends des ſoupirs :
C'eſt prolonger en vain des devoirs trop pénibles,
Et de Salisbury les cendres inſenſibles
Ne peuvent exiger ces regrets ſuperflus,
Qui conſacrent aux morts des jours qui nous ſont dus.
L'abandonnerez-vous, quand l'amitié fidelle
Doit, par des nœuds plus forts, vous attacher près d'elle ?
Pour l'arrêter ici par zele, par pitié,
Joignez à ma douleur la voix de l'amitié.
Dans quel temps fuiriez-vous les bords de la Tamiſe !
Connoiſſez les dangers d'une telle entrepriſe ;

D'arbres & de débris voyez les flots couverts,
La Diſcorde a troublé la ſûreté des mers :
Un reſte fugitif de l'Ecoſſe aſſervie,
Sur ces côtes errant ſans eſpoir, ſans Patrie,
Au milieu de ſon cours troublant votre vaiſſeau,
Pourroit vous entraîner dans un exil nouveau :
Attendez que la paix, rendue à ces contrées,
Vous ouvre ſur les eaux des routes aſſurées.

ALZONDE.

L'amour de la Patrie ignore le danger,
Et les cœurs qu'il conduit ne ſavent point changer ;
Vous ne ſouffrirez point, juſqu'ici plus ſenſible,
Que la plainte aujourd'hui vous éprouve inflexible,
Qu'on perde devant vous des larmes & des vœux,
Et qu'il ſoit des malheurs où vous êtes heureux.

VORCESTRE.

Heureux ! que dites-vous ? Apparence trop vaine !
Le bonheur eſt-il fait pour le rang qui m'enchaîne ?
Vous ne pénétrez point les ſombres profondeurs
Des maux qui ſont cachés ſous l'éclat des grandeurs.
Quel accablant fardeau ! Tout prévoir, tout conduire,
Entouré d'envieux unis pour tout détruire,

Refponfable du fort & des événemens,
Des miferes du Peuple, & des brigues des Grands,
Réunir feul enfin, par un trifte avantage,
Tous les foins, tous les maux que l'Empire partage :
Voilà le joug brillant auquel je fuis lié,
Sort toujours déplorable & toujours envié !
C'eft peu que les périls, l'efclavage & la peine
Que dans tous les Etats le miniftere entraîne :
Jugez quels nouveaux foins exigent mes devoirs ;
Miniftre d'un Empire où regnent deux pouvoirs,
Où je dois, uniffant le Trône & la Patrie,
Sauver la liberté, fervir la Monarchie,
Affermir l'un par l'autre, & former le lien
D'un Peuple toujours libre & d'un Roi citoyen.
Ma fortune eft un poids que chaque jour aggrave :
Maître & juge de tout, de tout on eft efclave ;
Et régir des mortels le deftin inconftant,
N'eft que le trifte droit d'apprendre à chaque inftant
Leurs méprifables vœux, leurs peines dévorantes,
Leurs vices trop réels, leurs vertus apparentes,
Et de voir de plus près l'affreufe vérité
Du néant des grandeurs & de l'humanité.
Mais le Roi vient. Allez, confolez Eugénie ;
Vous verrez par mes foins votre peine adoucie.

SCENE V.

ÉDOUARD, VORCESTRE, VOLFAX, GLASTON, GARDES.

EDOUARD, *à Volfax.*

Je foufcris à vos vœux, & confens aux exploits
Qu'un peuple de Héros brigue par votre voix;
Les bornes qu'à ces lieux la nature a prefcrites,
De mes deftins guerriers ne font pas les limites:
Bientôt fur d'autres bords on verra mes drapeaux,
Et les loix d'Albion chez des Peuples nouveaux.
De mes ordres, Volfax, vous inftruirez l'armée;
Que ma flotte en ces Ports ne foit plus renfermée;
Qu'arbitre des combats, fouveraine des mers,
Elle enchaîne l'Europe, étonne l'Univers;
Que terrible & tranquille au milieu des tempêtes
Londres puiffe compter mes jours par fes conquêtes.
Allez. (*) Vous, qu'on me laiffe.

(*) *Aux Gardes.*

SCENE VI.

ÉDOUARD, VORCESTRE.

VORCESTRE.

A cet ordre, Seigneur,
Je ne puis vous cacher mon trouble & ma douleur;
Lorsque le Peuple Anglois, au sein de la victoire,
Attendoit son repos d'un Roi qui fit sa gloire;
Entraîné par la voix d'un conseil de Soldats,
Allez-vous réveiller la fureur des combats?
Je n'ai jamais trahi mon austere franchise;
Et si dans ces dangers elle est encor permise,
J'en dois plus que jamais employer tous les droits;
Un Peuple libre & vrai vous parle par ma voix.
La guerre fut long-temps un malheur nécessaire,
L'Ecosse étoit pour vous un Trône héréditaire:
Les droits que votre ayeul sur elle avoit acquis,
Exigeoient que par vous ce bien fût reconquis.
Vous y régnez enfin: mais, pour finir la guerre,
Dont ce Peuple, indocile au joug de l'Angleterre,
Nous fatigue toujours, quoique toujours vaincu,
Vous savez à quels soins l'Etat s'est attendu;
Vous avez consenti d'unir par l'hyménée
L'Héritiere d'Ecosse à votre destinée,

Sûr que ce Peuple altier adoptera vos loix,
En voyant près de vous la fille de ses Rois :
Je sais que ce Royaume affoibli par ses pertes,
Compte peu de vengeurs dans ses plaines désertes;
Tout retrace à leurs yeux vos exploits, leur devoir,
L'image de leur joug & de votre pouvoir :
Mais, armant tôt ou tard ses haînes intestines,
L'Ecosse peut encor sortir de ses ruines,
Surprendre ses vainqueurs, rétablir son destin ;
Un bras inattendu porte un coup plus certain :
Jamais dans ces climats on est tranquille esclave,
Et pour la liberté le plus timide est brave :
Tous leurs Chefs ont péri ; mais, en de tels complots,
Le premier téméraire est un Chef, un Héros.
Sous l'astre dominant de cette destinée
Qui tient à vos drapeaux la Victoire enchaînée,
On craint peu, je le sais, leurs efforts superflus :
Leur révolte est pour vous un triomphe de plus ;
Mais le plus beau triomphe est un honneur funeste.
La victoire toujours fut un fléau céleste ;
Et tous les Rois, au Ciel qui les laisse régner,
Sont comptables du sang qu'ils peuvent épargner:
Remplissez donc, Seigneur, l'espoir de l'Angleterre,
Vos essais éclatans ont appris à la terre
Que vous pouviez prétendre au nom de conquérant :

Paſſez le Héros même;un Roi juſte eſt plus grand.
Hâtez-vous d'obtenir ce reſpectable titre
Parlez, donnez la paix dont vous êtes l'arbitre,
Et, pour en reſſerrer les durables liens,
Que vos Ambaſſadeurs, aux champs Norvégiens
Envoyés dès demain, demandent la Princeſſe :
C'eſt l'eſpoir de l'Etat, & c'eſt votre promeſſe.

EDOUARD.

Quelle image à mon cœur venez-vous retracer !
Quel hymen ! Non, Vorceſtre, il n'y faut plus penſer.

VORCESTRE.

Seigneur,que dites-vous?quelle triſte nouvelle!...
Mais non, à la vertu votre grand cœur fidele,
Se reſpectant lui-même en ſes engagemens,
Ne démentira point ſes premiers ſentimens.
Votre parole auguſte au Trône appelle Alzonde ;
La parole des Rois eſt l'oracle du monde :
D'ailleurs, vous le ſavez, la Parrie a parlé ;
Confirmé par la voix de l'Etat aſſemblé,
Votre choix, par ce frein, devient inviolable ;
D'affreux dangers ſuivroient un changement ſemblable :
Ce Peuple en ſa fureur ne connoît plus ſes Rois,
Dès qu'ils ont méconnu l'autorité des loix.
Le Trône eſt en ces lieux au bord d'un précipice,
Il tombe, quand pour baſe il n'a plus de juſtice ;
Et ſi mon zele ardent pour votre sûreté
M'autoriſe à parler avec ſincérité,

Contemplez

Contemplez les malheurs des jours de nos ancêtres :
Leurs vertus font nos loix, leurs malheurs font nos maîtres.
Je dis plus, au-dessus des timides détours,
J'ose vous rappeller l'exemple de nos jours ;
Nous avons vu, Seigneur, tomber ce Diadême :
Du Trône descendu, votre pere lui-même
Avant ses jours a vu son regne terminé :
Il pouvoit vivre heureux & mourir couronné,
S'il n'eût point oublié qu'ici, pour premiers maîtres,
Marchent, après le Ciel, les droits de nos ancêtres ;
Qu'en ce même Palais, l'altiere liberté
Avoit déja brisé le Trône ensanglanté ;
Qu'ici le despotisme est une tyrannie,
Et que tout est vertu pour venger la Patrie.

EDOUARD.

Un Trône environné des Héros que j'ai faits,
N'a plus à redouter de semblables forfaits ;
Et si jusques à moi la révolte s'avance,
Tant de bras triomphans sont prêts pour ma vengeance.
Quelle est donc la Patrie ? & le brave Soldat,
Le Vainqueur, le Héros ne sont-ils point l'Etat ?
Quoi ! d'obscurs Sénateurs que l'orgueil seul inspire,
Sous le titre imposant de zele pour l'Empire,

Croiront-ils, à leur gré, du ſein de leur repos,
Permettre ou retarder la courſe des Héros?
Vainement on m'annonce un avenir funeſte;
Fondé ſur ces appuis, je crains peu tout le reſte;
Héritier de leur nom, ſi j'imite vos Rois,
Je n'imite que ceux qui vous firent des loix;
Ce n'eſt que des vainqueurs que je reçois l'exemple;
Et, chargé d'un deſtin que l'Univers contemple,
Je n'examine point ce que doit applaudir
Un Peuple audacieux, mais fait pour obéir.
Tout changement d'ailleurs plaît au Peuple volage.
C'eſt ſur l'événement qu'il regle ſon ſuffrage:
A quelque extrémité qu'on ſe ſoit expoſé,
Qui parvient au ſuccès, n'a jamais trop oſé.

VORCESTRE.

Puiſſiez-vous l'ignorer! mais j'oſerai le dire,
La force aſſure mal le deſtin d'un Empire;
Le Peuple, aux loix d'un ſeul aſerviſſant ſa foi,
Crut ſe donner un pere en ſe donnant un Roi;
Il n'a point prétendu, par d'indignes entraves,
Dégrader la nature & faire des eſclaves.
On vous chérit, Seigneur, c'eſt le ſceau de vos droits:
Le bonheur des Sujets eſt le titre des Rois.

EDOUARD.

Eh bien! vous le pouvez, procurez à l'Empire
Ce repos, ce bonheur où l'Angleterre aſpire;

Non moins zélé Sujet que ſage Citoyen,
Banniſſez la diſcorde, il en eſt un moyen.
On demande la paix; je voulois la victoire;
Mais au bonheur public j'en immole la gloire,
Si, changé par vos ſoins, ce Sénat aujourd'hui
Se prête à mes deſirs, quand je fais tout pour lui:
Vous avez ſon eſtime, & vous ſerez ſon guide;
Du Trône & de ma main que mon cœur ſeul décide:
D'un douteux avenir c'eſt trop s'inquiéter,
L'Ecoſſe dans les fers n'eſt plus à redouter.
Vous donc qu'à mon bonheur un vrai zele intéreſſe,
Vous qui ſavez ma gloire, apprenez ma foibleſſe;
Quand le ſort le plus beau ſemble combler mes vœux,
Couronné, triomphant, je ne ſuis point heureux;
Et, cherchant les haſards dans ma triſteſſe extrême,
Si je fuis le repos, c'eſt pour me fuir moi-même.

VORCESTRE.

Quel bien manque, Seigneur ....?

EDOUARD.

Un amour généreux
Ne craint point les regards d'un mortel vertueux:
Je vous eſtime aſſez pour vous ouvrir mon ame,
Recevez le premier le ſecret de ma flâme;
Les graces, les vertus ſont au-deſſus du ſang,
Et marquent la beauté que j'éleve à mon rang:

Pourras-tu fur mon choix me condamner encore,
Quand tu fauras le nom de celle que j'adore ?
O pere trop heureux !... Mais quoi ! vous frémiffez !
De quel foudain effroi vos fens font-ils glacés ?

VORCESTRE.

L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur éclaire,
Et je fuis Citoyen avant que d'être pere ;
Mon fang feroit en vain par le fceptre illuftré,
Si moi-même à mes yeux j'étois déshonoré :
Ces titres de l'orgueil, les rangs, les diadêmes,
Idoles des humains, ne font rien par eux-mêmes:
Ce n'eft point dans des noms que réfide l'honneur,
Et nos devoirs remplis font feuls notre grandeur.
Mais de vos fentimens je connois la nobleffe.
Maître de vous, Seigneur, vainqueur d'une foibleffe,
Vous n'immolerez point vos premieres vertus,
Et la paix & la gloire, & peut-être encor plus.
Oui, je crains tout pour vous ; vieilli fur ces rivages,
J'en connois les écueils, j'en ai vu les naufrages.
La plus foible étincelle embrafe ce climat,
Et rien dans ces momens n'eft facré que l'Etat.
Qui vous en diroit moins dans ce péril extrême,
Trahiroit la Patrie, & l'honneur, & vous-même.

EDOUARD.

Votre zele m'eft cher ; mais un injufte effroi

Vous fait porter trop loin vos alarmes pour
moi ;
Elevé dans la paix, nourri dans des maximes
Dont le préjugé ſeul fait des droits légitimes,
Vous penſez qu'y ſouſcrire & régner foiblement,
Eſt l'unique chemin pour régner sûrement ;
Mais des Maîtres du monde & des ames guer-
rieres
Le Ciel étend plus loin l'eſpoir & les lumieres,
Et, couronnant nos faits, il apprend aux Etats
Qu'un vainqueur fait les loix, & qu'il n'en
reçoit pas.
Par quel ordre en effet faut-il que je me lie
Aux exemples des temps qui précedent ma vie ;
Qu'eſclave du paſſé, Souverain ſans pouvoir,
Dans les erreurs des morts je liſe mon devoir ;
Et que d'un pas tremblant je choiſiſſe mes guides
Dans ce Peuple oublié de Monarques timides,
Qu'on a vu, l'un de l'autre imitateurs bornés,
Obéir ſur le Trône, eſclaves couronnés ?
Vous ſavez mes deſſeins, c'eſt à vous d'y ré-
pondre ;
On m'apprend qu'Eugénie eſt prête à quitter
Londre :
Qu'elle reſte en ces lieux. Vous-même, en cet
inſtant,
Allez lui déclarer que le Trône l'attend.
Fiez-vous à mon ſort, à quelque renommée,
Ou, s'il le faut enfin, au pouvoir d'une armée,

De la force des loix que ma voix prescrira,
Et du soin d'y ranger qui les méconnoîtra.

VORCESTRE.

Vous voulez accabler un Peuple magnanime :
Vous voyez devant vous la premiere victime :
Oui, de mes vrais devoirs instruit & convaincu,
S'il faut les violer, prononcez, j'ai vécu.
Je connois Eugénie, & j'ose attendre d'elle
Qu'à tous mes sentimens elle sera fidelle ;
Elle n'a pour ayeux que de vrais Citoyens,
Des droits de la Patrie inflexibles soutiens ;
Et le sceptre, à ses yeux, sera d'un moindre lustre
Qu'un refus honorable ou qu'un trépas illustre ;
Mais si, trompant mes soins, ma fille obéissoit,
Si, changé jusques-là, son cœur se trahissoit....
Un exil éternel....

EDOUARD.

Arrêtez, téméraire,
Exécutez mon ordre, ou craignez ma colere.
Quant aux soins de l'Etat, je saurai commander,
Et je n'ai plus ici d'avis à demander.



SCENE VII.

VORCESTRE, *seul.*

Quel finiſtre pouvoir, malheureuſe Angleterre,
Eterniſe en ton ſein la révolte & la guerre !
Incertain, alarmé dans cet état cruel,
Que n'ai-je tes conſeils, ô mon cher Arondel !
Quel déſert te renferme, ô Sage incorruptible ?
Faut-il que la vertu, la ſageſſe inflexible,
Qui t'éloigne des ſoins, des chaînes de la Cour,
Me laiſſent ſi long-temps ignorer ton ſéjour !
Ciel ! je me reſte ſeul ; mais ton ſecours propice
Vient toujours ſéconder qui défend la juſtice.
Allons ſur un Héros faire un dernier effort ;
S'il n'eſt plus qu'un Tyran, allons chercher la mort.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, ISMENE.

ISMENE.

Que craignez-vous! Pourquoi regrettez-vous, Madame,
De m'avoir dévoilé le secret de votre ame;
Ce penchant vertueux, ce sentiment vainqueur
Pour le plus grand des Rois honore votre cœur:
La vertu n'exclut point une ardeur légitime;
Quel cœur est innocent, si l'amour est un crime?

EUGENIE.

Cruelle! par quel art viens-tu de m'arracher
Un secret qu'à jamais je prétendois cacher?
D'un cœur désespéré respectant la foiblesse,
Ah! tu devois l'aider à taire sa tendresse;
Mais à ce nom trop cher que tu m'as rappellé,
Puisqu'enfin malgré moi mes larmes ont parlé,
Remplis du moins l'espoir, l'espoir seul qui me reste,

Jamais ne m'entretiens de ce ſecret funeſte ;
Que moi-même à tes yeux je doute déſormais
Si tu le ſais encor, ſi tu le ſus jamais.

ISMENE.

On ſoulage ſon cœur en confiant ſa peine ;
Pourquoi m'avoir caché....

EUGENIE.

Moi-même, chere Iſmene,
Victime du devoir, de l'amour, du malheur,
Oſois-je me connoître & lire dans mon cœur ?
De lui-même jamais ce cœur fut-il le maître ?
Jointe à Salisbury ſans preſque le connoître,
L'amour n'éclaira point un hymen malheureux
Dont le ſort, ſans mon choix, avoit formé les nœuds.
J'eſtimai d'un époux la tendre complaiſance ;
Mais il n'obtint de moi que la reconnoiſſance,
Et, malgré mes efforts, mon cœur indépendant
Réſervoit pour un autre un plus doux ſentiment.
De la Cour à jamais que ne fus-je exilée !
Par mon nouveau deſtin en ces lieux appellée,
Je vis.... Fiere vertu ! pardonne ce ſoupir ;
J'en adore à la fois & crains le ſouvenir.
Dans ce jeune Héros, je ſentis plus qu'un maître ;
Mon ame, à ſon aſpect, reçut un nouvel être ;
Je crus que juſqu'alors ne l'ayant point connu,
Ne l'ayant point aimé, je n'avois pas vécu.
Que te dirai-je enfin ? Heureuſe & déſolée,

Maîtreſſe à peine encor de mon ame accablée,
Trouvant le déſeſpoir dans mes plus doux tranſports,
Au ſein de la vertu j'éprouvois des remords.
C'en eſt fait; libre enfin je dois fuir & me craindre :
J'ai ſu cacher ma honte, & j'ai pu me contraindre,
Tandis que le devoir défendoit ma vertu ;
Mais aujourd'hui mon cœur eſt trop mal défendu:
Te dirai-je encor plus ? On croit tout, quand on aime :
Oui. depuis le moment que je ſuis à moi-même,
Cet amour malheureux, & nourri de mes pleurs,
Oſe écouter l'eſpoir & chérir ſes erreurs ;
Quand je vois ce Héros, interdite, éperdue,
Je crois voir ſes regards s'attendrir à ma vue,
Je crois. . . . Mais où m'emporte un aveugle tranſport !
Le Ciel n'a fait pour moi qu'un déſert & la mort.
Ne puis-je cependant entretenir mon pere ?
Pourquoi m'arrête-t-il où tout me déſeſpere ?

ISMENE

Vous l'allez voir ici. Mais pourquoi fuir la Cour,
Et rejetter l'eſpoir qui s'offre à votre amour ?
Le Trône à vos attraits . . . . .

EUGENIE.

Que dis-tu, malheureuſe ?
Quel fantôme brillant, quelle image flatteuſe

A mes ſens égarés as-tu fait entrevoir ?
Garde-toi de nourrir un dangereux eſpoir :
Tu me rendrois heureuſe en flattant ma tendreſſe ;
Mais je crains un bonheur qui coûte une foibleſſe.
Allons ; c'eſt trop tarder, abandonnons des lieux
Où j'oſe à peine encor lever mes triſtes yeux ;
Je ne veux point aimer : je fuis ce que j'adore :
J'implore le trépas, & je ſoupire encore !
La mort ſeule éteindra mon déplorable amour ;
Mais du moins, en fuyant ce dangereux ſéjour,
Cruelle à mes deſirs, à mes devoirs fidelle,
J'aurai fait ce que peut une foible mortelle :
Si le reſte eſt un crime, il eſt celui des Cieux,
Et j'aurai la douceur d'être juſte à mes yeux.
Tu n'auras pas long-temps à ſouffrir de ma peine;
La mort eſt dans mon cœur : ſuis-moi, ma chere Iſmene ;
Ton zele en a voulu partager le fardeau,
Ne m'abandonne pas ſur le bord du tombeau.
Fuyons ! Là, pour briſer le trait qui m'a bleſſée,
Pour bannir ce Héros de ma triſte penſée,
Souvent tu me diras qu'il n'eſt pas fait pour moi ;
Cache un mortel charmant, ne me montre qu'un Roi.
Dis-moi que les attraits de quelqu'Amante heureuſe
Ont ſans doute enchaîné cette ame généreuſe ;

Dis-moi que,nés tous deux ſous des aſtres divers,
Il ignore & ma peine & mes vœux les plus chers,
Et qu'il n'exiſte plus que pour celle qu'il aime.
Je t'aide, tu le vois, à me tromper moi-même:
Peut-être à tes diſcours oubliant mes regrets.....
Je m'abuſe.... Ah ! plutôt, ne le nomme jamais.
Pour quels crimes, ô Ciel ! par quel affreux caprice
Le charme de ma vie en eſt-il le ſupplice ?
Par la gloire inſpiré, par l'honneur combattu,
Mon amour étoit fait pour être une vertu.
On vient ; éloigne-toi.

SCENE II.

VORCESTRE, EUGÉNIE.

EUGENIE.

Je vous cherchois, mon pere ;
Mon départ étoit prêt, quel ordre le differe ?
Juſqu'ici toujours tendre & ſenſible à ma voix,
Me refuſeriez-vous pour la premiere fois ?
Vous ne répondez rien ! Une ſombre triſteſſe....

VORCESTRE.

Laiſſez aux foibles cœurs une molle tendreſſe :
Les deſtins ſont changés, ma fille, & d'autres temps

Veulent d'autres diſcours & d'autres ſentimens ;
Connoiſſez-vous le ſang dont vous êtes ſortie,
Et le nom des Héros que lui doit la Patrie ?

EUGENIE.

Je ſais qu'il n'a produit que de vrais Citoyens ;
Et pour leurs ſentimens, je les ſais par les miens.

VORCESTRE.

L'Univers ſait nos faits ; le Ciel ſeul ſait nos vues :
S'il faut que dans ce jour les vôtres ſoient connues,
Soutiendrez-vous l'honneur de ces noms éclatans ?

EUGENIE,

L'ordre de la Nature, ou l'uſage des temps,
A mon ſexe laiſſant la foibleſſe en partage,
Sembla de nos vertus exclure le courage ;
De défendre l'Etat le droit vous fut donné ;
A l'orner par nos mœurs notre ſort fut borné :
Mais, ſoit l'inſtinct du ſang, ſoit l'exemple d'un pere,
Je ne partage point la foibleſſe vulgaire ;
Que la Patrie ordonne, & mon cœur aujourd'hui
En ſera, s'il le faut, la victime ou l'appui :
Le Ciel qui voit mon ame au devoir aſſervie,
Sait combien foiblement elle tient à la vie ;
Et je l'atteſte ici, que mon ſang répandu....

VORCESTRE.

Laiſſez de vains ſermens, j'en crois votre vertu,

J'en crois mon ſang : montrez cette ame magnanime ;
Vous pouvez, par l'effort d'une vertu ſublime,
Dans nos faſtes brillans précéder les Héros ;
Quelque degré d'honneur qu'atteignent leurs travaux,
Au-delà de leur ſort la gloire vous appelle ;
Le Ciel a fait pour vous une vertu nouvelle :
Même au-deſſus du Trône il eſt encore un rang;
Et ce rang eſt à vous, ſi vous êtes mon ſang.

EUGENIE.

De mon cœur, de mes jours que mon pere diſpoſe ;
Pour en être eſtimée, il n'eſt rien que je n'oſe.

VORCESTRE.

Un mot va nous juger : ſi, détruiſant nos droits,
Et la foi des Traités, & le reſpect des Loix,
Le ſort à votre pere offroit un diadême,
Et qu'entre la Patrie & le pouvoir ſuprême,
Il parût balancer à choiſir ſon deſtin,
Que conſeilleriez-vous à ſon cœur incertain ?

EUGENIE.

Le refus de ce Trône, un trépas honorable ;
Un juſte Citoyen eſt plus qu'un Roi coupable.

VORCESTRE.

La Vertu même ici par ta bouche a parlé :
C'eſt ton propre deſtin que ce choix a réglé,
C'eſt le ſort de l'Etat ; généreuſe Eugénie,
Il faut, du Peuple Anglois tutélaire Génie,

Faire plus qu'affermir, plus qu'immortaliser,
Plus qu'obtenir le Trône ; il faut le refuser.
Oui, c'est toi, qu'au mépris d'une loi souveraine,
Au mépris de l'Etat, Edouard nomme Reine,
Et, pour un rang de plus, si tu démens tes mœurs,
Tu l'épouses demain, tu regnes, & je meurs.
Tu frémis !.... Je t'entends : tu prévois les disgraces
Que ce fatal amour entraîne sur ses traces ;
Je reconnois ma fille à ce noble refus,
Et mon cœur paternel renaît dans tes vertus.
Qu'espéroit Edouard ? Comment a-t-il pu croire
Qu'instruit par des ayeux d'immortelle mémoire,
Blanchi dans la droiture & la fidélité,
Dans le zele des loix & de la liberté,
J'irois, d'un lâche orgueil méprisable victime,
Avilir ma vieillesse & finir par un crime ?
Non ; j'ai su respecter la terre où je suis né ;
Je t'en devois l'exemple, & je te l'ai donné ;
Bien loin qu'à ton départ je sois contraire encore,
Je vais fuir sur tes pas un palais que j'abhorre ;
A moi-même rendu, je retourne au repos ;
Je ne demande point le prix de mes travaux.
Quel prix plus doux pourroit flatter mon espérance ?
Le Ciel dans tes vertus a mis ma récompense :

Je vais tout diſpoſer ; Edouard amoureux
Doit lui-même bientôt t'inſtruire de ſes vœux ;
Je m'en remets à toi du ſoin de les confondre,
Et je veux te laiſſer la gloire de répondre.

SCENE III.

EUGÉNIE.

AINSI tous mes malheurs ne m'étoient pas connus !
Il m'aimoit, & je pars !.... Je ne le verrai plus!...
Toi, qui fais à la fois mon bonheur & ma peine,
Le ſort avoit donc fait mon ame pour la tienne !
Mais, de ce même ſort quel caprice cruel
Eleve entre nous deux un rempart éternel !
Cher Prince ! il faudra donc que cette bouche même,
Qui devoit mille fois te jurer que je t'aime,
Trahiſſe, en te parlant, le parti de mon cœur!....
Fuyons.... Mais le Roi vient. Toi, qui vois ma douleur,
Ciel ! cache-lui du moins.....



SCENE IV.

ÉDOUARD, EUGÉNIE.

EDOUARD.

Quelle crainte imprévue
Vous éloigne, Madame, & vous glace à ma vue?

EUGENIE.

Les Cieux me sont témoins que l'aspect de mon Roi
N'a jamais eu, Seigneur, rien de triste pour moi

EDOUARD.

Votre Roi! Sort cruel! Ne puis-je donc paroître
Sous des titres plus doux que le titre de maître?
Malheureux sur le Trône, & toujours redouté,
N'ai-je d'autre destin que d'être respecté?
Souveraine des Rois, la beauté n'est point née
Pour une dépendance au Peuple destinée;
L'empire est son partage, & c'est elle en ce jour,
C'est elle qu'avec moi va couronner l'Amour,
Si, moins contraire enfin au bonheur où j'aspire,
Le sort veut terminer les maux dont je soupire.

EUGENIE.

Laissez aux malheureux la plainte & les douleurs;
Le Ciel pour Edouard a-t-il fait des malheurs?

S'il se mêle à vos jours quelque peine légere,
La gloire vous appelle & s'offre à vous distraire,
L'Univers vous attend, & vos premiers travaux
De ce siecle déja vous ont fait le Héros :
Soumettez les deux mers aux loix de l'Angleterre,
Allez, soyez l'arbitre & l'amour de la terre ;
Je rendrai grace au Ciel, quand le bruit de vos faits
Viendra dans la retraite où je suis pour jamais.

EDOUARD.

Ah ! cruelle, arrêtez ; vous avez dû m'entendre,
Tout vous a dit l'ardeur de l'Amant le plus tendre,
Et, pour prix de mes feux, vous fuiriez des climats
Que je veux avec moi soumettre à vos appas !
Ne me dérobez point le seul bien où j'aspire :
Je ne commencerai de compter mon Empire,
D'être, d'aimer mon sort, que du moment heureux
Où vous partagerez ma Couronne & mes feux....
Mais non.... Ce sombre accueil m'apprend que je m'abuse,
Et ce n'est point vous seule ici que j'en accuse.

EUGENIE.

Ne soupçonnez que moi : sur mon devoir, Seigneur,
Je ne connois jamais de maître que mon cœur.

SCENE V.

ÉDOUARD.

Elle fuit ! Quelle haine, & quel ſenſible outrage !
Superbe Citoyen, voilà donc ton ouvrage !
On t'accuſoit ; mon cœur n'oſoit te ſoupçonner:
Ne m'offres-tu donc plus qu'un traître à condamner ?
Où me réduit l'ingrat ! Que ſert ce diadême,
Si je ne puis enfin couronner ce que j'aime ?
Mais quel eſt cet hymen dont on défend les droits ?
Quels Sujets orgueilleux ! eſt-ce un peuple de Rois ?
Quelles ſont ces vertus farouches & biſarres ?
Le devoir en ces lieux fait-il donc des barbares ?
Par un terrible exemple il faut leur enſeigner
Qu'il n'eſt ici qu'un maître, & que je ſais régner.
Hola, Gardes !



SCENE VI.

ÉDOUARD, VOLFAX.

ÉDOUARD.

Volfax, venge-moi d'un rebelle.

VOLFAX.

Seigneur, nommez le traître, & cette main fidelle....

ÉDOUARD.

Au nom du criminel tu frémiras d'effroi,
Ce ſage révéré, cet ami de ſon Roi,
Comblé de mes bienfaits, chargé de ma puiſſance,
(Le croiras-tu ?) Vorceſtre, oui, Vorceſtre m'offenſe ;
Il oſe me trahir.

VOLFAX.

Vorceſtre ! lui, Seigneur !
Lui qui parut toujours l'oracle de l'honneur !
Peut-être en croyez-vous un douteux témoignage.

ÉDOUARD.

Je n'en crois que moi-même, & j'ai reçu l'outrage ;
Cet eſprit de révolte éclaire enfin mes yeux,
Et me confirme trop des ſouçons odieux.

VOLFAX.

On vient de m'annoncer la trame la plus noire...
Je le juſtifiois !.... O Ciel ! qu'on doit peu croire
Aux dehors impoſans des humaines vertus !

EDOUARD.

Parle : que t'a t-on dit ? rien ne m'étonne plus.

VOLFAX.

Diſpenſez-moi, Seigneur, d'en dire davantage :
Il eſt d'autres témoins des maux que j'enviſage,
Et je crois avec peine un ſi noir attentat.

EDOUARD.

Acheve, je le veux ; je crois tout d'un ingrat.

VOLFAX.

J'obéis, puiſqu'enfin ce n'eſt plus qu'un coupable ;
Je vois que ſon forfait n'eſt que trop véritable ;
Je rapproche les temps, ſes projets, ſes diſcours ;
Dans le conſeil, Seigneur, vous l'avez vu toujours
Contraire à vos deſſeins, contraire à votre gloire ;
Il tâchoit d'étouffer l'amour de la victoire.
Je vois trop maintenant par quels motifs ſecrets
Ses dangereux conſeils ne tendent qu'à la paix.

EDOUARD.

Oui, tu m'ouvres les yeux ; aujourd'hui même encore,
Trahiſſant le renom dont l'Univers m'honore,
Il m'oſoit conſeiller un indigne repos.

VOLFAX.

Pour en ſavoir la cauſe, apprenez ſes complots ;
Dans la ſécurité d'une paix infidelle,
On vous laiſſe ignorer que l'Ecoſſe rebelle....

EDOUARD.

Je ne le ſais que trop : de fideles ſujets
M'ont découvert ſans lui ces mouvemens ſecrets.

VOLFAX.

De ces déguiſemens l'honneur eſt-il capable ?
Qui peut taire un complot, lui-même en eſt coupable.
Peut-être juſqu'au Trône oſant porter ſes vœux,
Appui des Ecoſſois, il veut régner ſur eux :
C'eſt pour favoriſer ces ligues ennemies,
Qu'il prétend ſéparer vos forces réunies,
En des ports différens diſperſer vos Vaiſſeaux,
Et borner à régner le deſtin d'un Héros.
Il avoit des vertus, il avoit votre eſtime,
Seigneur : mais pour régner, quand il ne faut qu'un crime,
L'honneur eſt-il un frein à l'orgueil des mortels ?
L'eſpoir du Trône a fait les fameux criminels,
Et, fauſſe trop ſouvent, cette altiere ſageſſe
N'attend qu'un crime heureux pour montrer ſa baſſeſſe.

EDOUARD.

Le perfide !

VOLFAX.

Je crains, autant que ſa fureur,

Ce renom de vertu que lui donne l'erreur :
Par ces vains préjugés, entraînés dans ſes brigues,
Tous croiront vous ſervir en ſervant ſes intrigues :
De la rebellion l'étendard abhorré
Deviendroit dans ſes mains un etendard ſacré....

EDOUARD.

Va : qu'on l'amene ici..... Mais que vois-je? Il s'avance.

SCENE VII.

ÉDOUARD, VORCESTRE, VOLFAX.

VORCESTRE.

DAIGNEZ remplir, Seigneur, ma derniere eſpérance ;
Si le Ciel m'eût permis de conſacrer toujours
Au bien de cet Etat mes travaux & mes jours,
J'euſſe été trop heureux : par un deſtin contraire,
Forcé, vous le ſavez, au malheur de déplaire ;
Trop vrai pour me trahir, je dois, fuyant ces lieux,
Souſtraire à vos regards un objet odieux.

Souffiez donc qu'aujourd'hui, dans un obscur
asyle,
Inutile à l'Etat, moi-même je m'exile;
Ne tenant plus à rien que par de tendres vœux
Pour la félicité d'un Peuple généreux,
J'attendrai, sans regret la fin de ma carriere,
Si, d'un dernier regard honorant ma priere,
Vous conservez, Seigneur, par de justes projets,
Le premier bien d'un Roi, l'amour de vos
Sujets.

EDOUARD.

Vous apprendrez dans peu ma volonté suprême;
Sortez.

SCENE VIII.

ÉDOUARD, VOLFAX.

EDOUARD.

Qu'ai-je entendu? qu'en croiras-tu
toi-même?
Peut-on le soupçonner de tramer un forfait,
Quand il fuit & ne veut qu'un exil pour bien-
fait?

VOLFAX.

Seigneur, ainsi que vous, sa démarche m'é-
tonne?
Que ne puis-je penser qu'à tort on le soup-
çonne?

Mais

Mais deux garans trop sûrs de cette trahison,
Malgré moi, m'ont conduit au-delà du soupçon.
Je dirai plus, Seigneur ; le zele, qui m'éclaire,
Me fait jour à travers ce ténébreux mystere ;
Par le pas qu'il a fait, je le crois convaincu ;
Le crime prend souvent la voix de la vertu.
Oui, ce même départ qu'apprête l'infidele,
Est de sa trahison une preuve nouvelle.
S'il vous fait consentir à son éloignement,
C'est pour tromper vos yeux, & fuir plus sûrement.
Cet exil prétendu que ses vœux vous demandent,
Joindra peut-être un Chef aux traîtres qui l'attendent.
Dans ces climats conquis, placés tous par son choix,
Ceux qui regnent pour vous, marcheront à sa voix :
Tout le seconde enfin, & tout veut qu'on le craigne ;
S'il demeure, il conspire ; & s'il échappe, il regne.
Tout dépend d'un instant, il peut vous prévenir :
Sous des prétextes vains, sa fille, prête à fuir,
Va sans doute habiter une terre ennemie ;
Et dans ce même instant peut-être qu'Eugénie....

EDOUARD.

Elle fuit !... C'en eſt trop ; prévenons des ingrats :
Je m'en fie à ton zele, obſerve tous leurs pas :
Je veux dès ce moment m'éclaircir ſur ſon crime ;
Et, s'il n'eſt que trop vrai que, trompant mon eſtime,
Il s'armoit contre moi de mes propres bienfaits,
Je n'aurai pas long-temps à craindre des forfaits.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, VOLFAX.

VOLFAX.

Non, Madame, à vos vœux rien ici ne s'oppose;
Le Roi veut vous parler : j'en ignore la cause;
Mais ne redoutez rien. Vorcestre dans les fers
Met enfin votre espoir à l'abri des revers;
Sur la foi des témoins que j'ai su lui produire,
Edouard convaincu me laisse tout conduire:
Dans son courroux pourtant, inquiet, consterné,
Il paroît regretter l'ordre qu'il a donné;
Mais il vient.



SCENE II.

ÉDOUARD, ALZONDE, *ſous le nom d'Aglaé.*

ALZONDE.

Par votre ordre en ces lieux appellée,
Quel ſoin vous intéreſſe au ſort d'une exilée ?
Puis-je eſpérer, Seigneur, qu'un ſecours généreux
Va mettre fin aux maux d'un deſtin rigoureux ?

EDOUARD.

Oui, fidelle Aglaé, pour terminer vos peines,
Attendez tout de moi, ſi vous calmez les miennes ;
De ce funeſte jour vous ſavez les malheurs,
Vous pouvez prévenir de plus grandes douleurs :
Accablé de remords, de triſteſſe & de crainte,
Mais comptant ſur vos ſoins, je parle ſans contrainte ;
Vous me voyez rempli du déſeſpoir amer,
D'affliger, d'alarmer ce que j'ai de plus cher.
L'amitié, je le ſais, avec elle vous lie :
C'eſt vous intéreſſer que nommer Eugénie.
Si vous chériſſez donc ſa gloire & ſon bonheur,
Et ſi jamais l'amour a touché votre cœur,
Sauvez-la, ſauvez-moi : par un récit fidele

Allez la raſſurer dans ſa frayeur mortelle ;
On accuſe ſon pere, il n'eſt point condamné ;
A la rigueur des loix s'il ſemble abandonné,
Des fureurs d'un Amant qu'elle excuſe le crime :
J'ai moins prétendu perdre un Sujet que j'eſtime,
Qu'arrêter Eugénie au point de fuir ma Cour :
L'Amour va réparer le crime de l'Amour.
Oui, fût-il condamné, le ſang de ce que j'aime
Eſt ſacré dans ces lieux, ainſi que le mien même ;
Sans le ſceau de ma main les loix ne peuvent rien :
Le coupable eſt ſon pere, & ſon pere eſt le mien.
Qu'elle vienne ; elle fait mon trouble & ſa puiſſance,
Qu'un ſeul de ſes regards enchaîne ma vengeance ;
J'eſpere tout du ſort, puiſqu'il a confié
La cauſe de l'amour aux ſoins de l'amitié.
Je ne veux qu'une grace : à mes feux moins contraire,
Qu'elle n'écoute plus un préjugé ſévere,
Que par un tendre Amant ſon front ſoit couronné,
Qu'elle accepte mon cœur, & tout eſt pardonné.

ALZONDE.

Seigneur, ſi vous voulez le bonheur de ſa vie,
Si vous daignez m'en croire, oubliez Eugénie ;

On n'attend point l'amour d'un cœur infortuné,
Par lui-même à l'exil, aux larmes condamné.
Sans lui faire acheter la grace qu'elle eſpere,
Sans troubler ſon repos, terminez ſa miſere.
N'attendez pas qu'ici, pleurant à vos genoux,
Elle vienne arrêter un funeſte courroux :
Sûre que l'équité va lui rendre ſon pere,
Sa vertu ne ſait point deſcendre à la priere ;
Mettez fin à ſes maux, ſi vous y prenez part,
Et faites ſon bonheur en ſouffrant ſon départ.

EDOUARD.

Moi ! que pour ſon bonheur je m'intéreſſe encore,
Tandis que ſur la foi des feux que je déplore,
La cruelle ſe plaît à faire mon malheur,
Me brave avec orgueil, me fuit avec horreur !
Il en faut à ma gloire épargner la foibleſſe ;
Vengeons d'un même coup mon Trône & ma tendreſſe ;
Pour ſauver un proſcrit, que peut-elle aujourd'hui,
Quand elle eſt à mes yeux plus coupable que lui ?....
Que dis-je ! Quand je puis terminer tes alarmes,
Quand la main d'un Amant doit eſſuyer tes larmes,
Je livrerois ton pere au glaive d'un bourreau !

J'attacherois tes yeux fur un affreux tombeau !
O ma chere Eugénie ! Ah ! punir ce qu'on aime,
Frapper un cœur chéri, c'eft fe frapper foi-même :
Non, fon feul fouvenir défarme mon tranfport.
Il faut, chere Aglaé, faire un dernier effort;
S'il refte quelqu'efpoir à mon ame enflammée,
Raffurez, ramenez Eugénie alarmée :
Qu'abrégeant à la fois fa peine & mon tourment,
Au Tribunal d'un Juge elle trouve un Amant.
Dites-lui mon amour, mes pleurs, ma fureur même,
Tout eft juftifié par un amour extrême :
Mais fi fidelle encore à de fauffes vertus,
Si pour le vain honneur d'un fuperbe refus,
Trop fûre qu'arrêtant un jugement févere,
Mon cœur va prononcer la grace de fon pere,
Evitant ma préfence, & fuyant ce Palais,
Elle bravoit mes feux, mon courroux, mes bienfaits;
Il m'en coûtera cher; mais j'attefte la gloire
Que de fes vains attraits j'efface la mémoire,
Et fon pere, à l'inftant déchu de tous fes droits,
N'eft plus qu'un criminel que j'abandonne aux loix;
Ne perdez point de temps; allez, je vous confie
Mes deffeins, mon efpoir, le fecret de ma vie;

Priez, promettez tout, effrayez, s'il le faut :
Un mot va décider le Trône ou l'échaffaud ;
Son fort eft dans fes mains : allez, qu'elle prononce ;
Le deftin de mes jours dépend de fa réponfe.

SCENE III.

ALZONDE.

JE ne formois donc pas un frivole foupçon ;
Trop heureufe rivale !... Ah ! que dis-je ! & quel nom ! .
N'ai-je point immolé mon amour à ma gloire,
Et rendu tout mon cœur au foin de la Victoire !...
Quoi, des foupirs encor reviennent me trahir !
Falloit-il le revoir, s'il falloit le haïr ?
Ton fupplice eft entier, Amante infortunée !
Il ne manquoit aux maux qui font ta deftinée,
Que d'entendre d'un cœur dont tu fubis la loi,
Des foupirs échappés pour une autre que toi.
Je n'en puis plus douter, &, pour comble d'outrage,
On veut que leur bonheur foit encor mon ouvrage !
J'en rends grace au deftin : ce foin qui m'eft commis

M'aide à désespérer mes cruels ennemis ;
Dans le sang le plus cher, répandu par ma haîne,
Que tout ici gémisse & souffre de ma peine ;
On retranche à l'horreur de ses maux rigoureux,
Ce qu'on en peut verser sur d'autres malheureux :
Tremble, crédule Amant ; en frappant ce qu'il aime,
L'Amour est plus cruel que la haîne elle-même.
Mais ma rivale vient ; cachons-lui son bonheur,
Dissimulons ma rage, & trompons sa douleur.

SCENE IV.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé*, EUGÉNIE.

EUGENIE.

Ah ! ma chere Aglaé, dans quel temps déplorable
Me laissez-vous livrée à l'effroi qui m'accable ?
Ismene ne vient point en dissiper l'horreur ;
Tout me fuit, tout me laisse en proie à ma douleur.

ALZONDE.

Si vous en voulez croire & ma crainte & mon zele,
Fuyez, chere Eugénie, une terre cruelle ;

Des mêmes délateurs je redoute les coups,
Peut-être leur fureur s'étendroit jusqu'à vous;
Il en est temps encor, fuyez.

EUGENIE.

Moi, que je fuie?
Je crains, mais pour mon pere, & non pas pour ma vie.

SCENE V.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé*; EUGÉNIE, ISMENE.

EUGENIE.

Eh bien, que m'apprends-tu?

ISMENE.

Le silence & l'effroi
Environnent les lieux qui nous cachent le Roi;
Je n'ai vu que Volfax: il me fuit, & peut-être
Mieux instruit des revers que ce jour a vu naître,
Madame, vous pourrez les apprendre de lui.

EUGENIE.

Vous, ma chere Aglaé; vous, mon unique appui:
Pénétrez jusqu'au Prince; allez, tâchez d'apprendre
Si, suspendant ses coups, il daigne encor m'entendre;

De la vertu trahie expofez le malheur,
Et s'il parle de moi.... Dites-lui ma douleur ;
Dites-lui que j'efpire en proie à tant d'alarmes ;
Que je n'aurois pas cru qu'il fît couler mes larmes,
Qu'il voulût mon trépas, & qu'aujourd'hui fa main
Dût conduire le fer qui va percer mon fein.

SCENE VI.

EUGÉNIE, VOLFAX, ISMENE.

EUGENIE.

Rassurez-moi, Milord; quel forfait fe prépare ?
De l'auteur de mes jours quel malheur me fépare?

VOLFAX.

Un ordre fouverain l'a commis à mes foins ;
C'eft tout ce que je fais.

EUGENIE.

Puis-je le voir du moins ?
Vous le plaindrez fans doute; une ame généreufe
Ne voit point fans pitié la vertu malheureufe.
Venez, guidez mes pas ; il n'eft point de danger,
Point de mort qu'avec lui je n'ofe partager,

VOLFAX.

Vous ne pouvez le voir, & ſes Juges, peut-être,
Devant eux à l'inſtant vont le faire paroître.

EUGENIE.

Des Juges ! De quel crime a-t-on pu le charger ?
Quel Citoyen plus juſte oſe l'interroger ?....

VOLFAX.

Quand du pouvoir des Rois la fortune l'approche,
Un Sujet rarement eſt exempt de reproche.

EUGENIE.

Arrêtez ; à ſes mœurs votre reſpect eſt dû ;
La vertu dans les fers eſt toujours la vertu.
Sa probité toujours éclaira ſa puiſſance.
Que, pour des cœurs voués au crime, à la vengeance,
Le premier rang ne ſoit que le droit déteſté
D'être injuſte & cruel avec impunité ;
Pour les cœurs généreux que l'honneur ſeul inſpire,
Ce rang n'eſt que le droit d'illuſtrer un Empire,
De donner à ſon Roi des conſeils vertueux,
Et le ſuprême bien de faire des heureux.
Toi qui, peu fait ſans doute à ces nobles maximes,
Oſes ternir l'honneur par le ſoupçon des crimes,
Tu prends pour en juger des modeles trop bas,
Reſpecte le malheur, ſi tu ne le plains pas.
Apprends que dans les fers la probité ſuprême
Commande à ſes tyrans, & les juge elle-même :

Mais

Mais c'eſt trop m'arrêter, & tu pourrois penſer
Qu'à briguer ton appui je daigne m'abaiſſer ;
Le Trône ſeul a droit de me voir ſuppliante :
Je vais.....

VOLFAX.

Un ordre exprès s'oppoſe à votre attente ;
Du Trône, dans ce jour, tout doit être écarté,
Madame, & votre nom n'en eſt pas excepté.

SCENE VII.

EUGÉNIE, ISMENE.

EUGENIE.

D'UN Tribunal cruel on m'interdit l'entrée !
O mon pere ! ô forfait ! ſa perte eſt aſſurée ;
Du parricide affreux qu'apprête leur fureur,
Mon ſang glacé d'effroi me préſage l'horreur.

ISMENE.

Ses amis, ſa vertu, la voix de la Juſtice....

EUGENIE.

Eſt-il des droits ſacrés, ſi l'on veut qu'il périſſe :
Et des amis, dis-tu ! Quel nom dans ce ſéjour !
La ſincere amitié n'habite point la Cour ;
Son fantôme hypocrite y rempe aux pieds d'un maître ;

Tout y devient flatteur, tout flatteur cache un traître.
Eût-il gagné les cœurs par ses bienfaits nombreux,
Ose-t-on être encor l'ami d'un malheureux?
De la Cour un instant change toute la face;
Tout vôle à la faveur, tout quitte la disgrace:
Ceux même qu'il servit ne le défendront pas:
Le jour d'un nouveau regne est le jour des ingrats.
Mais quel affreux silence & quelle solitude
Chaque moment ajoute à mon inquiétude?
Instruite de ma crainte, Aglaé ne vient pas:
Allons la retrouver; elle me fuit: hélas!
Je ne le vois que trop; sa tendresse, sans doute,
Craint de me confirmer le coup que je redoute.

SCENE VIII.

ARONDEL, EUGÉNIE, ISMENE.

ARONDEL.

Dans ce séjour coupable où tout change aujourd'hui,
Où les cœurs vertueux ont perdu leur appui,
Si par des sentimens au-dessus du vulgaire,
Jusques dans ses malheurs la vertu vous est chere,

Qu'en ces funeftes lieux par vous je fois guidé:
Parlez, daignez m'apprendre où Vorceftre eft gardé ?

EUGENIE.

Généreux étranger, mortel que je révere,
Qui vous rend fi fenfible au malheur de mon pere ?

ARONDEL.

Vous, fa fille ? O bonheur !....

EUGENIE.

Quelle tendre pitié,
Quel héroïque effort vous conduit ?

ARONDEL.

L'amitié.
D'un cœur folide & vrai vantez moins la conftance,
Le devoir n'a point droit à la reconnoiffance.
Le Trône eft entouré d'un peuple adulateur,
Et l'ami d'un heureux n'eft fouvent qu'un flatteur :
J'étois de fa vertu l'adorateur fidele,
Elle refte à fon cœur, je lui refte avec elle.
Je ferois ignoré dans ce féjour nouveau ;
Car quoique cette Cour ait été mon berceau,
Mes traits changés aux lieux où j'ai caché ma vie,
Me rendent étranger au fein de ma Patrie;
Mais puifqu'encor propice en ce jour de courroux,

Le Ciel daigne m'entendre & m'adreſſer à vous,
Madame, à vos regards je parois ſans myſtere;
Vous voyez Arondel, l'ami de votre pere:
Tandis qu'on ne l'a vu que puiſſant & qu'heureux,
J'ai fui de la faveur le ſéjour faſtueux,
Et je n'ai point groſſi cette foule importune
Qui venoit à ſes pieds adorer la fortune:
Mais lorſque tout s'éloigne, & qu'il eſt oublié,
Je reviens, & voici le jour de l'amitié.

EUGENIE.

O préſage imprévu d'un deſtin plus proſpere!
Puiſqu'il vous rend à nous, le Ciel eſt pour mon pere.

ARONDEL.

Quand pour lui revenu, j'apportois des ſecrets
Dûs au ſoin d'un Etat heureux par ſes bienfaits,
Quoi! je le vois trahi dans ces mêmes contrées
Où je comptois revoir ſes vertus adorées!
Quels lâches impoſteurs ont cauſé ſes revers?
Tout abandonne-t-il Vorceſtre dans les fers?
N'eſt-il plus à la Cour une ame aſſez hardie
Pour oſer s'élever contre la calomnie?
O toi, qui dans des temps dont je garde les mœurs,
Inſpirois nos ayeux, & faiſois les grands cœurs,
Vérité généreuſe, es-tu donc ignorée,
Et du ſéjour des Rois à jamais retirée?
Nourri loin du menſonge & de l'eſprit des Cours,

J'ignore de tout art les obliques détours ;
Mais libre également d'efpérance & de crainte,
J'agirai fans foibleffe & parlerai fans feinte :
On expofe toujours avec autorité
La caufe de l'honneur & de la vérité.
Commandez, j'obéis : nul péril ne m'étonne ;
Qui ne craint point la mort, ne craint point qui la donne.

EUGENIE.

Que puis-je décider ? vous-même guidez-moi ;
Je ne fais que gémir en ces momens d'effroi :
Volfax garde mon pere, il en veut à fa vie ;
J'ai vu dans fes difcours la baffeffe & l'envie.
Ah ! fi dans cet inftant des Juges ennemis
Décidoient qu'en fecret.... Ah ! Mylord, j'en frémis !
Allons, fervez de guide à mon ame égarée :
Du lieu qui le renferme environnons l'entrée ;
Et fi des affaffins lui vont percer le flanc,
Ils n'iront jufqu'à lui que couverts de mon fang.

ARONDEL.

Non : il faut plus ici qu'une douleur ftérile ;
Forcez des Courtifans la cohorte fervile ;
Confondez l'impofture, éclairez l'équité,
Et jufqu'au Trône enfin portez la vérité :
Au zele d'un ami laiffez le foin du refte,
Vorceftre confondra cette ligue funefte ;

Ou, ſi pour le ſauver mes ſoins ſont ſuperflus,
Quand il expirera je n'exiſterai plus.

SCENE IX.

EUGÉNIE, ISMENE.

EUGENIE.

ALLONS, puiſqu'il le faut, tâchons de voir encore
Celui que je devrois haïr, & que j'adore!
Il me rendra mon pere; oui, ſon cœur n'eſt point fait
Pour commander le meurtre & ſouſcrire au forfait;
Mais, ſi pour le fléchir, pour vaincre l'impoſture,
Ce n'étoit point aſſez des pleurs de la nature,
Toi, dont jamais je n'euſſe imploré le ſecours,
Si je ne l'implorois pour l'auteur de mes jours;
Amour, viens dans ſon cœur guider ma voix tremblante,
Et prête ta puiſſance aux larmes d'une Amante.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, AMÉLIE.

ALZONDE.

As-tu servi les vœux d'un cœur désespéré?
Au gré de ma fureur tout est-il préparé?

AMELIE.

Vos ordres sont remplis.

ALZONDE.

Au milieu de ma haîne
Mon cœur frémit du crime où la rage l'entraîne:
Mon sort me veut coupable, il y faut consentir;
Ne laissons plus au Roi l'instant d'un repentir:
L'infidele rapport que je viens de lui faire,
Vainement a paru redoubler sa colere.
Incertain, furieux, attendri tour-à-tour,
Jusques dans sa fureur j'ai connu son amour;
Il nommoit Eugénie, il partage sa peine;
S'il l'entend, il fait tout; s'il la voit, elle est
Reine.

La grace de Vorceftre eft le prix d'un foupir :
Je connois trop l'amour, il ne fait point punir.
Quoi ! ces périls, ces pleurs n'auroient fervi qu'à rendre
Ma rivale plus chere & fon amant plus tendre !
Il eft temps de frapper : pour combler tes rigueurs,
N'étoit-ce point affez d'unir tous les malheurs,
Ciel ? falloit-il auffi raffembler tous les crimes,
Et devois-tu m'offrir d'innocentes victimes ?
Vengeance, défefpoir, vertus des malheureux,
Je n'efpere donc plus que ces plaifirs affreux
Que préfente à la haîne, à la rage affouvie,
L'afpect d'un ennemi qu'on arrache à la vie.

SCENE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMÉLIE.

ALZONDE.

Eh bien, qu'attendez-vous ? quelle lente fureur !
Un crime fans fuccès perd toujours fon auteur :
Songez que fi le Roi voit Eugénie en larmes....

VOLFAX.

Madame, épargnez-vous d'inutiles alarmes ;
Aux cris dont fa douleur vient remplir ce Palais,

Du Trône jusqu'ici j'ai su fermer l'accès :
Solitaire & plongé dans un morne silence,
Edouard laisse agir mes soins & ma vengeance;
Et l'on n'interrompra ce silence fatal,
Qu'en lui portant l'arrêt qui proscrit mon rival.
Tout nous seconde enfin, sa ruine est certaine :
Jaloux de son crédit, & liés à ma haîne,
Ses Juges vont hâter son arrêt & sa mort :
Vos vœux seront remplis; je commande en ce Port,
Madame, & dès demain cessant d'être captive,
Pour revoir vos Etats vous fuirez cette rive.

ALZONDE.

Perdez votre ennemi : mon funeste courroux
Ne sera point oisif en attendant vos coups.

SCENE III.

VOLFAX.

L'ABÎME est sous tes pas, ambitieuse Reine,
Tu crois que je te sers, je ne sers que ma haîne;
Mon rival abattu, je comble tes revers;
Je me suffis ici, je te nomme & te perds :
Mon sort s'affermira par leur chûte commune;
Point de lâches remords; accablons l'infortune.
Mais quel est l'Etranger qui s'est offert à moi ?
Il prétend voir, dit-il, ou Voicestre ou le Roi;

Peu commune à la Cour, ſa fermeté m'étonne,
Je n'ai pu m'éclaircir ſur ce que je ſoupçonne;
Pour ſurprendre un ſecret qu'il craint de dévoiler,
Je veux qu'à mon rival il vienne ici parler.

SCENE IV.

VOLFAX, GLASTON, GARDES.

VOLFAX.

Gardes, faites venir Vorceſtre en ma préſence;
Vous, fidele Glaſton, veillez dans mon abſence:
Caché près de ces lieux, tandis que j'entendrai
D'un entretien ſuſpect le ſecret ignoré,
Que rien ici du Roi ne trouble la retraite:
C'eſt ſon ordre abſolu que ma voix vous répete.



SCENE V.

VORCESTRE, VOLFAX, GARDES.

VORCESTRE.

Que dois-tu m'annoncer ? Ne faut-il que mourir ?

VOLFAX.

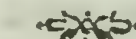
Un Etranger demande à vous entretenir ;
Vous entendrez ici ce qu'il prétend vous dire ;
Edouard le permet : Gardes, qu'on ſe retire.

SCENE VI.

VORCESTRE, *ſeul.*

Eh ! qui peut me chercher dans ces funeſtes lieux ?
Eſt-ce un heureux ſecours que m'adreſſent les Cieux ?
Quel que ſoit l'inconnu que je vais voir paroître.
Dieu juſte ! fais du moins qu'il ne ſoit point un traître,
Que je puiſſe par lui détruire un attentat,
Non pour ſauver mes jours, mais pour ſauver l'Etat,

Où reſpire, où gémit ma fille infortunée ?
Tu connois ſa vertu, conduis ſa deſtinée....
Quand j'éprouve des maux qui ſemblent n'être faits
Que pour être la honte & le prix des forfaits,
Je ne t'accuſe point, arbitre de ma vie :
Lorſque la liberté, l'ame de la Patrie,
Voit dégrader ſes droits, voit tomber ſa grandeur,
La mort eſt un bienfait, & non pas un malheur....
Ignorât-on le ſort que nous devons attendre,
Et ſous quels Cieux nouveaux notre eſprit va ſe rendre ?
Le deſir du néant convient aux ſcélérats.
Non, je ne puis penſer que la nuit du trépas
Eteigne avec nos jours ce flambeau de notre ame,
Qu'alluma l'Immortel d'une céleſte flâme ;
La vertu malheureuſe en ces jours criminels,
Annonce à ma raiſon les ſiecles éternels :
Pour la ſeule douleur la vertu n'eſt point née,
Le Ciel a fait pour elle une autre deſtinée ;
Plein de ce juſte eſpoir, je m'éleve aujourd'hui
Vers l'Etre bienfaiſant qui me créa pour lui....
Mais qui s'avance ici ?



SCENE VII.

SCENE VII.

ARONDEL, VORCESTRE.

VORCESTRE.

Quel deſſein vous amene ?

ARONDEL, *l'embraſſant.*

Cher Vorceſtre !...

VORCESTRE.

Que vois-je ? Ah ! je m'en crois à peine....

Quoi ! c'eſt vous, Arondel ! c'eſt vous que je revois,
Et que j'embraſſe, hélas ! pour la derniere fois !
Dans cet inſtant mêlé de joie & de triſteſſe,
De mes ſens interdits ſoutenez la foibleſſe....
Que venez-vous chercher aux portes de la mort ?
Pourquoi m'avez-vous fui dans un plus heureux ſort ?
Quel déſert à mes ſoins cachoit vos deſtinées ?
Privé de vous, hélas ! j'ai perdu mes années,
Et ne vous vois-je enfin vous rendre à mes ſouhaits,
Que pour ſentir l'horreur de vous perdre à jamais ?

ARONDEL.

Ne donnons point ce temps à d'inutiles plaintes;
Oſez briſer vos fers, & diſſipez nos craintes :
Le jour déja plus ſombre aide à tromper les yeux,
Je reſte ici : pour vous, abandonnez ces lieux,
Fuyez avec horreur une indigne Patrie:
Déja par mes conſeils, par les ſoins d'Eugénie
Une barque s'apprête : allez, paſſez les mers;
Vivez, ſi vous m'aimez; cette garde, ces fers,
Ces murs n'alarment point une ame magnanime;
L'appareil de la mort n'étonne que le crime;
Souffrez qu'en vous ſauvant, l'intrépide amitié
Prenne l'emploi du Ciel qui vous laiſſe oublié.

VORCESTRE.

J'emploirois pour la vie un lâche ſtratagême!
Je pourrois à la mort expoſer ce que j'aime!
Je ne crains rien pour moi : pour vous ſeul j'ai frémi;
Fuyez, abandonnez un malheureux ami :
Je ſens comme ma fin, l'inſtant qui nous ſépare :
Mais fuyez, craignez tout dans ce Palais barbare :
Je mourrai doublement ſi vous y périſſez.

ARONDEL.

J'aurois cru qu'en m'aimant vous m'eſtimiez aſſez

Pour devoir m'épargner le ſoupçon de la crainte,
Et me croire au-deſſus du ſort & de la plainte :
Vous me connoîtrez mieux : ſi vous voulez périr,
Je ne vous quitte point, Ami, je ſais mourir :
Convaincu, comme vous, du néant de la vie,
Pourrois-je regretter de me la voir ravie ?
Aveugle ſur ſon être, incertain, accablé,
Dans ce ſéjour mortel le Sage eſt exilé ;
Il voit avec tranſport la fin de la carriere
Où doit naître à ſes yeux l'immortelle lumiere :
Dans cette nuit d'erreurs la vie eſt un ſommeil,
La mort conduit au jour, & j'aſpire au réveil ;
Mais ſuſpendant ici cette ſageſſe auſtere,
Ne ſongez aujourd'hui qu'au tendre nom de pere.
Si de barbares mains ne l'éloignoient de vous,
Eugénie en ce lieu ſeroit à vos genoux.
Prête à chercher la mort, réſolue à vous ſuivre,
Ah ! ſi ſa tendre voix vous conjuroit de vivre,
Vous refuſeriez-vous à ſa vive douleur ?
Pourriez-vous lui plonger le poignard dans le cœur ?....
Ignorez-vous l'opprobre où vous expoſe un traître ?
Volfax peut tout : bientôt un vil bourreau peut-être....
O honte ! quoi ! tomber ſous cette indigne main !

Fuyez, je crois déja voir le glaive aſſaſſin.

VORCESTRE.

Quelle que ſoit la main qui m'ôtera la vie,
Qui meurt dans ſa vertu, meurt ſans ignominie.

ARONDEL.

La gloire, je le ſais, devroit ſuivre une mort,
L'ouvrage de la fraude & le crime du ſort;
Mais à tout condamner la foule accoutumée,
Sur le crime apparent flétrit la renommée.
Qui pourroit ſe défendre & ne le daigne pas,
Veut perdre avec le jour l'honneur de ſon trépas.

VORCESTRE.

La vertu ne connoît d'autre prix qu'elle-même:
Ce n'eſt point ſon renom, ce n'eſt qu'elle que j'aime;
Que l'Univers approuve ou condamne mes fers,
Ami, vous m'eſtimez; voilà tout l'Univers.
A parler pour mes jours ſi mon cœur ſe refuſe,
Je fais mon plus grand crime, il n'admet point d'excuſe;
Et l'innocence enfin, peu faite à ſupplier,
Ne deſcend point au ſoin de ſe juſtifier:
En conſervant mes jours, je perdrois votre eſtime,
Si je pouvois ramper ſous la main qui m'opprime;
Si l'aſpect de ma fin pouvoit m'intimider,
Je ſais quitter la vie, & non la demander.

Retournez vers ma fille, & ceſſant de m'abattre,
Ami, ne m'offrez plus ſes larmes à combattre ;
Les maux, les fers, la mort, je puis tout ſurmonter ;
Je n'ai que ſa douleur & vous à redouter.
Epargnez-moi l'horreur où ce moment me livre,
Au nom de ma tendreſſe ordonnez-lui de vivre ;
Au nom de l'Amitié, dont les auguſtes nœuds
Survivent au trépas dans les cœurs vertueux,
Qu'elle me trouve en vous, & qu'elle vous ſoit chere ;
Quand je meurs, mon ami de ma fille eſt le pere;
Je vivrai dans vos cœurs : que ma mort à jamais
Emporte votre eſtime & non pas vos regrets.

ARONDEL.

Ainſi, rien ne fléchit ce courage intrépide....
Je me livre moi-même au tranſport qui vous guide :
Eh bien ! cruel ami, puiſqu'immolant vos jours,
Vous refuſez de fuir, il faut d'autres ſecours ;
Je vous dois des conſeils dignes d'un cœur ſublime.
Le ſupplice a toujours l'apparence du crime :
Sauvez de cet affront votre nom reſpecté,
Et marquez-le du ſceau de l'immortalité :
Périr ſous les regards du traître qui vous brave,
Périr dans les tourmens, c'eſt périr en eſclave.
Non, il faut mourir libre, & décider ſa fin ;
Un cœur indépendant doit faire ſon deſtin :

Des ſens épouvantés étouffant le murmure,
Un cœur vraiment Anglois s'aſſervit la nature,
Il chérit moins le jour qu'il n'abhorre les fers,
Il fait vaincre la mort, l'effroi de l'Univers.
Pour vous affranchir donc au ſein de l'eſclavage,
Pour tromper vos tyrans, & confondre leur rage,
Je vais.... glacé d'horreur & ſaiſi de pitié,
Vous fournir un ſecours dont frémit l'amitié.
Je friſſonne en l'offrant.... mais un devoir auſtere
M'impoſe malgré moi ce cruel miniſtere.
Vous êtes déſarmé.... ce poignard eſt à vous;
Que votre ſein ne ſoit percé que de vos coups:
Prenez ce fer, frappez, je m'en réſerve un autre,
Trop heureux que mon ame accompagne la vôtre,
Et qu'admirant un jour ce généreux courroux,
Londres nomme l'Ami qui tomba près de vous!

VORCESTRE.

Quelqu'honneur qu'à ce ſort la multitude attache,
Se donner le trépas eſt le deſtin d'un lâche;
Savoir ſouffrir la vie, & voir venir la mort,
C'eſt le devoir du Sage, & ce ſera mon ſort;
Le déſeſpoir n'eſt point d'une ame magnanime:
Souvent il eſt foibleſſe, & toujours il eſt crime;
La vie eſt un dépôt confié par le Ciel;

Oser en difpofer, c'eft être criminel.
Du monde où m'a placé la Sageffe immortelle,
J'attends que dans fon fein fon ordre me rappelle.
N'outrons point les vertus par la férocité,
Reftons dans la nature & dans l'humanité.
Garde ce trifte don; ton ami ne demande
Qu'un fervice important que l'Etat te commande.
Cet écrit que Volfax adreffe aux ennemis,
Par les foins d'un des miens venoit d'être furpris,
Quand l'apportant au Roi, j'ai trouvé l'efclavage;
Porte-le : d'un perfide il y verra l'ouvrage....



SCENE VIII.

VOLFAX, VORCESTRE, ARONDEL, GARDES.

VOLFAX.

Hola, Gardes, à moi ! ſaiſiſſez-les tous deux.

ARONDEL, *frappant Volfax du poignard qu'il tenoit encore.*

Voilà ton dernier crime ; expire, malheureux.
(*Il jette le poignard.*)

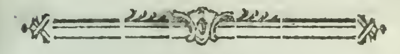
(*Aux Gardes.*)

Faites votre devoir : je ſuis prêt à vous ſuivre.
Vous vivrez, cher Vorceſtre, ou je ceſſe de vivre.
(*On l'emmene.*)

VORCESTRE.

Séparés ſi long-temps, deux vertueux amis
N'avoient-ils que les fers pour ſe voir réunis ?





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, GLASTON, GARDES.

EDOUARD.

Oui, je vais confirmer l'arrêt de ſon ſupplice ;
Qu'avant tout cependant, cet ami, ce complice,
Qui s'obſtine au ſilence, & brave le danger,
Soit conduit devant moi : je veux l'interroger.

GLASTON.

Aux portes du Palais Eugénie éplorée
Depuis long-temps, Seigneur, en demande l'entrée.

EDOUARD.

Qu'elle paroiſſe ; allez.



SCENE II.

ÉDOUARD.

Je vais la voir enfin :
Je tremble... Je frémis... Quel ſera mon deſtin?
Qu'Eugénie à mon cœur laiſſe au moins l'eſpérance,
Et je lui rends ſon pere.... O Ciel ! elle s'avance !
Sa grace eſt dans ſes yeux.

SCENE III.

ÉDOUARD, EUGÉNIE.

EUGENIE.

Pour la derniere fois
Je puis enfin, Seigneur, vous adreſſer ma voix :
Mon pere eſt condamné. Souverain de ſa vie,
L'abandonnerez-vous aux fureurs de l'envie ?

EDOUARD.

Je pouvois le ſauver quoiqu'il fût convaincu :
Il va mourir, Madame, & vous l'avez voulu.

EUGENIE.

Le plus juſte des Rois permettra-t-il le crime ?

D'infâmes délateurs, qu'un vil efpoir anime,
Ont ofé le charger du plus noir attentat,
Des traîtres ont jugé le foutien de l'Etat;
Que fon maître le juge, ou, s'il faut qu'il périffe,
Si, détournant les yeux, vous fouffrez l'injuftice,
S'il n'obtient plus de vous un refte d'amitié,
A ma douleur du moins accordez la pitié;
Ma vie eft attachée à celle de mon pere:
Ainfi donc par vos coups je perdrois la lumiere!..
Mais dans vos yeux, Seigneur, je lis moins de courroux:
Achevez, pardonnez, je tombe à vos genoux.

EDOUARD, *la relevant.*

En quel état vous vois-je, ô ma chere Eugénie?
Vous l'objet de mes vœux, vous l'efpoir de ma vie.
Commandez en ces lieux; n'accablez plus mon cœur
Du remords d'avoir pu caufer votre douleur.
Quoi! c'eft vous qui priez! c'eft moi qui vous afflige!
A quels affreux excès votre haine m'oblige!
Terminez d'un feul mot ma peine & votre effroi:
Régnez: au même inftant donnant ici la loi,
Vous dérobez Vorceftre au coup qui le menace;
C'eft moi qui dans ce jour vous demande fa grace,

EUGENIE.

C'en est donc fait, Seigneur, on versera son sang.
Vous savez quel devoir m'éloigne de ce rang.

EDOUARD.

Oui, je sais mon malheur; ce jour épouvantable,
Quand j'en doutois encore, & m'éclaire & m'accable :
Cessez de m'opposer des détours superflus,
Cruelle ! je vois trop d'où partent vos refus.
Vous ne pouvez m'aimer, mes vœux font votre peine,
Sous le nom du devoir vous déguisez la haine ;
Vous le voulez, Madame ; il faut y consentir :
De mon cœur déchiré cet amour va sortir :
C'en est fait; mais songez qu'après cette victoire,
Si je puis l'obtenir, je suis tout à ma gloire ;
Qu'à ma gloire rendu, n'agissant plus qu'en Roi,
Un pardon dangereux ne dépend plus de moi ;
La justice a parlé, je lui dois sa victime....
Vous voyez la fureur, & l'amour qui m'anime,
Madame, prononcez.... c'est le dernier moment ;
Le maître va parler, si l'on brave l'amant.

EUGENIE.

Où me réduisez-vous, Seigneur ? Jugez vous-même
A quel horrible état, à quel tourment extrême

Me

Me condamne aujourd'hui cet amour malheureux,
Pour qui le Ciel n'a fait qu'un deſtin rigoureux :
Tel eſt mon ſort cruel : je veux ſauver mon pere :
Mais ſoit qu'à vos deſſeins je ne ſois plus contraire,
Soit que je m'y refuſe en ce dernier moment,
Ce pere infortuné périt également ;
Le ſupplice l'attend, ſi je vous ſuis rebelle ;
Il meurt de ſa douleur, ſi je trahis ſon zele.

EDOUARD.

C'eſt trop prier en vain, & c'eſt trop m'avilir :
Perdons des furieux, puiſqu'ils veulent périr.
(*Il veut ſortir.*)

EUGENIE.

Ah! Seigneur, arrêtez... & qu'enfin ma tendreſſe..
(*A part.*)
Que vais-je dire ?.... Hélas !.... Surmontons ma foibleſſe.
Puiſqu'il eſt vrai, Seigneur, qu'un aveugle courroux
Eſt le ſeul ſentiment qui vous reſte pour nous,
Accordez-moi du moi une grace derniere :
Qu'on ne me ferme plus la priſon de mon pere ;
Que l'embraſſant encor, qu'expirant dans ſes bras,
Je m'arrache à l'horreur d'apprendre ſon trépas.

EDOUARD.

L'inflexible rigueur de cette ame hautaine
Ne feroit pour mes feux qu'affermir votre haîne;
Sans ſes triſtes conſeils, ſans ſon farouche eſprit,
Pour me haïr toujours, votre cœur vous ſuffit...
Je ne me connois plus dans ce cruel outrage....
Vos malheurs & les miens vont être votre ouvrage.

SCENE IV.

EUGÉNIE.

O Rigoureux devoir !.... Mes cris ſont ſuperflus,
Et mes gémiſſemens ne l'attendriſſent plus...
Faut-il tout avouer ?... M'entendra-t-il encore?...
(*Des Gardes entrent, précédant Arondel.*)
Quel eſt cet appareil, ce trouble que j'ignore ?



SCENE V.

EUGÉNIE, ARONDEL, GARDES.

EUGENIE.

Ah ! Mylord, c'en eſt fait ; je vais chercher la mort.

ARONDEL.

Arrêtez.... Elle fuit....

SCENE VI.

ARONDEL, GARDES.

ARONDEL.

Quel eſt donc notre ſort ?
Qu'attend-on ? Et pourquoi me laiſſe-t-on la vie ?
Ton crime eſt il comblé, trop ingrate Patrie ?
Renverſant de tes loix le plus ferme ſoutien
As-tu ſacrifié ton dernier Citoyen ?
Qu'eſt devenu Vorceſtre ? Affreuſe incertitude !
Ne puis-je m'éclaircir dans mon inquiétude ?

Dans mon cœur déchiré ce doute sur son sort,
Revient à chaque inſtant multiplier la mort.
(*Aux Gardes.*)
Vous, Miniſtres du meurtre & de la tyrannie,
Si chez vous la pitié n'eſt point anéantie,
Répondez, raſſurez mon eſprit incertain,
Ou comblez les horreurs de mon affreux deſtin...
Vous ne répondez rien ? Ce farouche ſilence,
Barbares, m'apprend trop ce qu'il faut que je penſe.
Il eſt donc mort ! Frappez, terminez mon malheur ;
Qui verſera mon ſang ſera mon bienfaiteur :
Achevez de briſer la chaîne déplorable
Qui captive mon ame en ce ſéjour coupable,
Et, délivrant mes yeux de l'aſpect des mortels,
Sauvez-moi de l'horreur de voir des criminels.

SCENE VII.

GLASTON, ARONDEL, GARDES.

GLASTON.

Le Roi vient en ces lieux, vous pourrez faire entendre
Ce qu'aux Pairs aſſemblés vous refuſez d'apprendre ;
Et vous juſtifiant.....

ARONDEL.

Vos ſoins ſont ſuperflus ;
A me juſtifier je ne m'abaiſſe plus :
Oui, je voulois parler, & ſervir l'Angleterre ;
Mais pour ſon noir forfait cette coupable terre
Aujourd'hui dans mon cœur a perdu tous ſes droits.
De la Patrie enfin je n'entends plus la voix.
Des traîtres, des complots qu'elle ſoit la victime ;
L'horreur doit habiter dans le ſéjour du crime ;
Que la guerre y répande & le deuil & l'effroi,
Mon ami m'eſt ravi, tout eſt fini pour moi ;
L'Univers ne m'eſt plus qu'un déſert où j'expire..
Le ſupplice eſt-il prêt? Je n'ai plus rien à dire,

SCENE VIII.

ÉDOUARD, ARONDEL, GLASTON, GARDES.

EDOUARD.

Demeure : quel ſecret t'unit aux attentats
Du traître qui t'attend pour marcher au trépas ?

ARONDEL.

Qu'entends-je ? Il vit encore ! Appui de l'innocence,
Je reconnois, ô Ciel ! j'adore ta puiſſance ;

Je reverrai Vorceftre ? O bonheur imprévu !
Je puis juftifier & fauver la vertu.

EDOUARD.

Pour ton propre forfait quand la mort te menace,
Téméraire, ofes-tu parler d'une autre grace ?
Crois-tu par ces dehors d'une fauffe grandeur,
D'un infâme affaffin annoblir la fureur ?
Toi qui n'es dans ma Cour connu que par un crime,
Quel es-tu ? Quel deftin, quelle fureur t'anime ?

ARONDEL.

Je reçois fans rougir les noms des fcélérats ;
L'apparence m'accufe, & je ne m'en plains pas.
Mais puifque vous daignez m'interroger, m'entendre,
A votre eftime encor, Seigneur, je puis prétendre ;
Je ne farderai point l'aveu que je vous dois :
Non ; la vérité feule eft la langue des Rois.
Souvent, dans les combats, le fang de mes ancêtres
A coulé pour les Rois vos peres & nos maîtres,
Et le nom d'Arondel, qui vit encore en moi,
Ne vous annonce pas l'ennemi de fon Roi.
Au fein de ces honneurs qu'annonce le vulgaire,
Je pouvois conferver un rang héréditaire ;
Mais né libre, j'ai fui l'efclavage des rangs,
Et j'ai laiffé remper les flatteurs & les Grands.

Spectateur des humains, Citoyen de la terre,
Pour vivre indépendant, je quittai l'Angleterre;
Et si, changeant de soins, je revois ce séjour,
L'intérêt de l'Etat a voulu mon retour :
En Norvege informé de la fuite d'Alzonde,
Et d'une trahison qu'ici même on seconde,
J'en venois à Vorcestre éclaircir les horreurs,
Et j'arrivois enfin, quand j'appris ses malheurs :
Je ne le défends pas des crimes qu'on m'annonce;
Défendu par ses mœurs, sa vie est ma réponse :
J'ai paru sans effroi; plus stable que le sort,
L'amitié prend des fers & partage la mort.
Si j'ai puni Volfax, la plus pure lumiere
Va rendre à la vertu sa dignité premiere :
Regardez cet écrit qu'a signé l'imposteur :
Vous connoissez la main, lisez, voyez, Seigneur,
Si les tourmens sont faits pour qui vous en délivre,
Et jugez qui des deux a mérité de vivre.

EDOUARD.

Que vois-je ? Avec Volfax Aglaé conspiroit !
Dans quel abyme affreux le traître m'attiroit !

ARONDEL.

Son inflexible haîne empêchoit Eugénie
De confondre à vos yeux la noire calomnie.

EDOUARD.

Mortel, ami des Cieux, vous, que leur équité
A rgé d'apporter ici la vérité,

Vous verrez qu'Edouard eſt digne de l'entendre,
Et qu'il n'opprime point ceux qu'elle ſait défendre;
Vorceſtre dans mon cœur porte le coup mortel:
Tandis qu'un noir complot le peignoit criminel,
Sans regret, ſans pitié j'attendois ſon ſupplice;
Mais le courroux ſe taît où parle la juſtice.

(*Aux Gardes.*)

Vorceſtre eſt libre, allez, qu'il paroiſſe à mes yeux;
Et, pour mieux éclaircir ces projets factieux,
Qu'en ces lieux, à l'inſtant, Aglaé ſoit conduite.
Ignorant ſes complots, je permettois ſa fuite.
Glaſton, vôlez au Port: qu'aujourd'hui nul vaiſſeau
Ne s'éloigne d'ici ſans un ordre nouveau.

SCENE IX.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GARDES.

EDOUARD.

Vorcestre, paroiſſez, en vain la calomnie
Vous a voulu ravir & l'honneur & la vie;
Du Juge des humains l'immortelle équité
Des traits de l'impoſteur ſauve la probité:

Briſer d'injuſtes fers, c'eſt venger l'innocence :
Vous rendre à votre rang, vous laiſſer ma puiſ-
ſance,
C'eſt moins une faveur qu'un légitime choix :
La vertu doit régner ou conſeiller les Rois.
Mais ces titres brillans s'obſcurciroient peut-
être,
S'il vous manquoit celui d'ami de votre maître :
Vous ſavez trop pourquoi ce titre fut perdu ;
Vous ſavez à quel prix il peut être rendu.

VORCESTRE.

Si je pouvois changer, par cet opprobre inſigne,
De vos bienfaits, Seigneur, je me rendrois in-
digne.
Un lâche, au gré des temps, varie & ſe dément;
Mais l'honneur ſe reſſemble, & n'a qu'un ſenti-
ment.
Qu'attendez-vous, Seigneur ? On murmure, on
conſpire,
Un inſtant affermit ou renverſe un Empire.
De traîtres inveſti, l'Etat veut en ce jour
Des ſoins plus importans que les ſoins de l'amour.
La perfide Aglaé, Miniſtre des Rebelles,
Peut ſeule en dévoiler les trames criminelles ;
Que tarde-t-on, Seigneur, à la conduire ici ?

EDOUARD.

Mes ordres ſont donnés; on doit... Mais la voici.

SCENE X.

ÉDOUARD, ALZONDE, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON, GARDES.

ARONDEL.

En croirai-je mes yeux ? C'eſt elle-même.....

ALZONDE.

Arrête.

Je te connois, je vois l'orage qui s'apprête ;
Mais laſſe de la vie, & laſſe de forfaits,
J'éclaircirai ſans toi mes funeſtes ſecrets.

(A Edouard.)

Toi qui fais ma diſgrace & ma douleur profonde,
Reſpecte ton égale, & reconnois Alzonde.

EDOUARD.

Alzonde !

ALZONDE.

A tes malheurs tu la reconnoîtras :
Mon nom eſt, je le ſais, l'Arrêt de mon trépas ;
Mais quand toute eſpérance à mon ame eſt ravie,
Que craindre ? Tu ne peux que m'enlever la vie ;
Tu perdras davantage, & j'aurai la douceur
De te voir, en mourant, ſurvivre à ton malheur ;
De mes reſſentimens je te laiſſe ce gage....

Mais trop long-temps ici je contrains mon courage.
Alzonde, toujours Reine au milieu des revers,
Inconnue à tes yeux, fut libre dans tes fers ;
Et dans l'inſtant fatal où tu peux me connoître,
Je ſais comme un grand cœur doit fuir l'aſpect d'un maître.

EDOUARD.

Gardes, ſuivez ſes pas.

SCENE XI.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON.

EDOUARD.

Mon eſprit agité
Ne peut de ces diſcours percer l'obſcurité :
Quel eſt cet avenir, quelles ſont ces diſgraces
Que m'annoncent ici ſes altieres menaces ?
Que craindre ? elle eſt captive, & ce ton menaçant
Eſt le dernier tranſport d'un courroux impuiſſant.
Je ne ſens aujourd'hui que le bonheur ſuprême
De voir, de conſoler, d'obtenir ce que j'aime.

En faveur de mes vœux le Ciel s'eſt déclaré :
Vous en voyez, Vorceſtre, un préſage aſſuré ;
Et lorſqu'en mon pouvoir il met mon ennemie,
Son choix n'eſt plus douteux, il couronne Eugénie.

SCENE XII.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON.

GLASTON.

Seigneur, la fiere Alzonde a ſu tromper nos yeux ;
Elle s'eſt poignardée au ſortir de ces lieux.
» On m'apprête la mort, je ne ſais point l'attendre,
» Dit-elle : c'eſt de moi que mon ſort doit dépendre ;
» Le poiſon m'a vengée : en ce même moment
» Ma rivale périt : frémis, funeſte Amant :
» Tu ſauras que j'aimois : par l'effet de ma haîne
» Je me venge en Amante, & me punis en Reine ».

EDOUARD.

Quel noir preſſentiment d'un barbare deſtin !...,

Que

Que l'on cherche Eugénie, & qu'elle apprenne enfin....

(*Eugénie arrive, soutenue par ses femmes.*)

O Ciel ! en quel état elle s'offre à ma vue !

O déteftable Alzonde !

VORCESTRE.

O difgrace imprévue !

SCENE XIII.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, EUGÉNIE, ISMENE, GLASTON.

EUGENIE.

Que fervent les regrets ? Laiffez jouir mon cœur

Du peu de temps que doit m'accorder ma douleur.

Le croirai-je ? O mon pere ! une jufte puiffance

A puni l'impofture & fauvé l'innocence.

Quel heureux changement, comblant tous mes defirs,

Dans l'horreur du trépas m'offre encor des plaifirs ?....

Je renaîs un inftant ; en perdant la lumiere,

Je puis vous dévoiler mon ame toute entiere ;

J'ai trop long-temps gémi ſous ce triſte fardeau,
Il n'eſt plus de ſecrets ſur le bord du tombeau...
Je dois bénir le coup qui du jour me délivre ;
Victime de mon cœur, je ne pouvois plus vivre
Que dans l'horrible état d'un amour ſans eſpoir,
Ou qu'infidelle aux loix, ainſi qu'à mon devoir.
Pardonnez, ô mon pere ! aux feux que je déplore :
Ils ſeroient ignorés, ſi je vivois encore....
Oui, le Ciel, l'un pour l'autre avoit formé nos cœurs :
Prince... Je vous aimois... Je vous aime.... Je meurs.

VORCESTRE.

Hélas !

EDOUARD.

C'en eſt donc fait ! O douleur immortelle !
O Ciel ! éteins mes jours, ils n'étoient que pour elle.

FIN.

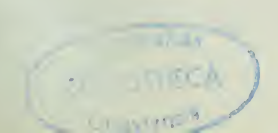
SIDNEI,

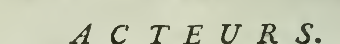
COMÉDIE;

Repréſentée en 1745, par les Comédiens ordinaires du Roi.

.... Hinc illud eſt tædium & diſplicentia ſui.... faſtidio eſſe cœpit vita & ipſe mundus, & ſubit illud rabidarum deliciarum, quouſque eadem?

SENECA.





ACTEURS.

SIDNEI.

ROSALIE, Amante de Sidnei.

HAMILTON, Ami de Sidnei.

DUMONT, Valet-de-Chambre de Sidnei.

HENRI, Jardinier.

MATHURINE, Fille de Henri.

La Scene est en Angleterre dans une Maison de Campagne.



SIDNEI,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DUMONT.

IL falloit, ſur ma foi, que le mauvais Poëte
Qui chanta le premier l'amour de la retraite,
Fût un triſte animal : quel ennuyeux ſéjour
Pour quelqu'un un peu fait à celui de la Cour !
Depuis trois mortels jours qu'en ce manoir champêtre
Je partage l'ennui dont ſe nourrit mon Maître,
J'ai vieilli de trois ans : eſt-il devenu fou,
Monſieur Sidnei ? Quoi dônc ! ſe nicher en hibou,

Lui, riche, jeune, exempt de tout ſoin incommode !
Au milieu de ſon cours des femmes à la mode,
A la veille, morbleu ! d'avoir un Régiment,
Planter là l'Univers, s'éclipſer bruſquement,
Quitter Londre & la Cour pour ſa maudite terre ?
Si je ſavois du moins quel ſujet nous enterre
Dans un gîte où jamais nous ne ſommes venus ;
Mais j'ai beau lui parler, il ne me répond plus ;
Depuis un mois entier c'eſt le ſilence même :
Oh ! je ſaurai pourquoi nous changeons de ſyſtême.
Il ne ſera pas dit que nous nous ennuierons,
Sans que de notre ennui nous ſachions les raiſons.
Allons... J'allois me faire une belle querelle ;
(*Revenant ſur ſes pas.*)
Il m'a bien défendu d'entrer ſans qu'il appelle :
Il n'a point amené ſeulement un laquais,
Il faut qu'en ce déſert je ſois tout déſormais,
Et qu'un Valet-de-chambre ait la peine de faire
Le ſervice des gens outre ſon miniſtere ;
Ah ! la chienne de vie !... Encor ſi dans ces bois,
Pour ſe déſennuyer, on voyoit un minois,
Certain air, quelque choſe enfin, dont au paſſage
On pût avec honneur meubler ſon hermitage,
On prendroit patience, on auroit un maintien ;

Mais rien n'exifte ici, ce qui s'appelle rien;
C'eft pour un galant homme un pays de famine.
J'ai pourtant entrevu certaine Mathurine,
Fille du Jardinier, gentille; mais cela
M'a l'air fi fot, fi neuf!.... ah! parbleu, la voilà.
Bon jour, la belle enfant.

SCENE II.

DUMONT, MATHURINE, *faifant plufieurs révérences.*

DUMONT.

Point de cérémonie;
Approchez... avez-vous honte d'être jolie?
Pourquoi cette rougeur & cet air d'embarras?

MATHURINE.

Monfieur....

DUMONT.

Ne craignez rien: où portiez-vous vos pas?

MATHURINE.

Monfieur, je vous cherchois.

DUMONT, *à part.*

Ceci change la note;
Me chercher? Mais vraiment elle n'eft pas fi fotte.

MATHURINE.

Vous êtes notre maître ?

DUMONT.

A peu près ; mais voyons,
Comme au meilleur ami, contez-moi vos raiſons.

MATHURINE.

Pour une autre que moi, Monſieur, je ſuis venue....

DUMONT.

Oh ! je vous vois pour vous.

MATHURINE.

Une Dame inconnue
Depuis quatre ans entiers toujours dans le chagrin,
Demeure en ce pays dans un château voiſin.

DUMONT.

Achevez, dites-moi, que veut cette inconnue ?

MATHURINE.

Vous voudrez l'obliger dès que vous l'aurez vue ;
Je ne ſais quel ſervice elle eſpere de vous ;
Mais ſitôt qu'elle a ſu que vous étiez chez nous,
J'étois près d'elle alors, j'ai remarqué ſa joie,
Et ſi je viens ici, c'eſt elle qui m'envoie
Vous demander, Monſieur, un moment d'entretien ;
Elle vous croit trop bon pour lui refuſer rien.

DUMONT.

Des avances ! Oh, oh ! le monde ſe renverſe ;
On a raiſon, l'aiſance eſt l'ame du commerce :
Oui, qu'elle ſe préſente ; au reſte elle a bien fait
De vous donner en chef le ſoin de ſon projet ;
Quel mérite enfoui dans une terre obſcure !
J'admire les talens que donne la nature ;
Déja dans l'ambaſſade, auroit-on mieux le ton,
Et l'air myſtérieux de la profeſſion,
Quand on auroit ſervi vingt petites maîtreſſes,
Et de l'art du meſſage épuiſé les fineſſes ?
Mais ce rôle pour vous, ma fille, eſt un peu vieux.
Votre âge en demande un que vous remplirez mieux ;
Et, ſans négocier pour le compte des autres,
Vous devriez n'avoir de ſecrets que les vôtres.

MATHURINE.

Je ne vous entends point.

DUMONT.

Je vous entends bien, moi.
(*A part.*)
Ma foi, je la prendrois, ſi j'étois ſans emploi.
(*Haut.*)
Tenez, je ne veux point tromper votre franchiſe,
Monſieur eſt là-dedans, vous vous êtes mépriſe,
Je ne ſuis qu'en ſecond ; mais cela ne fait rien :
Je parlerai pour vous, & l'affaire ira bien ;

C'eſt un conſolateur des Beautés malheureuſes,
Qui fait, quand il le veut, des cures merveilleuſes.

MATHURINE.

A tout autre qu'à lui ne dites rien ſur-tout :
On vient.... Chut, c'eſt mon pere.

DUMONT.

Oh! des peres par-tout!

SCENE III.

DUMONT, HENRI, MATHURINE.

HENRI, *portant un paquet de lettres.*

AH! ah! c'eſt trop d'honneur, Monſieur, pour notre fille.

DUMONT.

Vraiment, Maître Henri, je la trouve gentille.

HENRI.

Ça, ne dit pas grand'choſe.

DUMONT.

Oh! que cela viendra!
Le temps & ton eſprit... mais que portes-tu là?

HENRI, *lui donnant les lettres.*

Un paquet qu'un Courier m'a remis à la porte.

DUMON

Et qu'eſt-il devenu?

HENRI.

Bon ! le diable l'emporte ;
Et ne le renverra que dans trois jours d'ici.

DUMONT.

J'entends, je crois, mon maître... oui, sortez, le voici.

SCENE IV.

SIDNEI, *lisant quelques papiers;* DUMONT.

DUMONT.

Oserois-je, Monſieur, (cela ſans conſéquence,
Et ſans prétendre après gêner votre ſilence,)
Vous préſenter deux mots d'interrogation ?
Comme j'aurois à prendre une précaution,
Si nous avions long-temps à rêver dans ce gîte,
Faites-moi le plaiſir de me l'apprendre vîte,
Vu que, ſi nous reſtons quatre jours ſeulement,
Je voudrois m'arranger, faire mon teſtament,
Me mettre en regle... Enfin, Monſieur, je vous le jure,
Je ne puis plus tenir dans cette ſépulture ;
Etant ſeul on raiſonne, on bâille en raiſonnant,
Et l'ennui ne vaut rien à mon tempérament...

SIDNEI.

Une table, une plume.

DUMONT.

Eh ! mais...

SIDNEI.

Point de répliques ;
Qu'on tienne un cheval prêt.

DUMONT.

Nous sommes laconiques.

(*Il sort.*)

SCENE V.

SIDNEI, *assis.*

Depuis qu'à ce parti mon esprit s'est rangé,
Du poids de mes ennuis je me sens soulagé ;
Nulle chaîne en effet n'arrête une ame ferme,
Et les maux ne sont rien, quand on en voit le terme.

(*Après avoir écrit quelques lignes.*)

O vous que j'adorai, dont j'aurois toujours dû
Chérir le tendre amour, les grâces, la vertu !
Vous, dont mon inconstance empoisonna la vie,
Si vous vivez encor, ma chere Rosalie,
Vous verrez que mon cœur regretta vos liens ;

Des

Des mains de mon ami vous recevrez mes biens ;
Il ne trahira point les soins dont ma tendresse
Le charge ; en expirant, dans ces traits que je laisse.

(*Il écrit.*)

SCENE VI.

SIDNEI, DUMONT.

DUMONT.

MA requête, Monsieur, touchant notre retour,
(A quoi vous répondrez, on ne sait pas le jour,)
M'avoit fait oublier ce paquet...

(*A part.*)

Il envoie

(*Il met les lettres sur la table.*)

Sans doute un homme à Londre ; usons de cette voie.

(*Il prend une plume qu'il taille.*)

SIDNEI, *écrivant.*

Que vas-tu faire ?

DUMONT.

Moi ? mes dépêches : parbleu !
Il faut mander du moins que je suis en ce lieu.

Croyez-vous qu'on n'ait pas auſſi ſes connoiſſances ?
Vous m'avez fait manquer à toutes bienſéances :
Partir ſans dire adieu, ſe gîter ſans dire où,
Dans mes ſociétés on me prend pour un fou.
D'ailleurs, quitter ainſi la bonne compagnie,
Monſieur, c'eſt être mort au milieu de ſa vie.
Vous avez, il eſt vrai, des voiſins amuſans,
D'agréables Seigneurs, des Campagnards plaiſans,
Qui vous diront du neuf ſur de vieilles gazettes;
Cela ſera vraiment des viſites parfaites.

SIDNEI.

Conſole-toi, demain Londre te reverra.

DUMONT.

Vous me reſſuſcitez, j'étois mort ſans cela.

SIDNEI, *continuant d'écrire.*

Tu ne te fais donc point au pays où nous ſommes?

DUMONT.

Moi ! j'aime les pays où l'on trouve des hommes;
Quel diable de jargon ! je ne vous connois plus,
Vous ne m'aviez pas fait au métier de reclus;
Depuis votre retour du voyage de France,
Où mon goût près de vous me mit par préférence,
Je n'avois pas encor regretté mon pays;
Je me trouvois à Londre auſſi bien qu'à Paris;

J'étois dans le grand monde employé près des
Belles,
Je portois vos billets, j'étois bien reçu d'elles;
De l'Amant en quartier on aime le Coureur,
Je rempliſſois la charge avec aſſez d'honneur:
En un mot, je menois un train de vie honnête.
Mais ici je me rouille & je me trouve bête.
Ma foi, nous faiſons bien de partir promptement,
Et d'aller à la Cour notre unique élément:
Mais puiſque nous partons, qu'eſt-il beſoin
d'écrire?

SIDNEI.

Tu pars; je reſte, moi.

DUMONT.

Quel chagrin vous inſpire
Ce changement d'humeur, cette haîne de tout,
Et l'étrange projet de s'ennuyer par goût?
Je devine à-peu-près d'où vient cette retraite;
Oui, c'eſt quelque noirceur que l'on vous aura
faite.
Quelque femme, abrégeant ſon éternelle ardeur,
S'eſt elle réſignée à votre ſucceſſeur?
Il eſt piquant pour moi, qui n'ai point de querelles,
Et ſuis en pleine paix avec toutes nos Belles,
D'être forcé de vivre en ours, en hébêté;
Parce que vous boudez, ou qu'on vous a quitté.

SIDNEI.

Chez Milord Hamilton tu porteras ma lettre.

DUMONT.

C'eſt de lui le paquet qu'on vient de me remettre ;
Sur l'adreſſe du moins je l'imagine ainſi.

SIDNEI.

Comment ! par quel haſard me ſait-il donc ici ?
(*Il lit une lettre, & laiſſe les autres ſans les ouvrir.*)
Il me mande qu'il vient : mais j'ai quelques affaires
Que je voudrois finir en ces lieux ſolitaires ;
Il faut, en te hâtant, l'empêcher de partir....

DUMONT.

Et vous laiſſer ici rêver, ſécher, maigrir,
Entretenir des murs, des hiboux & des hêtres...
Mais j'ai vu quelquefois que vous liſiez vos lettres,
(*Dumont lit les adreſſes.*)
Ou je ſuis bien trompé, Monſieur, ou celle-ci
Eſt de quelque importance ; elle eſt de la Cour...

SIDNEI, *l'ayant lue.*

Oui,
Et j'ai ce Régiment....

DUMONT.

Je ne me ſens pas d'aiſe :
Allons, Monſieur, je vais préparer votre chaiſe ;
Sans doute nous partons, il faut remercier...

Mais quel eſt ce myſtere ! il eſt bien ſingulier
Qu'après tant de deſirs, de pourſuites, d'attente,
Obtenant à la fin l'objet qui vous contente,
Vous paroiſſiez l'apprendre avec tant de froideur !

SIDNEI, *écrivant toujours.*

Es-tu prêt de partir ? J'ai fait.

DUMONT.

Sur mon honneur,
Je reſte confondu ; cet état inſenſible,
Votre air froid, tout cela m'eſt incompréhenſible ;
Et, ſi juſqu'à préſent je ne vous avois vu
Un maintien raiſonnable, un bon ſens reconnu,
Franchement je croirois, excuſez ce langage...

SIDNEI.

Va, mon pauvre Dumont, je ne ſuis que trop ſage.

DUMONT.

Et, pour nourrir l'ennui qui vous tient inveſti,
Vous entretenez là votre plus grand ami :
Ce n'eſt qu'un Philoſophe : au lieu de cette épître
Qui traite ſûrement quelque ennuyeux chapitre,
Que ne griffonnez-vous quelques propos plaiſans
A ces autres amis toujours fous & brillans,
Qui n'ont pas le travers de réfléchir ſans ceſſe ?

SIDNEI.

Pour des ſoins importans à lui ſeul je m'adreſſe ;
Tous ces autres amis, réunis par l'humeur,
Liés par les plaiſirs, tiennent peu par le cœur :
Je me fie au ſeul d'eux que je trouve eſtimable :
L'homme qui penſe, eſt ſeul un ami véritable.

DUMONT.

Du moins en vous quittant, je prétends vous laiſſer
En bonne compagnie : on vient de m'adreſſer
Une Nymphe affligée, & qui, laſſe du monde,
Cache dans ce déſert ſa triſteſſe profonde ;
Cela ſent l'aventure ; elle veut, m'a-t-on dit,
De ſes petits malheurs vous faire le récit :
Outre qu'elle eſt en pleurs, on dit qu'elle eſt charmante :
Si cela va ſon train, gardez-moi la Suivante ;
Vous ſavez là-deſſus les uſages d'honneur.

SIDNEI.

Laiſſe tes viſions.

DUMONT.

Des viſions, Monſieur !
C'eſt parbleu ! du ſolide, & tel qu'on n'en tient gueres :
J'ai lâché pour nous deux quelques préliminaires ;
Ne vous expoſez pas à les déſeſpérer,
Et, pour tuer le temps, laiſſez-vous adorer ;

Irai-je en votre nom, comme l'honneur l'ordonne,
Leur dire...

SIDNEI.

Laiſſe-moi, je ne veux voir perſonne.

DUMONT.

Oh! pour le coup, Monſieur, je vous tiens trépaſſé.
Vous ne ſentez plus rien.

SIDNEI, *ſe levant & emportant ce qu'il vient d'écrire.*

Attends-moi, j'ai laiſſé
Un papier important....

(Il ſort.)

SCENE VII.

DUMONT.

JE n'y puis rien connoître :
La tête, par ma foi, tourne à mon pauvre maître,
Et me voilà tout ſeul chargé de la raiſon
Et du gouvernement de toute la maiſon ;
Il eſt blaſé ſur tout, tandis qu'un pauvre diable
Comme moi, goûte tout, trouve tout admirable ;

On eſt fort malheureux avec de pareils rats :
Je ſuis donc heureux, moi, je ne m'en doutois
pas.
Il partira, s'il veut que je me mette en route ;
Et ſa lettre... Attendez... Henri !

HENRI, *derriere le Théatre.*

Monſieur !

DUMONT.

Ecoute.

Il a beau commander, je ne partirai pas,
Son air m'alarme trop pour le quitter d'un pas.

SCENE VIII.

DUMONT, HENRI.

DUMONT.

IL faut aller à Londre & porter une lettre.

HENRI.

Deux, Monſieur, s'il le faut.

DUMONT.

On va te la remettre...

Il eſt malade ou fou, peut-être tous les deux :
Quel eſt donc le malheur de tous ces gens heu-
reux !
Ils nâgent en pleine eau, quel diable les arrête ?

HENRI.

Tenez, Monſieur Dumont, je ne ſuis qu'une bête,
Mais voyant notre Maître, & rêvant à part moi,
J'eſtime, en ruminant, avoir trouvé pourquoi.
Etant chez feu Monſieur, j'ons vu la compagnie,
J'ons entendu cauſer le monde dans la vie :
Tous ces grands Seigneurs-là ne ſont jamais plaiſans,
Ils n'ont pas l'air joyeux, ils attriſtent les gens ;
Comme ils ſont toujours bien, leur joie eſt toute uſée,
Vous ne les voyez plus jetter une riſée ;
Il leur faudroit du mal & du travail par fois ;
Pour rire d'un bon cœur, parlez-moi d'un Bourgeois !
Mais, pour en revenir au mal de notre Maître,
Je ſommes, voyez-vous ! pour nous y bien connoître,
Puiſque j'ons vu ſon pere aller le même train ;
Il fera tout de même une mauvaiſe fin,
Si cela continue ; & ce ſeroit dommage
Qu'un ſi brave Seigneur, ſi bon Maître, ſi ſage...

DUMONT.

Oui vraiment ; mais dis-moi, qu'avoit ſon pere?

HENRI.

Rien :
Le mal qui tue ici ceux qui ſe portont bien.

DUMONT.

Comment donc ?

HENRI.

Ah ! ma foi, qui l'entendra l'explique.
Je ne sais si chez vous c'est la même rubrique,
Comme en ce pays-ci : mais je voyons des gens
Qu'on ne soupçonnoit pas d'être fous en dedans,
Qui, sans aucun sujet, sans nulle maladie,
Plantont-là brusquement toute la compagnie,
Et de leur petit pas s'en vont chez les défunts,
Sans prendre de témoins, de peur des importuns.
Tenez, défunt son pere, honneur soit à son ame,
C'étoit un homme d'or, humain comme une femme,
Semblable à son enfant comme deux gouttes d'iau :
Si bien donc qu'il s'en vint dans ce même Châtiau :
Jadis il me parloit, il avoit l'ame bonne ;
Or il ne parloit plus pour moi ni pour personne ;
Mais la parole est libre, & cela n'étoit rien,
Je le voyons varmeil comme s'il étoit bien :
Point du tout, un biau jour il dormit comme un diable,
Si bien qu'il dort encore ; on trouva sur sa table
Certain brimborion, où l'on fut débrouiller
Qu'il s'étoit endormi pour ne plus s'éveiller ;
C'étoit un grand esprit !

DUMONT.

C'étoit un très-fot homme.
Le fils pourroit fort bien faire le fecond tome :
Laiffe-moi faire, il vient,... allons, va t'apprêter,
Reviens vîte.

SCENE IX.

SIDNEI, DUMONT.

SIDNEI.

Es-tu prêt ?

DUMONT.

Oui, tout prêt à refter,

SIDNEI.

Comment ?

DUMONT.

J'ai refléchi.... D'ailleurs l'inquiétude....
Et puis de certains bruits fur votre folitude....

SIDNEI.

Quoi ! que t'a-t-on dit ? qui ?

DUMONT.

Je ne cite jamais :
Il fuffit qu'à vous voir trifte dans cet excès,
Et changé tout-à-coup de goût & de génie,

On vous croiroit brouillé, Monſieur, avec la vie :
Vous ne venez, dit-on, ici vous enfoncer,
Que pour vous y laiſſer lentement trépaſſer.

SIDNEI.

Où prends-tu cette idée ?

DUMONT.

Il eſt vrai qu'elle eſt folle :
Mais la précaution n'eſt pas un ſoin frivole ;
La vie eſt un effet dont je fais très-grand cas,
Et j'y veille pour vous, ſi vous n'y veillez pas.

SIDNEI.

Dumont, à ce propos, s'aime donc bien au monde ?

DUMONT.

Moi, Monſieur ? Mon projet, ſi le Ciel le ſeconde,
Et de vivre content juſqu'à mon dernier jour :
On ne vit qu'une fois, & puiſque j'ai mon tour,
Tant que je le pourrai, je tiendrai la partie :
J'aurois été Héros ſans l'amour de la vie ;
Mais dans notre famille on ſe plaît ici bas ;
Vous ſavez que des goûts on ne diſpute pas.
Mon pere & mes ayeux, dès avant le déluge,
Etoient dans mon ſyſtême, autant que je le juge,
Et mes futurs enfans, tant gredins que Seigneurs,
Seront du même goût, ou deſcendront d'ailleurs.
Les Grands ont le brillant d'une mort qu'on publie ;
Nous autres bonnes gens nous n'avons que la vie :

Nous

Nous avons de la peine, il eſt vrai; mais enfin,
Aujourd'hui l'on eſt mal, on ſera mieux demain :
En quelque état qu'on ſoit, il n'eſt rien tel que d'être....

SIDNEI.

Laiſſe-là ton ſermon, & va porter ma lettre.

DUMONT.

J'en ſuis fâché, Monſieur; cela ne ſe peut pas.

SIDNEI.

De vos petits propos à la fin je ſuis las;
J'aime aſſez, quand je parle, à voir qu'on obéiſſe,
Et quand un valet fat montre quelque caprice,
Je ſais congédier.

DUMONT.

Ayez des ſentimens!
Voilà tout ce qu'on gagne à trop aimer les gens!
Eſt-ce pour mon plaiſir, (j'enrage quand j'y penſe)
Que je demeure ici? La belle jouiſſance!
Si mon attachement....

SIDNEI.

Ceſſez de m'ennuyer,
Et partez, ou ſinon ...

(*On entend le bruit d'un fouet.*)

DUMONT.

Voilà votre courier.

(*Henri paroît.*)

SIDNEI.

Qui ?

DUMONT.

Lui, c'eſt mon Commis.

SCENE X.

SIDNEI, DUMONT, HENRI.

SIDNEI.

Faquin, quel eſt le maître ?

DUMONT.

Monſieur, je ſais fort bien que c'eſt à vous à l'être ;
Mais enfin, dans la vie il eſt de certains cas....
Battez-moi, tuez-moi, je ne partirai pas ;
Je ne puis vous quitter dans l'état où vous êtes,
Et plus vous me preſſez, plus mes craintes ſecrettes....

SIDNEI.

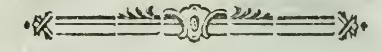
Henri, partez pour Londre, & portez dans l'inſtant
A Milord Hamilton ce paquet important ;
Vous, ſortez de chez moi, faites votre mémoire,
Après quoi partez.

(*Il ſort.*)

DUMONT.

Bon, me voilà dans ma gloire ;
Vous me chaſſez ? tant mieux ; je m'appartiens, ainſi
Je m'ordonne ſéjour, moi, dans ce pays-ci....
Il n'aura pas le cœur de me quitter, il m'aime,
Et je veux le ſauver de ce caprice extrême.
Les Maîtres cependant ſont des gens bienheureux
Que ſouvent nous ayons le ſens commun pour eux.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT.

Vous me tirez, Monſieur, d'une très-grande peine,
Et je bénis cent fois l'inſtant qui vous amene ;
Voyez mon pauvre Maître, & traitez ſon cerveau ;
Peut-être ſaurez-vous par quel travers nouveau
Lui même ſe condamne à cette ſolitude,
Et s'il veut, malgré moi, s'en faire une habitude.
Il vient de vous écrire, & ſans doute ici près
Vous aurez en chemin rencontré ſon Exprès.

HAMILTON.

Non : mais j'ai remarqué, traverſant l'avenue,
Deux femmes dont je crois que l'une m'eſt connue ;
Mais ma chaiſe a paſſé, je n'ai pu les bien voir :
T'a-t-on dit ce que c'eſt ? pourroit-on le ſavoir?

DUMONT.

Je devine à-peu-près ; au pays où nous ſommes,
Il faut, Monſieur, qu'il ſoit grande diſette d'hommes ;
Dès qu'on a ſu mon Maître établi dans ces lieux,
Ambaſſade auſſi-tôt, ſans prélude ennuyeux :
Mais lui, comme il n'eſt plus qu'une froide ſtatue,
Il a tout nettement refuſé l'entrevue ;
Moi, qui ne ſuis point fait à de telles rigueurs,
Je prétends m'en charger, j'en ferai les honneurs,
Je les prends pour mon compte, & je ſais trop le monde.
Si le cœur vous en dit....

HAMILTON.

Va, fais qu'on te réponde,
Inſtruis-toi de leurs noms.... Mais eſt-il averti ?

DUMONT.

Oui, j'ai fait annoncer que vous êtes ici ;
Il promene ici près ſa rêverie auſtere.
Vous l'avez vu là-bas changer de caractere,
De ſes meilleurs amis éviter l'entretien ;
Tout fuir juſqu'aux plaiſirs ; tout cela n'étoit rien.

HAMILTON.

Mais que peut-il avoir ? Quelle ſeroit la cauſe....

DUMONT.

Il ſeroit trop heureux, s'il avoit quelque choſe,
Mais, ma foi, je le crois affligé ſans objet.

HAMILTON.

De ce voyage au moins dit-il quelque ſujet?

DUMONT.

Bon! parle-t-il encor! Se taire eſt ſa folie;
Ce qu'il vient d'ordonner ſur le champ il l'oublie;
Il m'avoit chaſſé, moi, malgré notre amitié,
Et j'enrageois très-fort d'être congédié.
Quelques momens après je ſers à l'ordinaire,
Il dîne, ſans me dire un mot de notre affaire;
Voilà ce qui m'afflige, & non ſans fondement.
Je l'aimerois bien mieux brutal, extravagant,
Je lui croirois la fievre; &, puiſqu'il faut le dire,
Je voudrois pour ſon bien qu'il n'eût qu'un bon délire,
On ſauroit le remede en connoiſſant le mal;
Mais par un incident & biſarre & fatal,
Grave dans ſes revers, tranquille en ſa manie,
Il eſt fou de ſang-froid, fou par philoſophie,
Indifférent à tout comme s'il étoit mort:
Il n'auroit autrefois reçu qu'avec tranſport
Un Régiment; eh bien! il en a la nouvelle,
Sans qu'au moindre plaiſir ce titre le rappelle:
Il avoit, m'a-t-on dit, certain pere autrefois
Qui cachant, comme lui, ſous un maintien ſournois,
Sa triſteſſe, ou plutôt ſa démence profonde,
Içi même un beau jour s'eſcamota du monde:
C'eſt un tic de famille, & j'en ſuis pénétré;

Enfin ſans vous, Monſieur, c'eſt un homme enterré.
Voyez, enterrogez, il vous croit, il vous aime,
Je vous laiſſerai ſeuls.... Mais le voici lui-même.

SCENE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

J'AI voulu le premier vous faire compliment,
Ami; c'étoit trop peu qu'écrire ſimplement,
Et je viens vous marquer; dans l'ardeur la plus vive,
Combien je ſuis heureux du bien qui vous arrive;
Mais je ſuis fort ſurpris de vous voir en ce jour
Un air ſi peu ſenſible aux graces de la Cour.

SIDNEI.

Je vais vous avouer, avec cette franchiſe
Que l'amitié ſincere entre nous autoriſe,
Que j'aurai mieux aimé, je vous le dis ſans fard,
Ne vous avoir ici que quelques jours plus tard:
Dans ce même moment on vous porte ma lettre
Sur un point important qui ne peut ſe remettre,
Et, ſi vous entriez dans mes vrais intérêts....

HAMILTON.

Je vous laisserois seul dans vos tristes forêts?
Je ne vous conçois pas ; cet emploi qu'on vous
donne,
Pour en remercier, vous demande en personne.
Quoi ! Restez-vous ici ?

SIDNEI.

Je ne vous cache pas
Que, dégoûté du monde, ennuyé du fracas,
Fatigué de la Cour, excédé de la Ville,
Je ne puis être bien que dans ce libre asyle.

HAMILTON.

Mais enfin, au moment où vous êtes placé,
Ce projet de retraite aura l'air peu sensé,
Et, sur quelques motifs que votre goût se fonde,
Vous allez vous donner un travers dans le monde,
Il ne lui faut jamais donner légérement
Ces spectacles d'humeur qu'on soutient rarement :
On le quitte, on s'ennuie, on souffre, on dissimule,
On revient à la fin, on revient ridicule.
Un mécontent d'ailleurs est bientôt oublié;
Tout meurt, faveur, fortune, & jusqu'à l'amitié;
Son histoire est finie, il s'exile, on s'en passe.
Et lorsqu'il reparoît, d'autres ont pris la place :
Ne peut-on autrement échapper au chaos ?
Pour s'éloigner du bruit, pour trouver le repos.

Faut-il fuir tout commerce, & s'enterrer d'avance ?
L'homme fenfé qu'au monde attache fa naiffance,
Sans quitter fes devoirs, fans changer de féjour,
Peut vivre folitaire au milieu de la Cour.
S'affranchir fans éclat, ne voir que ce qu'on aime,
Ne renoncer à rien, voilà le feul fyftême ;
Mais parlez moi plus vrai ; d'où vous vient ce deffein ?
Quel chagrin avez-vous ?

SIDNEI.

Moi, je n'ai nul chagrin,
Nul fujet d'en avoir.

HAMILTON.

C'eft donc méfanthropie ;
Prévenez, croyez-moi, cette fombre manie.
Quels que foient les humains, il faut vivre avec eux :
Un homme difficile eft toujours malheureux ;
Il faut favoir nous faire au pays où nous fommes,
Au fiecle où nous vivons.

SIDNEI.

Je ne hais point les hommes,
Ami ; je ne fuis point de ces efprits outrés,
De leurs contemporains ennemis déclarés,
Qui, ne trouvant ni vrai, ni raifon, ni droiture,

Meurent en médifant de toute la nature.
Les hommes ne font point dignes de ce mépris,
Il en eft de pervers ; mais dans tous les pays
Où l'ardeur de m'inftruire a conduit ma jeuneffe,
J'ai connu des vertus, j'ai trouvé la fageffe,
J'ai trouvé des raifons d'aimer l'humanité,
De refpecter les nœuds de la fociété,
Et n'ai jamais connu ces plaifirs déteftables
D'offenfer, d'affliger, de haïr mes femblables.

HAMILTON.

Pourquoi donc à les fuir êtes-vous obftiné?

SIDNEI.

Qu'auriez-vous fait vous-même? Aux ennuis condamné,
Accablé du fardeau d'une trifteffe extrême,
Réduit au fort affreux d'être à charge à moi-même,
J'épargne aux yeux d'autrui l'objet faftidieux
D'homme ennuyé par-tout, & par-tout ennuyeux.
C'eft un état qu'en vain vous voudriez combattre :
Infenfible aux plaifirs dont j'étois idolâtre,
Je ne les connois plus, je ne trouve aujourd'hui
Dans ces mêmes plaifirs que le vuide & l'ennui :
Cette uniformité des fcenes de la vie
Ne peut plus réveiller mon ame appéfantie;
Ce cercle d'embarras, d'intrigues, de projets,

Ne doit nous ramener que les mêmes objets,
Et, par l'expérience inftruit à les connoître,
Je refte fans defirs fur tout ce qui doit être :
Dans le brillant fracas où j'ai long-temps vécu,
J'ai tout vu, tout goûté, tout revu, tout connu ;
J'ai rempli pour ma part ce Théâtre frivole :
Si chacun n'y reftoit que le temps de fon rôle,
Tout feroit à fa place, & l'on ne verroit pas
Tant de gens éternels dont le public eft las.
Le monde, ufé pour moi, n'a plus rien qui me touche,
Et c'eft pour lui fauver un rêveur fi farouche,
Qu'étranger déformais à la fociété,
Je viens de mes déferts chercher l'obfcurité.

HAMILTON.

Quelle fauffe raifon, cher ami, vous égare
Jufqu'à croire défendre un projet fi bifarre ?
Si vous avez goûté tous les biens des Humains,
Si vous les connoiffez, le choix eft dans vos mains :
Bornez vous aux plus vrais, & laiffez les chimeres
Dont le repentir fuit les lueurs paffageres.
Quel fut votre bonheur ? A préfent fans defirs
Vous avez, dites-vous, connu tous les plaifirs ;
Eh quoi ! n'en eft-il point au deffus de l'ivreffe
Où le monde a plongé notre aveugle jeuneffe ?
Ce tourbillon brillant de folles paffions,

Cette ſcene d'erreurs, d'excès, d'illuſions,
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la ſphere ?
La raiſon à nos vœux ouvre une autre carriere ;
Croyez moi, cher ami, nous n'avons pas vécu ;
Employer ſes talens, ſon temps & ſa vertu,
Servir au bien public, illuſtrer ſa patrie,
Penſer enfin, c'eſt-là que commence la vie ;
Voilà les vrais plaiſirs dignes de tous nos vœux,
La volupté par qui l'honnête-homme eſt heureux :
Notre ame pour ces biens eſt toute neuve encore.....
Vous ne m'écoutez pas ! quel chagrin vous dévore ?

SIDNEI.

Je connois la raiſon, votre voix me l'apprend :
Mais que peut-elle enfin contre le ſentiment !
Marchez dans la carriere où j'aurois dû vous ſuivre,
Pour moi, je perds déja l'eſpérance de vivre ;
En vain à vos regards vous offrez le tableau
D'une nouvelle vie & d'un bonheur nouveau ;
Tout vrai bonheur dépend de notre façon d'être,
Mon état déſormais eſt de n'en plus connoître ;
Privé de ſentiment, & mort à tout plaiſir,
Mon cœur anéanti n'eſt plus fait pour jouir.

HAMILTON.

Connoiſſez votre erreur ; cet état mépriſable,

Le neant déshonore une ame raiſonnable ;
Quand il vous faudroit fuir le monde & l'embarras,
L'homme qui ſait penſer ne ſe ſuffit-il pas?
Dans cet ennui de tout, dans ce dégoût extrême,
Ne vous reſte-t-il point à jouir de vous-même ?
Pour vivre avec douceur, cher ami, croyez-moi,
Le grand art eſt d'apprendre à bien vivre avec ſoi,
Heureux de ſe trouver, & digne de ſe plaire.
Je ne conſeille point une retraite entiere,
Partagez votre goût & votre liberté
Entre la ſolitude & la ſociété ;
Des jours paſſés ici dans une paix profonde,
Vous feront ſouhaiter le commerce du monde.
L'abſence, le beſoin vous rendront des deſirs,
Il faut un intervalle, un repos aux plaiſirs ;
Leur nombre accable enfin, le ſentiment s'épuiſe,
Et l'on doit s'en priver pour qu'il ſe reproduiſe ;
Vous en êtes l'exemple, & tout votre malheur
N'eſt que la laſſitude & l'abus du bonheur.
Ne me redites pas que vous n'êtes point maître
De ces noirs ſentimens : on eſt ce qu'on veut être ;
Souverain de ſon cœur, l'homme fait ſon état,
Et rien, ſans ſon aveu, ne l'éleve ou l'abat.
Mais enfin, parlez-moi ſans fard, ſans défiances,

Quelque dérangement, caufé par vos dépenfes,
N'eft-il point le fujet de ces fecrets dégoûts ?
Je puis tout réparer, ma fortune eft à vous.

SIDNEI.

Je fens, comme je dois, ces procédés fincerès;
Mais nul défordre, ami, n'a troublé mes affaires;
Vous verrez quelque jour que du côté du bien,
J'étois fort en repos, que je ne devois rien.

HAMILTON.

Ami, vous m'affligez; votre état m'inquiete,
Ce finiftre difcours.....

SIDNEI.

Peut-être la retraite
Saura me délivrer de tous ces fentimens;
Il faut, pour m'y fixer, quelques arrangemens,
Ma lettre vous inftruit, fuivez mon efpérance,
Tout mon repos dépend de votre diligence:
Au refte, en attendant que j'aille au premier jour
De ce nouveau bienfait remercier la Cour,
Vous m'y juftifierez: d'une pareille abfence
Ma mauvaife fanté fauvera l'indécence;
Après ces foins remplis, je vous attends ici.
Partez, fi vous aimez un malheureux ami.

SCENE III.

HAMILTON.

Ce ton myſtérieux, cette étrange conduite
Ne m'aſſurent que trop du tranſport qui l'agite :
Il cache ſûrement quelque deſſein cruel,
Et ſa tranquillité n'a point l'air naturel....

SCENE IV.

HAMILTON, HENRI.

HENRI.

On m'a dit votre nom à la poſte prochaine :
Monſieur, d'aller plus loin je n'ons pas pris la
peine ;
Notre Maître vers vous nous envoyoit d'ici.
Mais puiſque vous voilà, voilà la lettre auſſi.

HAMILTON.

Donne, cela ſuffit : tu peux aller lui dire
Qu'elle eſt entre mes mains.



SCENE V.

HAMILTON.

Qu'a-t-il donc pu m'écrire!

(*Il lit.*)

» Recevez, cher ami, mes éternels adieux;
» Vous ſavez à quel point j'adorai Roſalie,
» Et que j oſai trahir un amour vertueux;
» J'ignore ſon deſtin : ſi la rigueur des Cieux
» Permet qu'on la retrouve & conſerve ſa vie,
» Je lui donne mes biens par l'écrit que voici,
» Et remets ſon bonheur aux ſoins de mon ami;
» Daignez tout conſerver, ſi ſa mort eſt certaine;
» Epargnez ſur mon ſort des regrets ſuperflus,
» J'étois laſſé de vivre, & je briſe ma chaîne;
» Quand vous lirez ceci, je n'exiſterai plus.

SIDNEI.

Quel déplorable excès, & quelle frénéſie!
Allons le retrouver, prévenons ſa furie.



SCENE VI.

SIDNEI, *entrant d'un air égaré*, HAMILTON.

HAMILTON, *après l'avoir embrassé en silence.*

Reprenez ce dépôt qui me glace d'effroi ;
Vous me trompiez, cruel !

(Il lui rend sa lettre.)

SIDNEI.

Que voulez-vous de moi ?
Puisque vous savez tout, plaignez un misérable.
Ma funeste existence est un poids qui m'accable ;
Je vous ai déguisé ma triste extrémité.
Ce n'est point seulement insensibilité,
Dégoût de l'Univers à qui le sort me lie,
C'est ennui de moi-même, & haîne de ma vie :
Je les ai combattus, mais inutilement ;
Cette haîne, attachée aux restes de mon être,
A pris un ascendant dont je ne suis plus maître ;
Mon cœur, mes sens flétris, ma funeste raison,
Tout me dit d'abréger le temps de ma prison :
Faut il donc sans honneur attendre la vieillesse,
Traînant pour tout destin les regrets, la foiblesse,
Pour objet éternel l'affreuse vérité,
Et pour tout sentiment l'ennui d'avoir été ?

C'eſt au ſtupide, au lâche à plier ſous la peine,
A remper, à vieillir ſous le poids de ſa chaîne ;
Mais, vous en conviendrez, quand on ſait réfléchir,
Malheureux ſans remede, on doit ſavoir finir.

HAMILTON.

Dans quel coupable oubli vous plonge ce délire !
Que la raiſon ſur vous reprenne ſon empire :
Un frein ſacré s'oppoſe à votre cruauté ;
Vous vous devez d'ailleurs à la ſociété ;
Vous n'êtes point à vous, le temps, les biens, la vie,
Rien ne vous appartient, tout eſt à la Patrie ;
Les jours de l'honnête-homme, au conſeil, au combat,
Sont le vrai patrimoine & le bien de l'Etat ;
Venez remplir le rang où vous devez paroître,
Votre eſprit occupé va prendre un nouvel être ;
Tout renaîtra pour vous.... Mais hélas ! je vous voi
Plongé dans un repos qui me remplit d'effroi :
Quoi ! ſans appréhender l'horreur de ce paſſage,
Vous ſuivrez de ſang-froid dans leur fatal courage,
Ces Héros inſenſés....

SIDNEI.

Ce courage n'eſt rien ;
Je ſuis mal où je ſuis, & je veux être bien :
Voilà tout ; je n'ai point l'eſpoir d'être célebre,

Ni l'ardeur d'obtenir quelque éloge funebre,
Et j'ignore pourquoi l'on vante en certains lieux
Un procédé tout ſimple à qui veut être mieux ;
D'ailleurs que ſuis-je au monde ? Une foible partie
Peut bien, ſans nuire au tout, en être déſunie :
A la ſociété je ne fais aucun tort,
Tout ira comme avant ma naiſſance & ma mort ;
Peu de gens, ſelon moi, ſont d'aſſez d'importance
Pour que cet Univers remarque leur abſence.

HAMILTON.

Continuez, cruel ! calme dans vos fureurs,
Faites-vous des raiſons de vos propres erreurs ;
Mais l'amitié du moins n'eſt-elle point capable
De vous rendre la vie encore deſirable ?

SIDNEI.

Dans l'état où je ſuis, on peſe à l'amitié,
Je ne puis deſirer que d'en être oublié.

HAMILTON.

Vous m'offenſez, Sidnei, quand votre ame incertaine
Peut douter de mon zele à partager ſa peine :
Mais cette Roſalie, adorée autrefois,
Sur ce jour qui vous luit n'a-t-elle point des droits ?
Sont-ce là les conſeils que l'amour vous inſpire ?
Que ne la cherchez-vous ? ſans doute elle reſpire,
Sans doute vous pourrez la revoir quelque jour.

SIDNEI.

Ah ! ne me parlez point d'un malheureux amour,
Je l'ai trop outragé : méprifable, infidele,
Quand je la reverrois, fuis-je encor digne d'elle?
Et les derniers foupirs d'un cœur anéanti
Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai fenti ?
Témoin de mes erreurs, vous n'avez pu comprendre
Comment j'abandonnai l'Amante la plus tendre :
Le favois-je moi-même ? égaré, vicieux,
Je ne méritois pas ce bonheur vertueux,
Ce cœur fait pour l'honneur comme pour la tendreffe,
Que j'aurois refpecté jufques dans fa foibleffe,
Lui promettant ma main, j'avois fixé fon cœur,
Je la trompois : enfin laffé de fa rigueur,
Laffé de fa vertu, j'abandonnai fes charmes,
J'affligeai l'amour même; indigne de fes larmes;
Je promenai par-tout mes aveugles defirs,
J'aimai fans eftimer, trifte au fein des plaifirs :
Errant loin de nos bords, j'oubliai Rofalie;
Elle avoit difparu, pleurant ma perfidie.
Hélas ! peut-être, ami, j'aurois caufé fa mort :
Depuis que je fuis las du monde & de mon fort,
Au moment de finir ma vie & mon fupplice,
J'ai voulu réparer ma honteufe injuftice;

Pour lui donner mes biens, comme vous ſavez tout,
Je l'ai cherchée à Londre, aux environs, partout;
Mais depuis plus d'un mois les recherches ſont vaines.

HAMILTON.

Du ſoin de la trouver fiez-vous à mes peines.

SIDNEI.

Non, quand je le pourrois, je ne la verrois plus:
Mes ſentimens troublés, tous mes ſens confondus,
Tout me ſépare d'elle, & mon ame éclipſée,
De ma fin ſeule, ami, conſerve la penſée;
Je ne voulois ſavoir ſa retraite & ſon ſort,
Que pour la rendre heureuſe, au moins après ma mort,
Et ne prétendois pas à reporter près d'elle
Un cœur déja frappé de l'atteinte mortelle.

HAMILTON.

Elle oublîra vos torts, en voyant vos regrets.
L'amour pardonne tout: laiſſez d'affreux projets,
Différez-les du moins, raſſurez ma tendreſſe,
Votre ame fut toujours faite pour la ſageſſe;
Vous entendrez ſa voix, vous vaincrez vos dégoûts,

Je ne veux que du temps, me le promettez-
vous ?
Mon cher Sidnei, parlez.

SIDNEI.

J'ai honte de moi-même.
Laiſſez un malheureux qui vous craint & vous
aime...

(*Dumont paroît.*)

J'ai beſoin d'être ſeul... Je vous promets, ami,
De revenir dans peu vous retrouver ici.

HAMILTON.

Non, je vous ſuis.

SCENE VII.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT, *arrêtant Hamilton qui ſort.*

MONSIEUR, un mot de conſéquence.

HAMILTON.

Hâte-toi, je crains tout.

DUMONT.

Quoi ! ſon extravagance...

HAMILTON.

Il veut ſe perdre : il faut obſerver tous ſes pas,
Le ſauver de lui-même.

DUMONT.

Oh! je ne le crains pas;
J'ai pris ses pistolets, son Arsenal est vuide,
Et j'ai su m'emparer de tout meuble homicide:
Consignez-moi sa vie en toute sûreté :
S'il vous voit à le suivre un soin trop affecté,
Il pourroit bien...

HAMILTON.

Va donc, ne le perds point de vue,
Vois si je puis entrer.

DUMONT, *revenant sur ses pas.*

A propos, l'inconnue...
Mais ce goût de mourir, Monsieur, il faut, ma foi,
Que cela soit dans l'air, & j'en tremble pour moi :
Ce travers tient aussi l'une des Pélerines,
J'ignore le sujet de ses vapeurs chagrines,
Vous allez le savoir, ma course a réussi,
Mon Maître est réformé, c'est vous qu'on veut ici :
Elle dit vous connoître ; elle est ma foi jolie,
Cela rappelleroit le défunt à la vie :
Des façons, des propos, des yeux à sentimens,
Un certain jargon tendre, imité des Romans;
Tout cela.... vous verrez : on vient, je crois.... c'est elle.
Je cours dans mon donjon me mettre en sentinelle.

SCENE VIII.

ROSALIE, HAMILTON.

HAMILTON.

Que vois-je ? Rofalie ! Ah ! quel moment heureux !
Que je bénis le fort qui vous rend à nos vœux !

ROSALIE.

Ces tranfports font-ils faits pour une infortunée
Prête à voir terminer fa trifte deftinée ?
J'ofe à peine élever mes regards jufqu'à vous.
Quelle étrange démarche ! Ah ! dans des temps plus doux,
J'étois bien fûre, hélas ! d'obtenir votre eftime.
Mais de tout au malheur on fait toujours un crime :
Vous me condamnez.

HAMILTON.

Non ; vivez, cet heureux jour
N'eft point fait pour les pleurs, il eft fait pour l'amour.

ROSALIE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! ma furprife m'accable....

HAMILTON.

Sidnei dans les remords ...,

ROSALIE.

ROSALIE.

Quel ſonge favorable !
Il m'aimeroit encor !

HAMILTON.

Il eſt digne de vous ;
Vous finirez ſes maux, il ſera votre époux.

ROSALIE.

Laiſſez-moi reſpirer, vous me rendez la vie ;
Quel heureux changement dans mon ame ravie ;
Tous mes jours reſſembloient au moment de la mort :
Mais ne flattez-vous point un crédule tranſport ?

HAMILTON.

Non : croyez votre cœur, vous êtes adorée.
Mais par quel heureux ſort en ces lieux retirée...

ROSALIE.

Je n'ai point à rougir aux yeux de l'amitié ;
Vous connoiſſez mon cœur, il eſt juſtifié :
Oui, je l'aimois encor, même ſans eſpérance ;
C'eſt un bien que n'a pu m'ôter ſon inconſtance;
Et ſi, malgré l'excès de mon accablement,
J'ai vécu juſqu'ici, c'eſt par ce ſentiment :
Victime du malheur, quand Sidnei m'eut trahie,
Privée au même temps d'une mere chérie,
Je vins cacher mes pleurs & fixer mon deſtin
Auprès d'une parente en ce château voiſin :
Mais, loin de voir calmer ma vive inquiétude,
Je retrouvai l'amour dans cette ſolitude ;
Voiſine de ces lieux ſoumis à mon Amant,

J'y venois, malgré moi, rêver inceſſamment;
Tout me parloit de lui, tout m'offroit ſon image.
J'avois tout l'Univers dans ce ſéjour ſauvage;
Mille fois j'ai voulu fuir dans d'autres déſerts,
Mais un charme ſecret m'attachoit à mes fers:
Après quatre ans entiers d'une vie inconnue,
Quel trouble me ſaiſit, quand j'appris ſa venue!
Pour la derniere fois je voulois lui parler,
Des adieux de l'amour je venois l'accabler;
Je ſuccombois ſans doute à ma douleur mortelle,
Si je ne l'euſſe vu que toujours infidele:
Mais pourquoi retarder le bonheur de nous voir?
Venez, guidez mes pas, & comblez mon eſpoir.

HAMILTON.

Commandez un moment à votre impatience,
Je conçois pour vos vœux la plus ſûre eſpérance;
Mais il me faut d'abord diſpoſer votre Amant
Au charme ineſpéré de cet heureux moment.
Il eſt dans la douleur, égaré, ſolitaire....
Je vous éclaircirai ce funeſte myſtere:
Qu'il vous ſuffiſe ici de ſavoir qu'en ce jour,
Fidele, heureux par vous, il vivra pour l'amour.
Je differe à regret l'inſtant de votre joie;

Mais enfin, avant vous, il faut que je le voie.

ROSALIE.

Tous ces retardemens me pénetrent d'effroi...
Vous me trompez, Sidnei ne penfoit plus à
moi.

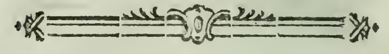
HAMILTON.

Je ne vous trompe pas; fi je pouvois vous dire
Ce qu'il faifoit pour vous.... mais non, je me
retire;
Je vais hâter l'inftant que nous defirons tous.

ROSALIE.

Du deftin de mes jours je me remets à vous;
Songez que ces délais, dont mon ame eft faifie,
Sont autant de momens retranchés de ma vie.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIDNEI.

C'EN eſt donc fait enfin, tout eſt fini pour
moi.
Ce breuvage fatal, que j'ai pris ſans effroi,
Enchaînant tous mes ſens dans une mort tranquille,
Va du dernier ſommeil aſſoupir cette argile ;
Nul regret, nul remords ne trouble ma raiſon :
L'eſclave eſt-il coupable en briſant ſa priſon ?
Le Juge qui m'attend dans cette nuit obſcure,
Eſt le pere & l'ami de toute la nature ;
Rempli de ſa bonté, mon eſprit immortel
Va tomber, ſans frémir, dans ſon ſein paternel.



SCENE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

Qu'aux peines d'un ami vous êtes peu ſenſible !
Pourquoi donc, cher Sidnei, vous rendre inacceſſible ?
Depuis une heure entiere en vain je veux vous voir,
Et diſſiper l'horreur d'un cruel déſeſpoir;
Je n'ai pu pénétrer dans votre ſolitude :
Enfin vous m'arrachez à mon inquiétude,
Et la raiſon ſur vous va reprendre ſes droits.

SIDNEI.

Embraſſons-nous, ami, pour la derniere fois.

HAMILTON.

Quel langage accablant ! dans cette léthargie,
Quoi ! je retrouve encor votre ame enſevelie ?

SIDNEI.

De mes derniers deſirs, de ma vive douleur
J'ai dépoſé l'eſpoir au fond de votre cœur ;
Que mon attente un jour par vos ſoins ſoit remplie.
Si la mort a frappé la triſte Roſalie....

HAMILTON.

Non : elle vit pour vous ; répondez par pitié,
Répondez à l'espoir, aux vœux de l'amitié ;
Parlez : si Rosalie, à votre amour rendue,
Dans ces lieux aujourd'hui s'offroit à votre vue,
Telle encor qu'elle étoit dans ces heureux momens
Où vous renouvelliez les plus tendres sermens ;
Sensible à vos remords, oubliant votre offense,
Fidelle à son amour, malgré votre inconstance ;
Enfin, avec ces traits, cette ingénuité,
Cet air intéressant qui pare la beauté,
Pourriez-vous résister à l'amour de la vie,
Au charme de revoir une Amante attendrie,
De faire son bonheur, de réparer vos torts,
De partager ses vœux, sa vie & ses transports ?

SIDNEI.

Je rendrois grace au Ciel de l'avoir conservée ;
Vous savez mes projets : si je l'eusse trouvée,
Je recommanderois son bonheur à vos soins :
Mais dans ce même jour je ne mourrois pas moins.

HAMILTON.

Puisqu'en vain l'Amitié vous conseille & vous prie,
L'Amour doit commander ; paroissez, Rosalie.

SIDNEI.

Rofalie !... Eft-ce un fonge ? En croirai-je mes yeux ?
Vous, Rofalie ! ô Ciel ! & dans ces triftes lieux !

SCENE III.

ROSALIE, SIDNEI, HAMILTON.

ROSALIE.

Oui, c'eft moi qui, malgré mon injure & ma peine,
N'ai jamais pu pour vous me réfoudre à la haine :
C'eft moi qui viens jouir d'un repentir heureux;
Votre cœur m'appartient, puifqu'il eft vertueux....
Mais que vois-je? Eft-ce là l'effet de ma préfence ?
On me trompe, Hamilton; ce farouche filence...

SIDNEI.

Confondu des chagrins que j'ai pu vous caufer,
Que répondre, quand tout s'unit pour m'accufer ?
Vous daignez oublier mes fureurs, mon caprice,
Puis-je m'en pardonner la cruelle injuftice ?

Du sort, sans murmurer, je dois subir les coups :
Je ne méritois pas le bonheur d'être à vous.

ROSALIE.

J'ai pleuré vos erreurs, j'ai plaint votre foiblesse :
Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendresse.

SIDNEI.

Ne me regrettez plus ; c'est pour votre bonheur
Qu'à d'autres passions le Ciel livra mon cœur ;
L'état que m'apprêtoient mes tristes destinées,
Auroit semé d'ennuis vos plus belles journées ;
Le destin vous devoit des jours pleins de douceur :
Mon triste caractere eût fait votre malheur.

ROSALIE.

Le pouvez vous penser ? Quelle injustice extrême !
Est-il quelque malheur, aimé de ce qu'on aime ?
Sensible à vos chagrins, & sans m'en accabler,
Je ne les aurois vus que pour vous consoler.
Si mes soins redoublés, si ma vive tendresse
N'avoient pu vous guérir d'une sombre tristesse,
Je l'aurois partagée, &, sans autres desirs,
J'aurois du monde entier oublié les plaisirs :
Rosalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuse.

SIDNEI.

Vous ne connoissez pas ma destinée affreuse ;
Insensible à la vie, au milieu de mes jours,

Il m'étoit réservé d'en déteſter le cours,
De voir pour l'ennui ſeul renaître mes journées,
Et de marquer moi-même un terme à mes années.

ROSALIE.

Que dites-vous, cruel ? quelle aveugle fureur
Vous inſpire un deſſein qui fait frémir mon cœur ?
Calmez l'état affreux d'une Amante al·rmée :
Vous aimeriez vos jours, ſi j'étois plus aimée ;
Dans le ſein des vertus, dans les nœuds les plus doux,
L'image du bonheur s'offrant encore à vous,
Affranchiroit vos ſens d'une langueur mortelle :
Le véritable amour donne une ame nouvelle,
Sans doute l'union de deux cœurs vertueux,
L'un pour l'autre formés, & l'un par l'autre heureux,
Eſt faite pour calmer toute aveugle furie,
Pour adoucir les maux, pour embellir la vie.

SIDNEI.

Qu'entends-je ? je pouvois me voir encore heureux !
Quel bandeau tout-à-coup eſt tombé de mes yeux !
Tout étoit éclipſé, tout pour moi ſe ranime,
Et tout dans un moment retombe dans l'abîme !
Quel mélange accablant de tendreſſe & d'horreur !

D'un côté Rosalie, & de l'autre.... O douleur !
Malheureux ! Qu'ai-je fait ?.... Fuyez.

ROSALIE.

De ma tendresse
Voilà donc tout le prix !

(*A Hamilton.*)

Vous trompiez ma foiblesse !

SIDNEI, *aux genoux de Rosalie qui veut sortir.*

Non, s'il vous a juré mon sincere retour,
S'il a peint les transports d'un immortel amour,
Il ne vous trompoit pas, ma chere Rosalie.
Je déteste à vos pieds le crime de ma vie,
Je déteste ces jours où l'erreur enchaînoit
Les sentimens d'un cœur qui vous appartenoit.
Ah ! si par mes fureurs vous fûtes outragée,
Si je fus criminel, vous êtes trop vengée ;
L'amour pour me punir attendoit ce moment.

ROSALIE.

Que dites-vous, Sidnei ? Quel triste égarement!...

SIDNEI.

Je ne dis que trop vrai ; plaignez mon sort funeste ;
Au sein de mon bonheur le désespoir me reste ;
L'amour rallume en vain ses plus tendres transports.
Mon cœur n'appartient plus qu'à l'horreur des remords.
Oui, d'une illusion échappée à ma vue,

Je découvre trop tard l'effrayante étendue :
Quels lieux vous déroboient ? Quelle aveugle fureur
Egara ma raifon & combla mon malheur !

ROSALIE.

Laiffons des maux paffés l'image déplorable :
Non, mon cœur ne fait plus que vous fûtes coupable ;
Je vous vois tel encor que dans ces jours heureux
Où l'amour & l'honneur devoient former nos nœuds.
Mais pourquoi me caufer ces nouvelles alarmes ?
Vous vous troublez, vos yeux fe rempliffent de larmes.

SIDNEI.

Vaine félicité qu'empoifonne l'horreur !
Oubliez un barbare indigne du bonheur ;
Je vous revois trop tard, ma chere Rofalie,
Je vous perds à jamais, c'en eft fait de ma vie :
Je touche, en frémiffant, aux bornes de mon fort :
Oui, cette nuit me livre au fommeil de la mort.
(*A Hamilton*).
Apprenez, déplorez le plus affreux délire :
Vous m'aviez dit trop vrai, le voile fe déchire ;
Je fuis un furieux que l'erreur a conduit,
Que la terre condamne & que le ciel pourfuit.

(*Il donne à lire à Rofalie la lettre écrite à Hamilton.*)

Voyez ce que pour vous mon amour voulut faire
Dans les extrémités d'un malheur néceſſaire....

ROSALIE.

Que vois-je? Ayez pitié de mon cœur alarmé;
Laiſſez....

SIDNEI.

Il n'eſt plus temps, le crime eſt conſommé:
Tout ſecours eſt ſans fruit, toutes plaintes ſont vaines,
Un poiſon invincible a paſſé dans mes veines.

ROSALIE.

Barbare!

HAMILTON.

Malheureux!

ROSALIE.

Il faut ſauver ſes jours,
Peut-être en ce malheur il eſt quelque ſecours.

HAMILTON.

Je me charge de tout; comptez ſur moi; j'y vôle,
Ne l'abandonnez pas.

(*Il ſort.*)

SIDNEI.

Eſpérance frivole!



SCENE IV.

SCENE IV.

SIDNEI, ROSALIE.

ROSALIE.

Etoit-ce donc ainſi, cruel ! que vous m'aimiez ?

SIDNEI.

Moi, ſi je vous aimois ! Ah ! ſi vous en doutiez,
Ce ſoupçon me rendroit la mort plus douloureuſe.
Voyant que ma recherche étoit infructueuſe,
J'ai mépriſé des jours qui n'étoient plus pour vous ;
A la mort condamné, j'ai devancé ſes coups ;
J'aurois vu naître, au ſein des ennuis & des larmes,
Un nouvel Univers embelli par vos charmes ;
La vérité trop tard a levé le bandeau,
Pour ne me laiſſer voir que l'horreur du tombeau.
Soumis à mon Auteur, je devois ſur moi-même
Attendre, en l'adorant, ſa volonté ſuprême ;
Puiſqu'il vous conſervoit, il vouloit mon bonheur.
J'ai bleſſé ſa puiſſance, il en punit mon cœur.

SCENE V.

HAMILTON, SIDNEI, ROSALIE, DUMONT.

HAMILTON, *à Dumont.*

Que n'obéis-tu ?

SIDNEI.

Non, non ; ma mort eſt trop sûre.

DUMONT.

Ah ! vous vous regrettez ? J'entreprends cette cure.....

SIDNEI.

Chaſſez cet inſenſé.

DUMONT.

Vous êtes fort heureux,
Que loin d'extravaguer, j'étois ſage pour deux ;
Je vous gardois à vue &, d'une niche obſcure,
J'avois vu des apprêts de fort mauvais augure ;
Diſtrait, ne voyant rien, en vous-même enfoncé,
Dans votre cabinet vous êtes repaſſé :
Par l'alcove & ſans bruit, durant cet intervalle,

Je ſuis venu changer cette liqueur fatale,
Et je ne vous tiens pas plus trépaſſé que moi.

ROSALIE.

Je renaîs.

HAMILTON.

O bonheur !

SIDNEI.

A peine je le croi.....
Roſalie !... Hamilton !... & toi dont l'heureux zele
Me ſauve des excès d'une erreur criminelle,
Comment puis-je payer ?....

DUMONT.

Vivez, je ſuis payé.
Les gens de mon pays font tout par amitié,
Ils n'enviſagent point d'autre reconnoiſſance :
Le plaiſir de bien faire eſt notre récompenſe.

SIDNEI.

O vous, dont la vertu, les grâces, la candeur,
Vont fixer ſur mes jours les plaiſirs & l'honneur ;
Vous, par qui je reçois une plus belle vie,
Oubliez mes fureurs, ma chere Roſalie.
Ne voyez que l'amour qui vient me ranimer.
Le jour ne feroit rien ſans le bonheur d'aimer.
Partagez mes deſtins, je vous dois tout mon être :
C'eſt pour vous adorer que je viens de renaître.

DUMONT.

Ne favois-je pas bien que l'on en venoit-là ?
Ennui, haîne de foi, chanfons que tout cela ;
Malgré tout le jargon de la philofophie,
Malgré tous les chagrins, ma foi, vive la vie !

FIN.

LE

MÉCHANT,

COMÉDIE,

Repréſentée en 1747, par les Comédiens ordinaires du Roi.

ACTEURS.

CLÉON, Méchant.
GÉRONTE, Frere de Floriſe.
FLORISE, Mere de Chloé.
CHLOÉ.
ARISTE, Ami de Géronte.
VALERE, Amant de Chloé.
LISETTE, Suivante.
FRONTIN, Valet de Cléon.
UN LAQUAIS.

La Scene eſt à la Campagne, dans un Château de Géronte.



LE MÉCHANT,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, & toujours plus jolie,

LISETTE.

Je n'en ſuis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh ! pourquoi, je te prie ?

LISETTE.

Oh ! pour bien des raiſons.

FRONTIN.

Es-tu folle ? comment !
On prépare une noce, une fête...

LISETTE.

Oui vraiment,
Crois cela : mais pour moi, j'en ſuis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, & la noce eſt rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Oh ! pourquoi ? Dans toute la maiſon
Il regne un air d'aigreur & de diviſion
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aiſance
Qu'établiſſoit ici l'entiere confiance,
On ſe boude, on s'évite, on bâille, on parle bas,
Et je crains que demain on ne ſe parle pas.
Va, la noce eſt bien loin, & j'en ſais trop la cauſe :
Ton maître ſourdement...

FRONTIN.

Lui, bien loin qu'il s'oppoſe
Au choix qui doit unir Valere avec Chloé,
Je puis te proteſter qu'il l'a fort appuyé,

Et qu'au bon-homme d'oncle il répete sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa niece.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis; car s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais; & je ne puis comprendre
Que, connoissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, & croit tout légitime?

FRONTIN.

Oh! quand on est frippon, je rabats de l'estime.
Mais autant qu'on peut voir, & que je m'y connois,
Mon Maître est honnête-homme, à quelque chose près.
La premiere vertu qu'en lui je considere,
C'est qu'il est libéral, excellent caractere!
Un maître, avec cela, n'a jamais de défaut,
Et, de sa probité, c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.

Mais tiens, parle-moi vrai, nous ſommes ſans témoin :
Cette Chanſon qui fit une ſi belle hiſtoire...

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports ſont toujours plus de mal que de bien :
Et de tout le paſſé je ne ſais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode eſt bonne, & j'en veux faire uſage.
Adieu, Monſieur Frontin.

FRONTIN.

Quel eſt donc ce langage ?
Mais, Liſette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainſi,
Que je t'aime toujours, & que tu dois m'en croire ?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu ?

LISETTE.

Je veux que ſans autre façon,
Si tu veux m'épouſer, tu laiſſes là Cléon.

FRONTIN.

Oh ! le quitter ainſi, c'eſt de l'ingraritude :
Et puis, d'ailleurs, je ſuis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux ?

LISETTE.

Ce n'eſt pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit, & ce qu'on ne voit pas,
La noce en queſtion parvenoit à ſe faire,
Je pourrois, par Chloé, me placer chez Valere.
Mais à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton Maître, & c'eſt un grand malheur.
Valere, à ce qu'on dit, eſt aimable, ſincere,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractere :
Mais, ſéduit par l'eſprit, ou la fatuité,
Croyant qu'on réuſſit par la méchanceté,
Il a choiſi, dit-on, Cléon pour ſon modele :
Il eſt ſon complaiſant, ſon copiſte fidele...

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs & des monſtres de tout.
Mon Maître a de l'eſprit, des lumieres, du goût,
L'air & le ton du monde ; & le bien qu'il peut faire
Eſt au-deſſus du mal que tu crains pour Valere.

LISETTE.

Si pourtant il reſſemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide ; il arrive aujourd'hui.
Tu verras : les méchans nous apprennent à l'être ;
Par d'autres ou par moi, je lui peindrai ton Maître :
Au reſte, arrange-toi, fais tes réflexions :
Je t'ai dit ma penſée & mes conditions ;
J'attends une réponſe & poſitive & prompte.
Quelqu'un vient, laiſſe moi... Je crois que c'eſt Géronte.
Comment ! il parle ſeul !

SCENE II.

GÉRONTE, LISETTE.

GERONTE, *ſans voir Liſette.*

Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on eſt bien inſtruit, bien ſûr d'avoir raiſon,
Il ne faut pas céder. Elle ſuit ſon caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien & la juſtice :
Valere aura Chloé.

LISETTE.

LISETTE.

Quoi! férieufement?

GERONTE.

Comment! tu m'écoutois?

LISETTE.

Tout naturellement.

Mais n'eft-ce point un rêve, une plaifanterie?
Comment! Monfieur, j'aurois, une fois en ma vie,
Le plaifir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre fentiment, & d'un avis à vous?

GERONTE.

Qui m'en empêcheroit? je tiendrai ma promeffe;
Sans l'avis de ma fœur, je marierai ma niece:
C'eft fa fille, il eft vrai; mais les biens font à moi:
Je fuis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation, que je fuis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé qu'en époufant Valere;
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler, cela!

GERONTE.

Il n'eft point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Affurément.

GERONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire,

Qu'Arifte vint ici la femaine derniere.
La mere de Valere, entre tous fes amis,
Ne pouvoit mieux choifir pour propofer fon fils.
Arifte eft honnête-homme, intelligent & fage:
L'amitié qui nous lie eft, ma foi, de notre âge:
Il eft parti, muni de mon confentement,
Et l'affaire fera finie inceffamment;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire:
Pour la conclufion, on n'attend que Valere.
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci;
Et ce foir au plus tard je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GERONTE.

Toujours plaider m'ennuie & me ruine;
Des terres du Futur cette terre eft voifine;
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, fans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'eft plus convenable.

GERONTE.

Et puis d'ailleurs, ma niece
Ne me dédira point, je crois de ma promeffe,
Ni Valere non plus. Avant nos différends,
Ils fe voyoient beaucoup, n'étant encor qu'enfans;
Ils s'aimoient, & fouvent cet inftinct de l'enfance

Devient un ſentiment, quand la raiſon commence.
Depuis près de ſix ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne ſe ſont pas vus : mais je ſerois ſurpris
Si, par ſes agrémens & ſon bon caractere,
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

LISETTE.

Cela n'eſt pas douteux.

GERONTE.

Encore une raiſon
Pour finir : J'aime fort ma terre, ma maiſon :
Leur embelliſſement fit toujours mon étude.
On n'eſt pas immortel. J'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra ;
Je voudrois mettre au fait celui qui me ſuivra,
Lui laiſſer mes projets. J'ai vu naître Valere :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un pere.

LISETTE.

Rien de mieux : mais.....

GERONTE.

Quoi, mais ? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela ſeroit beau: mais cela n'eſt pas fait.

GERONTE.

Eh pourquoi donc ?

LISETTE.

Pourquoi ? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y conſent-elle ?
Si j'ai bien entendu, ce n'eſt pas ſon avis.

GERONTE.

Qu'importe ? ſes conſeils ne feront pas ſuivis.

LISETTE.

Ah ! vous êtes bien fort ; mais c'eſt loin de Floriſe :
Au fond, elle vous mene, en vous ſemblant ſoumiſe :
Et, par malheur pour vous & toute la maiſon,
Elle n'a pour conſeil que ce Monſieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'eſt incompréhenſible.

GERONTE.

Ah, te voilà toujours ! On ne ſait pas pourquoi
Il te déplaît ſi fort.

LISETTE.

Oh ! je le ſais bien, moi.
Ma Maîtreſſe autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me ſouffrir depuis qu'il la conſeille.
Il croit que de ſes tours je ne ſoupçonne rien ;
Je ne ſuis point ingrate, & je lui rendrai bien.
Je vous l'ai déja dit, (vous n'en voulez rien croire,)
C'eſt l'eſprit le plus faux, & l'ame la plus noire ;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit....

GERONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'eſprit.
Quoi donc ! parce qu'il ſait ſaiſir le ridicule,

Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur diffimule,
On le prétend méchant ! C'eft qu'il eft naturel :
Au fond, c'eft un bon cœur, un homme effentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas feulement de fon ftyle.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il diftile,
Ce feroit peu de chofe, & tous les médifans
Ne nuifent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, & du plaifir de nuire :
Semer l'aigreur, la haîne & la divifion,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon :
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de fon ame,
Dans le dernier voyage où j'ai fuivi Madame.
Dans votre terre ici fixé depuis long-temps,
Vous ignorez Paris, & ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florife,
Et lui trouvant un ton fufpect à ma franchife,
Je m'informai de l'homme, & ce qu'on m'en a dit
Eft le tableau parfait du plus méchant efprit ;
C'eft un enchaînement de tours, d'horreurs fecretes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractere effroyable, odieux,

GERONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connois, je l'aime, & je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie, & qu'on me divertisse;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi :
D'ailleurs, il est toujours de même avis que moi ;
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours ; & puis, j'aime ma Sœur ;
Et quiconque lui plaît, convient à mon humeur :
Elle n'amene ici que bonne compagnie,
Et, grace à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi ! si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu ? l'auroit-elle prié ?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant ; moi, qu'en aurois-je à craindre ?
Isolé dans mes bois, loin des Sociétés,
Que me font les discours & les méchancetés ?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déja d'un autre avis

Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une .... Mais enfin je me serai méprise.
Vous en êtes content; Madame en est éprise.
Je croirois même assez.....

GERONTE.

Quoi? qu'elle aime Cléon?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, & c'est avec raison
Que je le pense, moi; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déja vu Madame avoir quelques Amans;
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentimens,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle, ou de bon sens; sauvage, ou répandue;
Six mois dans la Morale, & six dans les Romans,
Selon l'Amant du jour, & la couleur du temps;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion, toute aussi naturelle,
Elle en prendra conseil; vous en croirez le sien
Pour notre mariage; & nous ne tenons rien.

GERONTE.

Ah, je voudrois le voir! Corbleu! tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chere Sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déja sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste;
Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui :
Oh! par exemple, ici, tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma Sœur paroissoit s'ennuyer;
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non : mais à la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine;
Il animoit Madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide,
Voilà comme il parloit, & tout cela décide;
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent : il entend trop bien son intérêt;
Il se sert de Florise, & fait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.

Enfin, à me prêcher vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchans :
Leur esprit me déplaît comme leur caractere,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, Monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime ; pourquoi ? C'est que vous êtes bon.

GERONTE.

Moi ! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise,
Que pour un compliment.....

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau Docteur : mais vous en reviendrez.
En attendant (en vain vous vous en défendrez)
Vous n'êtes pas méchant, & vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître;
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fond la bonté fait votre caractere,
Vous aimez qu'on vous aime, & je vous en révere.

GERONTE.

Ma sœur vient ; tu vas voir si j'ai tant de douceur
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons

SCENE III.

FLORISE, GERONTE, LISETTE.

GERONTE, *d'un ton brusque.*

Bon jour, ma sœur.

FLORISE.

Ah Dieux ! parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GERONTE.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

FLORISE.

Je suis anéantie !
Je n'ai pas fermé l'œil ; & vous criez si fort.....

GERONTE, *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort ;
Voilà donc ce courage ?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon.... Faut-il que je répete ?



SCENE IV.

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excede aujourd'hui :
Aussi c'est vous... hier....

GERONTE.

Quoi donc ?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage,
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GERONTE.

Mais, ma sœur, ce parti....

FLORISE.

Finissons là, de grace :
Allez-vous m'en parler ? Je vous cede la place.

GERONTE.

Un moment : je ne veux....

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur,

Vous ſavez que je n'ai de deſirs que les vôtres :
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'eſt ſur-tout dans cette occaſion :
Eh bien ! ſur cette affaire entretenez Cléon :
C'eſt un ami ſenſé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y ſouſcrirai moi-même.
Mais je ne penſe pas, à parler ſans détours,
Qu'il ſoit de votre avis, comme il en eſt toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promeſſe ?
Tout bien conſidéré, je ne vois rien qui preſſe.
Oh ! mais, me dites-vous, on nous chicanera :
Ce ſeront des procès ! Eh bien ! on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une miſere,
Nous faſſe ainſi bruſquer une importante affaire ?
Ceſſez de m'en parler, cela m'excede.

GERONTE.

Moi ?

Je ne dis rien, c'eſt vous...

FLORISE.

Belle alliance !

GERONTE.

Eh quoi ?...

FLORISE.

La mere de Valere eſt mauſſade, ennuyeuſe,

Sans

Sans ufage du monde, une femme odieufe :
Que voulez-vous qu'on dife à de pareils oifons ?

GERONTE.

C'eft une femme fimple & fans prétentions,
Qui, veillant fur fes biens...

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valere! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GERONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts :
Eh! qui donc n'eft pas fat? Tout l'eft jufques aux fots.
Mais le temps remédie aux torts de la Jeuneffe.

FLORISE.

Non : il peut refter fat : n'en voit-on pas fans ceffe
Qui jufqu'à quarante ans gardent l'air éventé,
Et font les vétérans de la fatuité ?

GERONTE.

Laiffons cela. Cléon fera donc notre arbitre.
Je veux vous demander fur un autre chapitre
Un peu de complaifance, & j'efpere, ma fœur....

FLORISE.

Ah! vous favez trop bien tous vos droits fur mon cœur.

GERONTE.

Arifte doit ici...

FLORISE.

Votre Arifte m'aſſomme :
C'eſt, je vous l'avouerai, le plus plat honnête-homme...

GERONTE.

Ne vous voilà-t-il pas ? J'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte,
Et vous le déteſtez : oh ! cela me démonte.
Vous l'avez accablé, contredit, abruti ;
Croyez-vous qu'il ſoit ſourd & qu'il n'ait rien ſenti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué ? Vous autres fortes têtes,
Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour des bêtes ;
Et, ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh mais ! tant pis pour lui,
S'il s'en eſt offenſé ; c'eſt auſſi trop d'ennui,
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre ;
Je dis ce qui me vient, & l'on peut me le rendre ;
Le ridicule eſt fait pour notre amuſement,
Et la plaiſanterie eſt libre.

GERONTE.

Mais vraiment,
Je fais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire :
Mais en face des gens, il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lords Campagnards que je voudrois chasser,
Quand ils viennent. Raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arriere-ban de notre voisinage ;
Mais grace, je vous prie, & plus d'attention
Pour Ariste : il revient. Faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte :
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire,
Et je lui manquerois indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GERONTE.

Ce seroit une scène.

FLORISE.

Eh non ! je ferai dire
Que je suis malade.

GERONTE.

Oh ! toujours me contredire !

FLORISE.

Mais marier Chloé ! mon frere, y penſez-vous ?
Elle eſt ſi peu formée, & ſi ſotte, entre nous...

GERONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'eſprit naturel, un fort bon caractere;
Ce-qu'elle eſt devant vous ne vient que d'embarras.
On imagineroit que vous ne l'aimez pas,
A vous la voir traiter avec tant de rudeſſe.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez ſans ceſſe,
Et vous l'abrutiſſez, dès que vous lui parlez.
Sa figure eſt fort bien, d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez ;
Mais c'eſt un air ſi gauche, une mauſſaderie...

GERONTE, *éleve la voix, appercevant Liſette.*

Tout comme il vous plaira. Finiſſons, je vous prie.
Puiſque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je ſuis ſûr de ſa déciſion.
Mais quoi qu'on puiſſe dire, il faut ce mariage :
Il n'eſt point pour Chloé d'arrangement plus ſage :
Feu ſon pere (on le ſait) a mangé tout ſon bien ;

Le vôtre eſt médiocre, elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout, c'eſt bien la moindre
chofe
Qu'on daigne ſe prêter à ce que je propoſe.
(*Il ſort.*)

FLORISE.

Qu'un ſot eſt difficile à vivre !

SCENE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Cléon
Paroîtra-t-il bientôt ?

LISETTE.

Mais oui, ſi ce n'eſt non.

FLORISE.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais, Madame, au ton dont il s'explique,
A ſon air, où l'on voit dans un rire ironique
L'eſtime de lui-même & le mépris d'autrui,
Comment peut-on ſavoir ce qu'on tient avec lui?
Jamais ce qu'il vous dit n'eſt ce qu'il veut vous
dire.

Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut ſe lire,
Qui diſent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je ſerai peut-être trop ſincere:
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'eſprit, vous dites qu'il en a:
Moi, je ne voudrois point du tout cet eſprit-là,
Quand il ſeroit pour rien. Je n'y vois, je vous jure,
Qu'un ſtyle, qui n'eſt pas celui de la droiture;
Et ſous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête-homme, il le cache très-bien.

FLORISE.

Tous vos raiſonnemens ne valent pas la peine
Que j'y réponde: mais, pour calmer cette haine,
Diſpoſez pour Paris tout votre arrangement:
Vous y ſuivrez Chloé; je l'envoie au Couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE.

Voici Mademoiſelle:
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé, qui lui baise la main.*
Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.
(*Elle sort.*)

SCENE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOE'.

Quoi ! suis-je donc si mal ?

LISETTE.

Bon ! c'est une douceur
Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie ;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie :
N'importe ; là-dessus allez votre chemin.

CHLOE'.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin ?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mere ;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire;
Je me sacrifierois : & tout ce que je fais,
De son aversion augmente les effets.
Je suis bien malheureuse !

LISETTE.

Ah ! quittez ce langage,
Les lamentations ne sont d'aucun usage :

Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout,
Si vous me fecondez. Vous ne favez pas tout.

CHLOE'.

Eft-il quelque malheur au-delà de ma peine ?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, fans que rien vous retienne.
Voyons ; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux ?

CHLOE'.

A quoi bon ce propos ?

LISETTE.

C'eft que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'eft une affaire arrangée
Que votre mariage & , d'un autre côté,
Votre mere m'a dit, avec même clarté
De vous notifier qu'il falloit, fans remife,
Partir pour le Couvent : jugez de ma furprife.

CHLOE'.

Ma mere eft ma maîtreffe, il lui faut obéir ;
Puiffe-t-elle à ce prix ceffer de me haïr !

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'eft pas faite,
Et ma décifion n'eft pas pour la retraite :
Je ne fuis point d'humeur d'aller périr d'ennui ;

Frontin veut m'épouser, & j'ai du goût pour
lui :
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valere qu'on vous
donne ?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer :
D'ailleurs, long-temps absent, Valere a pu
changer :
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout en-
gage,
Tant d'objets séduisans, tant de divers plaisirs
Ont loin de moi sans doute emporté ses desirs.
Si Valere m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-
même.
Qu'il soit heureux du moins ! pour moi j'obéirai:
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haîne de ma mere.
A quoi rêves-tu donc ? Tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer d'embarras.
Et sûrement Florise....

CHLOÉ.

Eh bien ?

LISETTE.

Mademoiselle,

Soyez tranquille ; allez, fiez-vous à mon zele :
Nous verrons, ſans pleurer, la fin de tout ceci.
C'eſt Cléon qui nous perd, & brouille tout ici.
Mais, malgré ſon crédit, je vous donne Valere.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mere
Sur le fourbe inſolent qui la mene aujourd'hui,
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui :
Vous verrez.

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle ſouhaite :
Que ſes vœux ſoient remplis, & je ſuis ſatiſfaite.

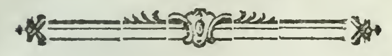
SCENE VII.

LISETTE, *ſeule.*

Pour faire ſon bonheur je n'epargnerai rien.
Hélas ! on ne fait plus de cœurs comme le ſien.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, FRONTIN.

CLEON.

QU'EST-CE donc que cet air d'ennui, d'impatience ?
Tu fais tout de travers : tu gardes le ſilence,
Je ne t'ai jamais vu de ſi mauvaiſe humeur.

FRONTIN.

Chacun a ſes chagrins.

CLEON.

Ah !.... tu me fais l'honneur
De me parler enfin. Je parviendrai peut-être
A voir de quel ſujet tes chagrins peuvent naître.
Mais, à propos, Valere ?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en ſecret, dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je ſavoir d'où vient tout ce myſtere ?

Je ne comprends pas trop le ſecret de Valere :
Pourquoi, lui qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maiſon,
Prétend-il vous parler ſans ſe faire connoître ?

CLEON.

Quand il en ſera temps, je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair : mais le peu que j'y voi
Me paroît mal à vous, & dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un ſot, obéi ſans mot dire,
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maiſon,
A celui qui l'écrit, vaut cent coups de bâton.

CLEON.

Je te croyois du cœur : ne crains point d'aventure
Perſonne ne connoît ici ton écriture ;
Elles arriveront de Paris, & pourquoi
Veux-tu que le ſoupçon aille tomber ſur toi ?
La mere de Valere a ſa lettre, ſans doute ?
Et celle de Géronte ?

FRONTIN.

Elle doit être en route :
La poſte d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais ſérieuſement tout ce manege-ci
M'alarme, me déplaît, & , ma foi, j'en ai honte :

Y penſez-vous, Monſieur? Quoi! Floriſe & Géronte
Vous comblent d'amitiés, de plaiſirs & d'honneurs,
Et vous mandez ſur eux quatre pages d'horreurs!
Valere, d'autre part, vous aime à la folie:
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grâce à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin & d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLEON.

Oh! tu prends au tragique
Un débat qui pour moi ne ſera que comique;
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure ſcène, & le plus grand plaiſir....
J'ai bien voulu pour eux quitter un tems la ville:
Ne point m'en amuſer, ſerait être imbécile;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paiera du tems que je perds avec eux.
Valère à mon projet lui-même contribue:
C'eſt un de ces enfans dont la folle recrue
Dans les ſociétés vient tomber tous les ans,
Et laſſe tout le monde, excepté leurs parens.
Crois-tu que ſur ma foi tout ſon eſpoir ſe fonde?
Le haſard me l'a fait rencontrer dans le monde:
Ce petit étourdi s'eſt pris de goût pour moi,
Et me croit ſon ami, je ne ſais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinſſe avec Floriſe,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidaliſe:

Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens :
J'ai demandé pour lui quelques mois de son tems.
Soit que cette aventure, ou quelqu'autre langage.....
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins ;
Parbleu, je vous le sers de la bonne manière.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très-belle affaire

CLEON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris ;
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
Depuis long-tems, dit-il, il n'a point vu sa mère ;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espere.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt ? ... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir?
Et pourquoi seconder la bisarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise !

CLEON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser,
Oh ! c'est le droit des gens, & je veux en user.
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie :
C'est le ressort du monde, & l'âme de la vie ;
Bien fou, qui là-dessus contraindroit ses desirs.

Les fots font ici-bas pour nos menus plaifirs.
Mais un autre intérêt que la plaifanterie,
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc! à Chloé fongeriez vous auffi?
Florife croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour fon compte, au moins. Je penfe que fa fille
Lui pèfe horriblement, & la voir fi gentille
L'afflige: je lui vois l'air fombre & foucieux
Lorfque vous regardez long-tems Chloé.

CLEON.

Tant mieux.
Elle ne me dit rien de cette jaloufie:
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laiffe aller.

FRONTIN.

C'eft-à-dire, à-peu-près,
Que Valère écarté fert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel deffein eft le vôtre.
Quoi! Florife & Chloé?....

CLEON.

Moi? ni l'une, ni l'autre.
Je n'agis ni par goût ni par rivalité:
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une Beauté?
Je fais trop les défauts, les retours qu'on nous cache;
Toute femme m'amufe, aucune ne m'attache;

Si par hazard auſſi je me vois marié,
Je ne m'ennuirai point pour ma chère moitié ;
Aimera qui pourra. Floriſe, cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'eſprit faux & frivole,
Qui, malgré l'âge, encore a des prétentions,
Et me croit tranſporté de ſes perfections,
Floriſe penſe à moi. C'eſt pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle, à la nièce aſſurant tout ſon bien,
S'il venoit à mourir, Floriſe n'auroit rien.
Le point eſt d'empêcher qu'il ne ſe déſaiſiſſe,
Et je ſouhaite fort que cela réuſſiſſe :
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen ſecret dont Floriſe me preſſe ;
D'un bien conſidérable elle ſera maîtreſſe,
Et je n'épouſerois que ſous condition
D'une très-bonne part dans la ſucceſſion.
D'ailleurs, Géronte m'aime : il ſe peut très-bien faire
Que ſon choix me regarde en renvoyant Valère ;
Et ſur la fille alors arrêtant mon eſpoir,
Je laiſſerai la mère à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'eſt que vaines chimères.

FRONTIN.

Je le croirois aſſez.

CLEON.

Auſſi n'y tiens-je gueres,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réuſſit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Floriſe :
Mais, quand je manquerois l'une & l'autre entrepriſe,
J'aurai, chemin faiſant, les ayant conſeillés,
Le plaiſir d'être craint & de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien ! mais ſi j'oſois vous dire en confidence
Où cela va tout droit.

CLEON.

Eh bien ?

FRONTIN.

En conſcience,
Cela viſe à nous voir donner notre congé ;
Déja, vous le ſavez, & j'en ſuis affligé,
Pour vos maudits plaiſirs, on nous a pour la vie
Chaſſés de vingt maiſons.

CLEON.

Chaſſés ! Quelle folie !

FRONTIN.

Oh ! c'eſt un mot pour l'autre, & puiſqu'il faut choiſir,
Point chaſſés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus ſtable ?

Avec tout votre esprit, & pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement ?

CLEON.

Cela m'est fort égal : on me craint, on m'estime ;
C'est tout ce que je veux, & je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas :
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles,
Etre craint à la fois & desiré par-tout,
Voilà ma destinée & mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, & n'est vrai chez personne ;
J'en ai mille, & pas un. Veux-tu que, limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensevelir dans quelque cotterie !
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie :
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter-là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, & ne m'arrange pas:
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas:
Mais je fuis las, Monfieur, de cette vie errante.
Toujours vifages neufs, cela m'impatiente;
On ne peut, grace à vous, conferver un ami,
On eft tantôt au Nord, & tantôt au Midi:
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de Madame, & je fais leur partie,
J'ofe même avancer que je vous fais honneur:
Point du tout, on vous chaffe, & votre ferviteur.
Je ne puis plus fouffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout feul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y refte.

CLEON.

Et quels font les appas,
L'heureux objet?...

FRONTIN.

Parbleu ne vous en moquez pas,
Lifette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête;
Et je veux l'époufer.

CLEON.

Tu ferois affez bête
Pour te marier, toi? Ton amour, ton deffein
N'ont pas le fens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;

Et ma vocation eſt d'épouſer Liſette ;
J'aimois aſſez Marton, & Nérine & Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à-la-fois :
Mon amour le plus long n'a point paſſé le mois.
Mais ce n'eſt plus cela, tout autre amour m'ennuie :
Je ſuis fou de Liſette, & j'en ai pour la vie.

CLEON.

Quoi ! tu veux te mêler auſſi de ſentiment ?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLEON.

Le fat ! Aime moins triſtement.
Paſquin, l'Olive, & cent, d'amour auſſi fidele,
L'ont aimée avant toi, mais ſans ſe charger d'elle ;
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédéceſſeurs ?
Fais de même ; aucun d'eux n'eſt mort de ſes rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoiſſez mal ; c'eſt une fille ſage.

CLEON.

Oui, comme elles le ſont.

FRONTIN.

Oh ! Monſieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLEON, *après un moment de ſilence.*

Eh bien ! écoute-moi.

Tu me conviens, je t'aime, & si l'on veut de toi,
J'emploirai tous mes soins pour t'unir à Lisette :
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLEON.

Ne va point nous trahir.
Vois si Valere arrive, & reviens m'avertir.

SCENE II.

CLÉON, *seul.*

FRONTIN est amoureux ! Je crains bien qu'il ne cause.
Comment parer le risque où son amour m'expose ?
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris ? Oui vraiment, l'expédient est bon :
J'aurai seul mon secret, & si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, & qu'il est renvoyé.

SCENE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

Je vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frere,
Eſt-il vrai? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valere?
Changeriez-vous d'avis?

CLEON.

Comment! vous l'avez cru?

FLORISE.

Mais il en eſt ſi plein & ſi bien convaincu...

CLEON.

Tant mieux. Malgré cela, ſoyez perſuadée
Que tout ce beau projet ne ſera qu'en idée,
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout;
En ne paroiſſant pas contrarier ſon goût,
J'en ſuis beaucoup plus maître; & la bête eſt ſi bonne,
Soit dit ſans vous fâcher....

FLORISE.

Ah! je vous l'abandonne.
Faites-en les honneurs: je me ſens, entre nous,
Sa ſœur on ne peut moins.

CLEON.

Je penſe comme vous ;
La parenté m'excede, & ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, miſeres du vieux temps ;
C'eſt pour le peuple enfin que ſont faits les parens.
Vous avez de l'eſprit, & votre fille eſt ſotte,
Vous avez pour ſurcroît un frere qui radote,
Eh bien ! c'eſt leur affaire après tout : ſelon moi,
Tous ces noms ne ſont rien, chacun n'eſt que pour ſoi.

FLORISE.

Vous avez bien raiſon ; je vous dois le courage
Qui me ſoutient contr'eux, contre ce mariage :
L'affaire preſſe au moins, il faut ſe décider :
Ariſte nous arrive, il vient de le mander,
Et par une façon des galans du vieux ſtyle,
Géronte ſur la route attend l'autre imbécile,
Il comptoit voir ce ſoir les articles ſignés.

CLEON.

Et ce ſoir finira tout ce que vous craignez.
Premiérement, ſans vous on ne peut rien conclure ;
Il faudra, ce me ſemble, un peu de ſignature
De votre part ; ainſi, tout dépendra de vous.
Refuſez de ſigner, grondez, & boudez-nous :

Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous moi-même, en sa présence,
Et je me fâcherois, s'il en étoit besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu, d'ailleurs, une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée...
Mais non ; car ce seroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh ! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre?
Quoi ! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre ?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma regle aujourd'hui :
Vous êtes honnête-homme, & je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre :
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte ainsi qu'à nous unir.

CLEON.

Au fond, je n'y vois pas de quoi faire un mystere....
Et c'est ce que de vous mérite votre frere.

Vous

Vous m'avez dit, je crois, que jamais fur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits ni les Gens,
Et que, vous affurant d'avoir fon héritage,
Vous aviez au hazard réglé votre partage :
Vous favez à quel point il détefte un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix ;
Cela fait contre lui la plus belle matiere :
Des biens à répéter, des partages à faire,
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs,
En lui faifant prévoir un procès de dix ans :
S'il va donc s'obftiner, malgré vos répugnances,
A l'établiffement qui rompt nos efpérances,
Partons d'ici, plaidez, une affignation
Détruira le projet de la donation ;
Il ne peut pas fouffrir d'être feul : vous partie,
On ne me verra plus lui tenir compagnie ;
Et, quant à vos procès, ou vous le gagnerez ;
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

F L O R I S E.

Contre les préjugés dont votre ame eft exempte,
La mienne, par malheur, n'eft pas auffi puiffante ;
Et je vous avoûrai mon imbécillité :
Je n'irois pas fans peine à cette extrémité :
Il m'a toujours aimée, & j'aimois à lui plaire ;
Et foit cette habitude, ou quelque autre chimere,

Je ne puis me réſoudre à le déſeſpérer :
Mais votre idée au moins ſur lui peut opérer :
Dites-lui qu'avec vous, paroiſſant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ, & qu'enfin, s'il me pouſſoit à bout,
Vous avez entrevu que je ſuis prête à tout.

CLEON.

S'il s'obſtine pourtant, quoi qu'on lui puiſſe dire...
On pourroit conſulter pour le faire interdire,
Ne le laiſſer jouir que d'une penſion ;
Mon Procureur fera cette expédition :
C'eſt un homme admirable, & qui, par ſon adreſſe,
Auroit fait enfermer les ſept Sages de Grece,
S'il eût plaidé contr'eux. S'il eſt quelque moyen
De vous faire paſſer ſes droits & tout ſon bien,
L'affaire eſt immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi....

FLORISE.

Non, différez... Je crains de me commettre ;
Dites-lui ſeulement, s'il ne veut point céder,
Que je ſuis, malgré vous, réſolue à plaider.
De l'humeur dont il eſt, je crois être bien ſûre
Que ſans mon agrément il craindra de conclure ;
Et, pour me ramener ne négligeant plus rien,

Vous le verrez finir par m'aſſurer ſon bien.
Au reſte, vous ſavez pourquoi je le deſire.

CLEON.

Vous connoiſſez auſſi le motif qui m'inſpire,
Madame : ce n'eſt point du bien que je prétends,
Et mon goût ſeul pour vous fait mes engagemens :
Des amans du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon uſage ;
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'eſprit me plaît infiniment ;
Et je ne ſai que vous avec qui j'aie envie
De penſer, de cauſer, & de paſſer ma vie ;
C'eſt un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en aſſurer ?
Et loin de tout, ici, pourrez-vous demeurer ?
Je ne fais, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obſtacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a ſéduit d'abord ;
Mais tout Paris....

CLEON.

Paris ! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand ſacrifice,
En m'éloignant d'un monde à qui je rends juſtice.
Tout ce qu'on eſt forcé d'y voir & d'endurer,
Paſſe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.

Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !...
Des femmes d'un caprice, & d'une fausseté !...
Des prétendus Esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence,
Tant de petits talens où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des Protégés si bas ! des Protecteurs si bêtes !...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte:
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillans qu'on mange, qu'on fripponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidelle.

CLEON.

Paris me fait pitié, lorſque je me rappelle
Tant d'illuſtres faquins, d'inſectes freluquets...

FLORISE.

Votre eſtime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes ?

CLEON.

Pour vous je n'ai point de myſteres,
Et vous verrez ma liſte avec les caracteres :
J'aime l'ordre, & je garde une collection
Des lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Leſbie ;
Vous verrez de ſa proſe. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et déſoler là-bas bien des ſociétés :
Je ſuis tenté, parbleu ! d'écrire mes mémoires,
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes hiſtoires
Qu'on veut cacher....

FLORISE.

Cela ſera délicieux.

CLEON.

J'y ferai des portraits qui ſauteront aux yeux.
Il m'en vient déja vingt qui retiennent des places :
Vous y verrez Mélite avec toutes ſes graces,
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits Meſſieurs qui rodent à l'entour :

Sur l'aigre Céliante, & la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie;
Pour le petit Damis, & Monsieur Dorilas,
Et certain plat Seigneur l'Automate Alcidas,
Qui, glorieux & bas, se croit un personnage,
Tant d'autres importans, Esprits du même étage;
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause,
Un vice, un déshonneur font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt,
Un ridicule reste, & c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? cela peut faire un bruit du diable:
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon; le style n'y fait rien;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, & la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre, avec quelque aventure,
Une Madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs:
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie:
Je voudrois que déja votre ouvrage fût fait.

CLEON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici déseſpérer la Belle.

FLORISE.

Et comment ?

CLEON.

On peut faire une chanſon ſur elle :
Cela vaut mieux qu'un livre, & court tout l'Univers.

FLORISE.

Oui, c'eſt très-bien penſé ; mais faites-vous des vers ?

CLEON.

Qui n'en fait pas ? Eſt-il ſi mince cotterie
Qui n'ait ſon bel-eſprit, ſon plaiſant, ſon génie ?
Petits Auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chanſons, & des vers innocens.
Oh ! pour quelques couplets, fiez-vous à ma Muſe ;
Si votre Orphiſe en meurt, vous plaire eſt mon excuſe :
Tout ce qui vit n'eſt fait que pour nous réjouir,
Et ſe moquer du monde eſt tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compoſe,
Je ne trouve que nous qui valions quelque choſe.

SCENE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLÉON.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

MONSIEUR, je voudrois bien....

CLEON, *à Floriſe.*

Attends.... Permettez-vous ?....

FLORISE.

Veut-il vous parler ſeul ?

FRONTIN.

Mais, Madame....

FLORISE.

Entre nous,
Entiere liberté. Frontin eſt impayable ;
Il vous ſert bien ; je l'aime.

CLEON, *à Floriſe qui ſort.*

Il eſt aſſez bon diable,
Un peu bête.....



SCENE V.

CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, ma réputation
Se paſſeroit fort bien de votre caution :
De mon panégyrique épargnez-vous la peine ;
Valere entrera-t-il ?

CLEON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir ;
Je ne ſuis point garant de cette extravagance,
Il m'a ſuivi de loin, malgré ma remontrance,
Se croyant inviſible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laiſſé ſa chaiſe dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLEON.

Floriſe heureuſement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Obſerve tout pendant notre entretién.

SCENE VI.

CLÉON, *seul.*

L'AFFAIRE eſt en bon train, & tout ira fort bien,
Après que j'aurai fait la leçon à Valere
Sur toute la maiſon, & ſur l'art d'y déplaire :
Avec ſon ton, ſes airs, & ſa frivolité,
Il n'eſt pas mal en fonds pour être déteſté ;
Une vieille franchiſe à ſes talens s'oppoſe ;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque choſe.

SCENE VII.

VALERE, *en habit de campagne*, CLÉON.

VALERE, *embraſſant Cléon.*

EH ! bon jour, cher Cléon ! je ſuis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidele ami.
Je ſuis au déſeſpoir des ſoins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnoîtrai-je.... ?

CLEON.

Ah ! point de complimens :
Quand on peut être utile, & qu'on aime les gens,
On eſt payé d'avance... Eh bien! quelles nouvelles
A Paris ?

VALERE.

Oh ! cent mille, & toutes des plus belles.
Paris eſt raviſſant, & je crois que jamais
Les plaiſirs n'ont été ſi nombreux, ſi parfaits,
Les talens plus féconds, les eſprits plus aimables:
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables.
Chaque jour le génie & la diverſité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLEON.

Tout vous paroît charmant, c'eſt le ſort de votre âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit (& j'en crois ſon ſuffrage)
Que de tout ce qu'on voit on eſt fort ennuyé;
Que les arts, les plaiſirs, les Eſprits font pitié;
Qu'il ne nous reſte plus que des ſuperficies,
Des pointes, du jargon, de triſtes facéties;
Et qu'à force d'eſprit & de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon ſens.
Comment, vous qui voyez ſi bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien ? Tenez vous aux ſcrupules ?

Toujours bon, toujours dupe.

VALERE.

Oh! non, en vérité.
Mais c'eſt que je vois tout aſſez du bon côté.
Tout eſt colifichet, pompon & parodie,
Le monde, comme il eſt, me plaît à la folie.
Les Belles tous les jours vous trompent, on leur rend :
On ſe prend, on ſe quitte aſſez publiquement!
Les maris ſavent vivre, & ſur rien ne conteſtent:
Les hommes s'aiment tous : les femmes ſe déteſtent
Mieux que jamais : enfin c'eſt un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieuſement.

CLEON.

Et Cidaliſe?....

VALERE.

Mais....

CLEON.

C'eſt une affaire faite :
Sans doute, vous l'avez?.... Quoi! la choſe eſt ſecrette?

VALERE.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je?

CLEON.

Par-tout;
Et ne point l'annoncer, c'eſt mal ſervir ſon goût.

VALERE.

VALERE.

Je m'en détacherois, si je la croyois telle.
J'ai (je vous l'avoûrai) beaucoup de goût pour
elle,
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLEON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame :
Il faudroit des six mois pour aimer une femme,
Selon vous : on perdroit son temps, la nou-
veauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la Bergerie, & sans trop de franchise,
Soyez de votre siecle, ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez ;
Et vous l'estimerez après si vous pouvez.
Au reste, affichez tout. Quelle erreur est la
vôtre !
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre,
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a
pris,
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALERE.

Je vous en crois assez.... Eh bien, mon mariage?
Concevez vous ma mere, & tout ce radotage?

CLEON.

N'en appréhendez rien. Mais (soit dit entre nous)
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous :
Car enfin, si, voulant prouver que je vous aime,

J'aide à vous nuire, & si vous vous trompez vous-même,
En fuyant un parti peut-être avantageux ?

VALERE.

Eh ! non : vous me donnez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage ?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant ;
Ou, si, pour mon malheur, ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer & faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre & borner ma fortune ?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi ! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLEON.

Vous pensez juste.

VALERE.

A vous en est toute la gloire:
D'après vos sentimens, je prévois mon histoire,
Si j'allois m'enchaîner ; & je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLEON.

Mais malheureusement on dit que votre mere
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire:
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,

Qui, dit-on, avec elle eſt aſſez bien auſſi,
Un Ariſte, un Eſprit d'aſſez groſſiere étoffe :
C'eſt une eſpece d'ours qui ſe croit Philoſophe :
Le connoiſſez-vous ?

VALERE.

Non, je ne l'ai jamais vu ;
Chez moi, depuis ſix ans, je ne ſuis pas venu ;
Ma mere m'a mandé que c'eſt un homme ſage,
Fixé depuis long-temps dans notre voiſinage ;
Que c'étoit ſon ami, ſon conſeil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLEON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte,
Il vous ſuffit qu'elle eſt aveugle ſur ſon compte :
Mais moi, qui vois pour vous les choſes de ſang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariſte un homme droit :
Géronte eſt ſon ami, cela depuis l'enfance....

VALERE.

A mes dépens peut-être ils ſont d'intelligence ?

CLEON.

Cela m'en a tout l'air.

VALERE.

J'aime mieux un procès ;
J'ai des amis là-bas, je ſuis ſûr du ſuccès.

CLEON.

Quoique je ſois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc : à moins d'aimer leur fille,

Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance : on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici ?

VALERE.

Mais assez, ce me semble :
Nous étions élevés, accoutumés ensemble ;
Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort ;
Mais Paris guérit tout, & les absens ont tort ;
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie.
Comment la trouvez-vous ?

CLEON.

Ni laide, ni jolie ;
C'est un de ces minois que l'on a vus par-tout,
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en crois fort votre goût.

CLEON.

Quant à l'esprit, néant : il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, & je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, & qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnès ; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée, &, sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux Dieux, qui la firent si bête.

VALERE.

Aſſurément, Chloé ſeroit une Beauté,
Que ſur ce portrait-là j'en ſerois peu tenté.
Allons, je vais partir, & comptez que j'eſpere
Dans deux heures d'ici déſabuser ma mere :
Je laiſſe en bonnes mains.....

CLEON.

Non ; il vous faut reſter.

VALERE.

Mais comment ! Voulez-vous ici me préſenter ?

CLEON.

Non pas dans le moment ; dans une heure.

VALERE.

A votre aiſe.

CLEON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaiſe :
Dans l'inſtant que Géronte ici ſera rentré,
Car c'eſt lui qu'il nous faut, je vous le manderai :
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous ſurprendre & nous plaire.

VALERE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec mon compliment ?
C'eſt ſe moquer de l'oncle, & c'eſt me contredire :
Toute mon ambaſſade eſt réduite à lui dire,

Que je ferai (foit dit dans le plus fimple aveu)
Toujours fon ferviteur, & jamais fon neveu.

CLEON.

Et voilà juftement ce qu'il ne faut pas faire:
Ce ton d'autorité choqueroit votre mere :
Il faut dans vos propos paroître confentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réuffir :
Ecoutez, confervons toutes les vraifemblances ;
On ne doit fe lâcher fur les impertinences
Que felon le befoin, felon l'efprit des gens,
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur fens :
L'important eft d'abord que l'oncle vous détefte;
Si vous y parvenez, je vous réponds du refte :
Or notre oncle eft un fot, qui croit avoir reçu
Toute fa part d'efprit en bon fens prétendu :
De tout ufage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre:
Homme d'un autre fiecle, & ne fuivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût :
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un Seigneur de Paroiffe eft un Etre fublime,
Vous entretient fans ceffe avec ftupidité,
De fon banc, de fes foins & de fa dignité :
On n'imagine pas combien il fe refpecte :
Ivre de fon Château, dont il eft l'architecte,
De tout ce qu'il a fait fottement entêté,

Poſſédé du Démon de la propriété,
Il reglera pour vous ſon penchant ou ſa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout ſon petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le ſuivre par-tout, tout voir, tout admirer,
Son parc, ſon potager, ſes bois, ſon avenue.
Il ne vous fera pas grace d'une laitue :
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raiſonneur, ignorant indocile,
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécile.

VALERE.

Oh ! vous êtes charmant.... Mais n'aurois-je point tort ?
J'ai de la répugnance à le choquer ſi fort.

CLEON.

Eh bien !... Mariez-vous... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à ſe dédire
Comme vous deſiriez : moi, je n'exige rien ;
Tout ce que vous ferez ſera toujours très-bien,
Ne conſultez que vous.

VALERE.

Ecoutez-moi, de grace :
Je cherche à m'éclairer.

CLEON.

Mais tout vous embarraſſe,

Et vous ne ſavez point prendre votre parti :
Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'eſtimable,
Dont la vue exigeât un maintien raiſonnable ;
Mais avec un vieux fou dont on peut ſe moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout riſquer,
Et que, pour vos projets, il falloit ſans ſcrupule
Traiter légérement un vieillard ridicule.

VALERE.

Soit ... Il a la fureur de me croire à ſon gré :
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCENE VIII.

FRONTIN, CLÉON, VALERE.

FRONTIN.

Monsieur, j'entends du bruit, & je crains qu'on ne vienne.

CLEON.

Ne perdez point de temps : que Frontin vous remene.

SCENE IX.

CLÉON, *seul.*

MAINTENANT éloignons Frontin, & qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frere ;
Florise s'en défend, son foible caractere
Ne sait point embrasser un parti courageux :
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valere.....
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition ;
C'est un fat subalterne ; il est né trop timide :
On ne va point au grand, si l'on n'est intrépide.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOE'.

Oui, je te le répete, oui, c'est lui que j'ai vu;
Mieux encor que mes yeux, mon cœur l'a reconnu:
C'est Valere lui-même, & pourquoi ce mystere?
Venir, sans demander mon oncle ni ma mere,
Sans marquer, pour me voir, le moindre empressement!
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh! non, ce n'est pas lui, vous vous serez trompée.

CHLOE'.

Non, crois-moi; de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, & nul autre sur moi

N'auroit jamais produit le trouble où je me voi ;
Si tu le connoiſſois, ſi tu pouvois l'entendre,
Ah ! tu ſaurois trop bien qu'on ne peut s'y m'éprendre ;
Que rien ne lui reſſemble, & que ce ſont des traits
Qu'avec d'autres, Liſette, on ne confond jamais.
Le doux ſaiſiſſement d'une joie imprévue,
Tous les plaiſirs du cœur m'ont remplie à ſa vue ;
J'ai voulu l'appeller, je l'aurois dû, je crois :
Mes tranſports m'ont ôté l'uſage de la voix,
Il étoit déja loin... Mais dis-tu vrai, Liſette ?
Quoi ! Frontin?...

LISETTE.

Il me tient l'aventure ſecrette ;
Son maître l'attendoit, & je n'ai pu ſavoir...

CHLOÉ.

Informe-toi d'ailleurs ; d'autres l'auront pu voir ;
Demande à tout le monde... eh ! va donc.

LISETTE.

Patience ;
Du zele n'eſt pas tout, il faut de la prudence :
N'allons pas nous jetter dans d'autres embarras ;
Raiſonnons : c'eſt Valere, ou bien ce ne l'eſt pas :
Si c'eſt lui, dans la regle, il faut qu'il vous prévienne ;

Et si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine;
On le sauroit; Cléon, dans ses jeux innocens,
Diroit que nous courons après tous les passans:
Ainsi, tout bien pensé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre....
Seroit-ce bien Valere?... Eh! mais, en vérité,
Je commence à le croire.... Il l'aura consulté:
De quelques bons conseils cette fuite est l'ouvrage:
Oui, brouiller des parens le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, & digne de Cléon:
Plus le trait seroit noir, plus il est vraisemblable.

CHLOE'.

Il faudroit que ce fût un homme abominable:
Tes soupçons vont trop loin; qu'ai-je fait contre lui?
Et pourquoi voudra-t-il m'affliger aujourd'hui?
Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire?
Mais toi-même pourquoi soupçonner cette horreur?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sache
Le fond d'aversion qu'avec soin je lui cache.

Souvent

Souvent il m'interroge, & du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage & sans expérience,
Il en sera la dupe : allez, ne craignez rien :
Géronte amene Ariste, & j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres,
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres;
On l'emporte souvent sur la duplicité,
En allant son chemin avec simplicité,
Et....

FRONTIN, *derriere le théatre.*
Lisette !

LISETTE, *à Chloé.*
Rentrez ; c'est Frontin qui m'appelle.

SCENE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *sans voir Lisette.*

Parbleu, je vais lui dire une bonne nouvelle !
On est bien malheureux d'être né pour servir :
Travailler, ce n'est rien : mais toujours obéir !

LISETTE.

Comment ! ce n'eſt que vous ? Moi, je cherchois
Ariſte.

FRONTIN.

Tiens, Liſette, finis, ne me rends pas plus triſte ;
J'ai déja trop ici de ſujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger :
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du meſſage ?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment ! rien ? Un mot, pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage.
Partez, ou demeurez, cela m'eſt fort égal.

FRONTIN.

Comment ! as-tu le cœur de me traiter ſi mal ?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue,
Il ne tiendra qu'à moi, ſi cela continue,
Oui.... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir réſiſté
Sur celui qui tantôt s'eſt ici préſenté....
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE.

Vous le ſavez très-bien, je le répete encore:

Vous aimez les fecrets : moi (chacun a fon goût)
Je ne veux point d'amant qui ne me dife tout.

FRONTIN.

Ah ! comment accorder mon honneur & Lifette ?
Si je te le difois....

LISETTE.

Oh ! la paix feroit faite :
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien ! l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir,
Etoit un inconnu. . . dont je ne fais pas l'âge....
Qui, pour nous confulter fur certain mariage
D'une fille. . non veuve.. . ou les deux... au furplus,
Tout va bien... M'entends-tu ?

LISETTE.

Moi ? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus :
Si bien que pour cacher & l'homme & l'aventure....

LISETTE.

As-tu dit ? A quoi bon te donner la torture ?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne fais pas mentir,
Et je t'en aime mieux ; moi, pour te fecourir ;

Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Valere.

Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien! si tu le sais, pourquoi le demander?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valere en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux;
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage,
Voici mon dernier mot, je défends ton voyage;
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, & j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais....

LISETTE.

Point de mais.... On vient. Va, fais croire à ton maître
Que tu pars: nous saurons te faire disparoître.

SCENE III.

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON, LISETTE.

GERONTE.

Que fait donc ta maîtreſſe ? où chercher maintenant ?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle eſt dans ſon appartement.

GERONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guere.

LISETTE.

Monſieur, elle a ſi mal paſſé la nuit derniere...

GERONTE.

Oh ! parbleu, tout ceci commence à m'ennuyer :
Je ſuis las des humeurs qu'il me faut eſſuyer :
Comment ! on ne peut plus être un ſeul jour tranquille ?
Je vois bien qu'elle boude, & je connois ſon ſtyle :
Oh bien ! moi, les boudeurs ſont mon averſion,
Et je n'en veux jamais ſouffrir dans ma maiſon :
A mon exemple ici je prétends qu'on en uſe ;
Je tâche d'amuſer, & je veux qu'on m'amuſe :

Sans cesse de l'aigreur, des scenes, des refus,
Et des maux éternels auxquels je ne crois plus,
Cela m'excede enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y
gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir ;
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent
partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit : avec cet avantage
On a de la ressource, & je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colere à l'humeur :
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes :
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes ;
Vous vous aimez tous deux.

GERONTE.

Et qu'en pense Cléon ?

CLEON.

Que vous n'avez pas tort, & qu'Ariste a raison.

GERONTE.

Mais encor, quel conseil...

CLEON.

Que voulez-vous qu'on dise ?
Vous savez mieux que nous comment mener
Florise :
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,

Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller.... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle : en causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux ;
Car vous voir bien ensemble est ce que je desire.

GERONTE.

Allons : chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver : venez-y : je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte,
Je vais, avec Cléon, voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir ;
Car de façon ou d'autre.... Enfin, nous allons voir.

SCENE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

AH ! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monsieur ! vous seul pouvez rétablir cette affaire :
Elle tourne au plus mal, & si votre crédit

Ne détrompe Géronte, & ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je faſſe?
Géronte n'entend rien : ce que je vois me paſſe;
J'ai beau citer des faits, & lui parler raiſon,
Il ne croit rien, il eſt aveugle ſur Cléon.
J'ai pourtant tout eſpoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, ſi la choſe étoit ſûre;
Il s'agit de ſoupçons, que je puis voir détruits :
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor : mais aux yeux de Géronte
Je démaſque le traître & le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus ſanglant
Dont je l'ai ſoupçonné, graces à ſon talent.

LISETTE.

Le ſoupçonner! Comment c'eſt-là que vous en êtes?
Ma foi, c'eſt trop d'honneur, Monſieur, que vous lui faites :
Croyez d'avance, & tout...

ARISTE.

Il s'en eſt peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu :
Sans toutes mes raiſons, qui l'ont bien ramenée,
La mere de Valere étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi ?

ARISTE.

C'eſt une horreur,
Dont je veux dévoiler & confondre l'auteur,
Et tu m'y ſerviras.

LISETTE.

A propos de Valere,
Où croyez-vous qu'il ſoit ?

ARISTE.

Peut-être chez ſa mere
Au moment où j'en parle : à toute heure on
l'attend.

LISETTE.

Bon ! il eſt ici.

ARISTE.

Lui ?

LISETTE.

Lui : le fait eſt conſtant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie !

LISETTE.

Oh ! toutes ſes meſures
Sembloient, pour le cacher, bien priſes & bien
ſûres,
Il n'a vu que Cléon, &, l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valere s'eſt perdu,

Et je l'y crois encor : comptez que c'eſt lui-même,
Je le ſais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême!
Que faire? L'aller voir, on ſauroit tout ici;
Lui mander mes conſeils eſt le meilleur parti;
Donne-moi ce qu'il faut; hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais.... j'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCENE V.

ARISTE, *ſeul.*

Ce voyage inſenſé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon ſoupçon;
La noirceur maſque en vain les poiſons qu'elle verſe,
Tout ſe fait tôt ou tard, & la vérité perce:
Par eux-mêmes ſouvent les méchants ſont trahis.

SCENE VI.

VALERE, ARISTE.

VALERE.

AH ! les affreux chemins, & le maudit pays!
(*A Ariste.*)
Mais de grace, Monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte ?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre :
En ce moment, Monsieur, il est fort occupé.

VALERE.

Et Florise ? On viendroit, ou je suis bien trompé :
L'étiquette du lieu seroit un peu légere,
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi ! vous êtes....

VALERE.

Valere.

ARISTE.

Eh quoi ! surprendre ainsi!
Votre mere vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALERE.

Bon ! vieille cérémonie :
D'ailleurs, je ſais très bien que l'affaire eſt finie,
Ariſte a décidé ... Cet Ariſte, dit-on,
Eſt aujourd'hui chez moi maître de la maiſon.
On ſuit aveuglément tous les conſeils qu'il donne :
Ma mere eſt, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariſte, & ſur ſa bonne foi...

VALERE.

Oh ! cela....

ARISTE.

Doucement, cet Ariſte, c'eſt moi.

VALERE.

Ah ! Monſieur....

ARISTE.

Ce n'eſt point ſur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur haſarde :
Ne me connoiſſant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offenſez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mere eſtimable,
Qui vous croit de l'eſprit, un caractere aimable :
Qui veut votre bonheur, voilà ſes ſeuls défauts,
Si votre cœur au fond reſſemble à vos propos.

VALERE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mere

Je ne fais pas pourquoi : fon amitié m'eft chere :
Le hafard vous a fait prendre mal mes difcours,
Mais mon cœur la refpecte, & l'aimera toujours.

ARISTE.

Valere, vous voilà : ce langage eft le vôtre :
Oui, le bien vous eft propre ; & le mal eft d'un
autre,

VALERE,

(*A part.*) (*Haut.*)
Oh ! voici les fermons, l'ennui !.... Mais, s'il
vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on eft?
Il convient.....

ARISTE.

Un moment : fi l'amitié fincere
M'autorife à parler au nom de votre mere,
De grace, expliquez-moi ce voyage fecret
Qu'aujourd'hui même, ici, vous avez déja fait.

VALERE.

Vous favez..... ?

ARISTE.

Je le fais.

VALERE.

Ce n'eft point un myftere
Bien merveilleux ; j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, & m'intéreffe fort,
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mere & la fille,

Et nous voir affiégés de toute une famille :
Comme il eft mon ami....

ARISTE.

Lui ?

VALERE.

Mais affurément.

ARISTE.

Vous ofez l'avouer ?

VALERE.

Ah ! très-parfaitement :
C'eft un homme d'efprit, de bonne compagnie,
Et je fuis fon ami de cœur & pour la vie :
Ah ! ne l'eft pas qui veut.

ARISTE.

Et fi l'on vous montroit
Que vous le haïrez ?

VALERE.

On feroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faifoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'efprit, ces trompeufes furfaces,
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir fans fe déshonorer ?

VALERE.

C'eft juger par des bruits de pédants, de commeres.

ARISTE.

Non, par la voix publique : elle ne trompe gueres.
Géronte peut venir, & je n'ai pas le temps
De vous inftruire ici de tous mes fentimens :
Mais il faut fur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi, choififfez fon commerce ou fa haine.
Je fens que je vous laffe, & je m'apperçois bien
A vos diftractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien feul m'occupe ;
Il feroit odieux que vous fuffiez fa dupe.
L'unique grace encor, qu'attend mon amitié,
C'eft que vous n'alliez point paroître fi lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous préfenter,
Rien, je crois, là-deffus ne doit m'inquiéter ;
Vous avez de l'efprit, un heureux caractere,
De l'ufage du monde, & je crois que, pour plaire,
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui ;
Géronte vient ; allons....



SCENE VII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GERONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh, vraiment oui, c'est lui. Bon jour, mon cher enfant.... Viens donc que je t'embrasse.

(*A Ariste.*)

Comme le voilà grand !.... Ma foi, cela nous chasse.

VALERE.

Monsieur, en vérité....

GERONTE.

Parbleu ! je l'ai vu, là,
(Je m'en souviens toujours) pas plus haut que cela :
C'étoit hier, je crois.... Comme passe notre âge:
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.

(*A Ariste.*)

Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon.
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALERE.

Monsieur, c'est trop d'honneur....

GERONTE.

Oh ! non pas, je te prie,

N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déja comme de la maison.
(*A Ariste.*)
A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh! j'ai fait un beau bruit: c'est bien moi qu'on étonne:
La menace est plaisante: ah! je ne crains personne;
Je ne la croyois pas capable de cela:
Mais je commence à voir que tout s'appaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle:
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui;
Je vais renouveller connoissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCENE VIII.

GÉRONTE, VALERE.

GERONTE.

EH bien? es-tu toujours vif, joyeux, amusant?
Tu nous réjouissois.

VALERE.

Oh! j'étois fort plaisant!

GERONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire,
Je t'aime comme un fils, & tu dois.....

VALERE, *à part.*

Comment faire?
Son amitié me touche.

GERONTE, *à part.*

Il paroît bien distrait.
Et bien.....?

VALERE.

Assurément, Monsieur.... j'ai tout sujet
De chérir les bontés....

GERONTE.

Non; ce ton-là m'ennuie:
Je te l'ai déja dit, point de cérémonie.

SCENE IX.

CLÉON, GÉRONTE, VALERE.

CLEON.

Ne suis-je pas de trop?

GERONTE.

Non, non, mon cher Cléon;
Venez & partagez ma satisfaction.

CLEON.

Je ne pouvois trop-tôt renouer connoissance
Avec Monsieur.

VALERE.

J'avois la même impatience.

CLEON, *bas à Valere.*

Comment va?

VALERE, *bas à Cléon.*

Patience.

GERONTE, *à Cléon.*

Il eſt complimenteur;
C'eſt un défaut.

CLEON.

Sans doute; il ne faut que le cœur.

GERONTE.

J'avois grande raiſon de prédire à ta mere
Que tu ſerois bien fait, noblement, ſûr de plaire;
Je m'y connois, je ſais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris & des gens que je croi....

VALERE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles?
Les dernieres, Monſieur, les ſait-on?

GERONTE.

Qui ſont-elles?
Nous eſt-il arrivé quelque choſe d'heureux?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je ſuis toujours ſenſible aux biens de ma patrie:
Eh bien? voyons donc, qu'eſt-ce? Apprends-moi, je te prie....

VALERE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort ;
Mais il avoit Phriné, qu'elle hait à la mort.
Lifidor, à la fin, a quitté Doralife :
Elle eft bien, mais ma foi d'une horrible bêtife :
Déja depuis long-temps cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLEON, *bas à Valere.*

Très-bien ; continuez.

VALERE.

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets fur Lucile & Delphire :
Lucile en eft outrée & ne fe montre plus ;
Mais Delphire a mieux pris fon parti là-deffus ;
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle,
Et fe moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Life a quitté le rouge, & l'on fe dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas,
On prétend qu'il n'eft pas compris dans la réforme,
Et qu'elle eft feulement bégueule pour la forme.

GERONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc-là ?

VALERE.

Quoi ! vous ne faviez point un mot de tout cela?
On n'en dit rien ici ? l'ignorance profonde !
Mais c'eft, en vérité, n'être pas de ce monde ;

Vous n'avez donc, Monsieur, aucune liaison?
Eh, mais! où vivez-vous?

GERONTE.

Parbleu! dans ma maison:
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de fréluquets, d'une troupe de folles;
Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh! que m'importe à moi, si Madame Phriné
Ou Madame Lucile affichent leurs folies?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLEON.

(*A Géronte.*) (*Bas à Valere.*)
Vous avez bien raison..... Courage.

GERONTE.

Cher Valere,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légere,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté:
Mais nous te guérirons de la frivolité.
Ma niece est raisonnable, & ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALERE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, & je vous conterai.....

GERONTE.

Je t'en dispense.

VALERE.

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maiſon ſur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs :
On ne vit qu'à Paris, & l'on végete ailleurs.

CLEON.

(*Bas à Valere.*) (*Bas à Géronte.*)
Ferme!.... Il eſt ſingulier.

GERONTE.

Mais c'eſt de la folie.
Il faut qu'il ait....

VALERE.

La niece eſt-elle encor jolie?

GERONTE.

Comment! encor! Je crois qu'il a perdu l'eſprit :
Elle eſt dans ſon printemps, chaque jour l'embellit.

VALERE.

Elle étoit aſſez bien.

CLEON, *bas à Géronte.*

L'éloge eſt aſſez mince.

VALERE.

Elle avoit de beaux yeux... pour des yeux de Province.

GERONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'eſt très mal débuter?

Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma niece,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALERE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration ?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime... sensément.

GERONTE.

Comment donc ?

VALERE.

Comme on aime...
Sans que la tête tourne... Elle en fera de même :
Je réserve au contrat toute ma liberté,
Nous vivrons bons amis chacun de son côté.

CLEON, *bas à Valere.*

A merveille ! appuyez.

GERONTE.

Ce petit train de vie
Est tout-à-fait touchant, & donne grande envie...

VALERE.

Je veux d'abord...

GERONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLEON, *bas à Valere.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GERONTE.

Or, écoute...

VALERE.

Attendez, il me vient une idée.

(Il se promene au fond du Théatre, regardant de côté & d'autre, sans écouter Géronte.)

GERONTE, *à Cléon.*

Quelle tête ! Oh ! ma foi la noce est retardée :
Je ferois à ma niece un fort joli présent !
Je lui veux un mari sensible, complaisant.
Et, s'il veut l'obtenir (car je sens que je l'aime)
Il faut, sur mes avis, qu'il change son systême.
Mais qu'examine-t-il ?

VALERE.

Pas mal... cette façon...

GERONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison ?
Elle est belle, en bon air, enfin c'est mon ouvrage ;
Il faut bien embellir son petit hermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi ?...

VALERE.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLEON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre ?

VALERE.

Oh ! rien.

GERONTE.

Mais je l'espere.
Sachons ce qui l'occupe : est-ce donc un mystere ?

VALERE.

VALERE.

Non : c'eſt que je prenois quelques dimenſions
Pour des ajuſtemens, des augmentations.

GERONTE.

En voici bien d'un autre ! Eh ! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils ſouvent tes accès de folie ?

VALERE.

Parlons raiſon, mon oncle, oubliez un moment
Que vous avez tout fait, & point d'aveuglement :
Avouez, la maiſon eſt mauſſade, odieuſe,
Je trouve tout ici d'une vieilleſſe affreuſe :
Vous voyez...

GERONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'eſprit, ſi l'on veut, mais pas le ſens commun.

VALERE.

Oui... vous avez raiſon ; il ſeroit inutile
D'ajuſter, d'embellir...

GERONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile ;
Il change de langage.

VALERE.

Ecoutez ; faiſons mieux.
En me donnant Chloé l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maiſon !

GERONTE.

C'eſt-à-dire,

Après ma mort.

VALERE.

Vraiment, c'eſt tout ce qu'on deſire,
Mon cher oncle : or voici mon projet ſur cela :
Un bien qu'on doit avoir eſt comme un bien qu'on a,
La maiſon eſt à nous, on ne peut rien en faire,
Un jour je l'abattrois ; donc il eſt néceſſaire,
Pour jouir tout-à-l'heure & pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtiſſe demain :
J'aurai ſoin...

GERONTE.

De partir ; ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLEON, *bas à Géronte.*

Sa folie eſt certaine.

GERONTE.

Et quant à vos beaux plans & vos dimenſions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maiſons.

VALERE.

Parce que pour nos biens je prends quelques meſures,
Mon cher oncle ſe fâche, & me dit des injures !

GERONTE.

Oui, va, je t'en réponds, ton cher oncle ! Oh ! parbleu,
La peſte emporteroit jûſqu'au dernier neveu,

Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espece.

VALERE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse,
Et Monsieur ne veut rien changer dans sa façon !
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend...

GERONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLEON.

Sans doute.

VALERE, *à Cléon.*

Mais, Monsieur, je ne prétends pas l'être :
Faites ici ma paix ; je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCENE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GERONTE.

A-T-ON vu quelque part un fond d'impertinences
De cette force-là ?

CLEON.

Si, sur les apparences...

GERONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit ?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des *Caillettes*,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et Monsieur celui ci, & Madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis...

CLEON.

Je m'en rapporte au vôtre:
Vous vous y connoissez tout aussi-bien qu'un autre;
Prenez qu'on m'a surpris, & que je n'ai rien dit:
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup: moi qui ne le vois guere
Qu'en passant, j'ignorois le fond du caractere.

GERONTE.

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens:
Avant que de louer, j'examine long-temps;
Avant que de blâmer, même cérémonie:
Aussi connois-je bien mon monde; & je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien;
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes;

Il faut y voir soi-même : &, par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant ? Ce langage m'assomme,
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bonhomme.

CLEON.

Vous avez dit le mot, & la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé :
C'est-là, pour se venger, leur formule ordinaire.
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphere,
Que, de peur d'être absurde, on fronde leur avis,
Et qu'on ne rempe pas comme eux, fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, & qu'on veut les confondre ;
Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout bas :
Et pourquoi ? C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

(*Un Laquais arrive.*)

GERONTE.

Eh bien, qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GERONTE.

Donne.

Cela ſuffit.

(*Le Laquais ſort.*)

Voyons.... Ah! celle-ci m'étonne...
Quelle eſt cette écriture? Oui-dà! J'allois vraiment
Faire une belle affaire! Oh! je crois aiſément
Tout ce qu'on dit de lui, la matiere eſt féconde;
Je vois qu'il eſt encore des amis dans le monde.

CLEON.

Que vous mande-t-on? Qui?

GERONTE.

Je ne ſais pas qui c'eſt:
Quelqu'un ſans ſe nommer, ſans aucun intérêt...
Mais je ne ſais s'il faut vous montrer cette lettre:
On parle mal de vous.

CLEON.

De moi! Daignez permettre....

GERONTE.

C'eſt peu de choſe: mais....

CLEON.

Voyons: je ne veux pas
Que ſur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il ſoit aucun ſoupçon, ni le moindre nuage.

GERONTE.

Ne craignez rien: ſur vous je ne prends nul ombrage:

Vous pensez comme moi sur ce plat fréluquet :
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLEON *lit.*

J'apprends, Monsieur, que vous donnez votre niece à Valere : vous ignorez apparemment que c'est un libertin, dont les affaires sont très-dérangées, & le courage fort suspect. Un ami de sa mere, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait le médiateur de ce mariage, & vous sacrifie. Il m'est revenu aussi que Cléon est fort lié avec Valere ; prenez garde que ses conseils ne vous embarquent dans une affaire qui ne peut que vous faire tort de toute façon.

GERONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

CLEON.

Je dis, & je le pense,
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom ?

(*Il déchire la lettre.*)

GERONTE.

Comment ! vous déchirez !....

CLEON.

Oui.... Qu'en voulez-vous faire ?

GERONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi, qu'on en veut à Valere ?

CLEON.

Mais je n'aſſure rien : dans toute cette affaire
Me voilà ſuſpect moi, puiſqu'on me dit lié...

GERONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLEON.

Le mieux ſera d'agir ſelon votre ſyſtême,
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même :
Je veux croire qu'Ariſte eſt honnête-homme : mais....
Votre écrivain peut-être.... Enfin, ſachant les faits,
Sans humeur, ſans parler de l'avis qu'on vous donne,
Soit calomnie ou non, la lettre eſt toujours bonne.
Quant à vos ſûretés ; rien encor n'eſt ſigné :
Voyez, examinez.....

GERONTE.

Tout eſt examiné :
Je renverrai mon fat, & mon affaire eſt faite ;
Il vient..... propoſez-lui de hâter ſa retraite,
Deux mots : je vous attends.



SCENE XI.

CLÉON, VALERE, *d'un air rêveur.*

CLEON, *fort vite & à demi-voix.*

Vous êtes trop heureux :
Géronte vous déteste ; il s'en va furieux ;
Il m'attend, je ne puis vous parler davantage ;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCENE XII.

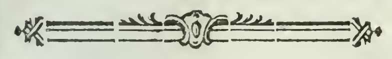
VALERE, *seul.*

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah, qu'un premier amour a d'empire sur nous!
J'allois braver Chloé par mon étourderie :
La braver ! J'aurois fait le malheur de ma vie :
Ses regards ont changé mon ame en un moment ;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement ;
Que j'étois pénétré ! que je la trouve belle !
Que cet air de douceur & noble & naturelle
A bien renouvellé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur !

Ma conduite à mes yeux me pénetre de honte :
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimoit autrefois : j'efpere mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi férieufement amoureux !.... Il n'importe :
Qu'il m'en plaifante ou non, ma tendreffe l'emporte.
Je ne vois que Chloé.... fi j'avois pu prévoir.....
Allons tout réparer : je fuis au défefpoir.

Fin du troifieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

EH quoi ! Mademoiselle, encor cette triſteſſe!
Comptez ſur moi, vous dis-je, allons; point de foibleſſe.

CHLOE'.

Que les hommes ſont faux ! & qu'ils ſavent, hélas !
Trop bien perſuader ce qu'ils ne ſentent pas !
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valere.
Il revient, il me voit, il ſembloit vouloir plaire,
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens,
Ses yeux ſembloient répondre à tous mes ſentimens;
Le croiras-tu, Liſette, & qu'y puis-je comprendre ?
Cet Amant adoré que je croyois ſi tendre,
Oui, Valere, oubliant ma tendreſſe & ſa foi,

Valere me méprise !.... il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très-bien, je le ſais, je vous jure.

CHLOE'.

Je le tiens de mon oncle, & ma peine eſt trop sûre :
Tout eſt rompu, je ſuis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais, tout ceci me paſſe, & n'eſt pas naturel :
Valere vous adore, & fait cette équipée !
Je vois là du Cléon, ou je ſuis bien trompée :
Mais il faut par vous-même entendre votre Amant ;
Je vous ménagerai cet éclairciſſement,
Sans que dans mon projet Floriſe nous dérange :
Ma foi, je lui prépare un tour aſſez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil ſur vous :
Le moment eſt heureux ; tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas ? C'eſt *ma chere Liſette*,
Mon enfant..... On m'écoute, on me trouve parfaite ;
Tantôt on ne pouvoit me ſouffrir : à préſent,
Vu que pour terminer Géronte eſt moins preſſant.
Elle eſt d'une gaité, d'une folie extrême :
Moi, je vais profiter de l'inſtant où l'on m'aime,
Dès qu'à tous ſes propos Cléon aura mis fin :
Il eſt délicieux, incroyable, divin,

Cent

Cent autres petits mots qu'elle redit ſans ceſſe :
Ces noms dureront peu, comptez ſur ma promeſſe.
Géronte le demande, on le dit en fureur,
Mais je compte guérir le frere par la ſœur.

CHLOÉ.

Eh ! que fait Valere.

LISETTE.

Ah ! j'oubliois de vous dire
Qu'il eſt à ſa toilette, & cela doit détruire
Vos ſoupçons mal fondés : car vous concevez bien
Que, s'il va ſe parer, ce ſoin n'eſt pas pour rien.
Ariſte eſt avec lui ; j'en tire bon augure.
Pour Valere & Cléon, quoique je ſois bien ſûre
Qu'ils ſe connoiſſent fort, ils s'évitent tous deux :
Seroit-ce intelligence, ou brouillerie entre eux ?
Je le démêlerai, quoiqu'il ſoit difficile....
Votre mere deſcend ; allez, ſoyez tranquile.

SCENE II.

LISETTE, *ſeule.*

MOI, tout ceci me donne une peine, un tourment !.....
N'importe, ſi mes ſoins tournent heureuſement.
Mais que prétend Ariſte? Et pour quelle aventure

Veut-il que je lui faſſe avoir de l'écriture
De Frontin ? Comment faire ? Et puis d'ailleurs Frontin,
Au plus, ſigne ſon nom, & n'eſt pas écrivain.

SCENE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Liſette ?

LISETTE.

Eh bien, Madame ?

FLORISE.

Es-tu contente ?

LISETTE.

Mais, Madame, pas trop : ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y ſuivre Chloé je deſtine Marton,
Tu reſteras ici : je parlois de Cléon :
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente ?
Ai-je tort de défendre un eſprit qui m'enchante?
J'ai bien vu tout-à-l'heure (& ton goût me plaiſoit)
Que tu t'amuſois fort de tout ce qu'il diſoit :
Conviens qu'il eſt charmant, & laiſſe, je te prie,

Tous les petits difcours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, Madame ? Eh mon Dieu ! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien : vous penfez fenfément;
Et, fi vous perfiftez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah ! tu l'aimeras donc ; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'eftime que lui :
Cléon a tous les tons, tous les efprits enfemble;
Il eft toujours nouveau : tout le refte me femble
D'une mifere affreufe, ennuyeux à mourir,
Et je rougis des gens qu'on me voyoit fouffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raifon : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus fage
Eft de s'y tenir; mais....

FLORISE.

Quoi ?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux favoir...

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien !.... J'ai cru m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque :
Il me parle ſouvent, & ſouvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarraſſé,
Et ſur certains diſcours ſi je l'avois pouſſé...

FLORISE.

Chimere!.... Il faut pourtant éclaircir ce nuage ;
Il eſt vrai que Chloé me donne quelque ombrage.
Et que c'eſt à deſſein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui :
Toi, fais cauſer Cléon, & que je puiſſe apprendre.....

LISETTE.

Je voudrois qu'en ſecret vous vinſſiez nous entendre ;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie !

LISETTE.

Oh ! non.
Il faut s'aider de tout dans un juſte ſoupçon :
Si ce n'eſt pas pour vous, que ce ſoit pour moi-même ;
J'ai l'eſprit défiant ; vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer, comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous ?

LISETTE.

Ah ! rien n'eſt plus facile ;
C'eſt avec moi tantôt que vous verrez ſon ſtyle ;
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera, là :
Vous avez vu ſouvent qu'au moment où l'on va
Se promener enſemble, au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie,
Il reſte à me parler, à me queſtionner :
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaiſir de l'entendre appuyer ou détruire....

FLORISE.

Tout ce que tu voudras ; je ne veux que m'inſtruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi ;
Mais je ne puis penſer qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien ! c'eſt de ma part une galanterie ;
L'éloge des abſens ſe fait ſans flatterie ;
Il faudra que ſur vous, dans tout cet entretien,
Je diſe un peu de mal dont je ne penſe rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le paſſe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh ! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariſte & Valere.*

Encor Monſieur Ariſte avec ſon protégé !

Je voudrois bien tous deux qu'ils priſſent leur
congé :
Mais ils ne ſentent rien, laiſſons-les.

SCENE IV.

ARISTE, VALERE, *paré.*

VALERE.

ON m'évite ;
O Ciel ! je ſuis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, & fiez-vous à moi
Du ſoin de mettre fin au trouble où je vous voi ;
Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien, & c'eſt ſur quoi je
compte :
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchiſe & de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarraſſe.

VALERE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'eſprit.

ARISTE.

De grace,
Le connoiſſez-vous ?

VALERE.

Non ; mais je vois ce qu'il eſt :
D'ailleurs, ne juge-t-on que ceux que l'on connoît ?
La converſation deviendroit fort ſtérile :
J'en ſais aſſez pour voir que c'eſt un imbécile.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air & de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous eſt étrangere ;
Eh ! pourquoi s'oppoſer à ſon bon caractere ?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon : il faut abſolument
Rompre....

VALERE.

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

ARISTE.

Que vous êtes crédule !
On entre dans le monde, on en eſt enivré,
Au plus frivole accueil on ſe croit adoré,
On prend pour des amis de ſimples connoiſſances,
Et que de repentirs ſuivent ces imprudences !
Il faut, pour votre honneur, que vous y renonciez :
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez,
Ce préjugé s'étend ſur votre vie entiere,
Et c'eſt des premiers pas que dépend la carriere.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALERE.

Je vous réponds, Monſieur, qu'il eſt très-eſtimé ;
Il a les ennemis que nous fait le mérite :
D'ailleurs on le conſulte, on l'écoute, on le cite ;
Aux Spectacles ſur-tout il faut voir le crédit
De ſes déciſions, le poids de ce qu'il dit :
Il faut l'entendre après une Piece nouvelle :
Il regne, on l'environne, il prononce ſur elle,
Et ſon autorité, malgré les protecteurs,
Pulvériſe l'ouvrage & les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Eſt-ce bien là l'emploi qu'un bon eſprit doit prendre ?
L'Orateur des foyers & des mauvais propos !
Quels titres ſont les ſiens ? l'inſolence & des mots,
Les applaudiſſemens, le reſpect idolâtre
D'un eſſain d'étourdis, chenilles du Théâtre,
Et qui, venant toujours groſſir le tribunal
Du bavard impoſant qui dit le plus de mal,
Vont ſemer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des talens & les dons du génie.
Cette audace, d'ailleurs, cette préſomption
Qui prétend tout ranger à ſa déciſion,
Eſt d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé ſuſpend l'éloge & la cenſure ;

Il ſait que ſur les arts, les eſprits & les goûts,
Le jugement d'un ſeul n'eſt point la loi de tous,
Qu'attendre eſt pour juger la regle la meilleure,
Et que l'arrêt public eſt le ſeul qui demeure.

VALERE.

Il eſt vrai : mais enfin Cléon eſt reſpecté,
Et je vois les rigueurs toujours de ſon côté.

ARISTE.

De ſi honteux ſuccès ont-ils de quoi vous plaire?
Du rôle de Plaiſant connoiſſez la miſere :
J'ai rencontré ſouvent de ces gens à bons-mots,
De ces hommes charmans qui n'étoient que des ſots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
Et, malgré les Plaiſans, le bien eſt toujours bien.
J'ai vu d'autres méchans d'un grave caractere,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire :
Examinez-les bien, un ton ſentencieux
Cache leur nullité ſous un air dédaigneux;
Cléon ſouvent auſſi prend cet air d'importance;
Il veut être méchant juſques dans ſon ſilence :
Mais qu'il ſe taiſe ou non tous les eſprits bien faits
Sauront le mépriſer juſques dans ſes ſuccès.

VALERE.

Lui refuſeriez-vous l'eſprit? j'ai peine à croire.

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant, je ne vois point de gloire:
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite:
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'ame, & de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse & sans fiel.
On dit l'esprit commun; par son succès bisarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare:
Ami du bien, de l'ordre, & de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumiere:
La réputation des mœurs est la premiere;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur:
Mon estime toujours commence par le cœur;
Sans lui l'esprit n'est rien, &, malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs & des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté?

VALERE.

Je vois tout le contraire, on le recherche, on l'aime;
Je voudrois que chacun me détestât de même:
On se l'arrache au moins: je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois:
Quand il est à Paris, il ne peut y suffire;
Me direz vous qu'on hait un homme qu'on desire?

ARISTE.

Que dans ſes procédés l'homme eſt inconſéquent!
On recherche un eſprit dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et, loin de le proſcrire, on l'encourage encore.
Mais convenez auſſi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens, dont il eſt l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le ſort des abſens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui feroient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire ſon ami?

VALERE.

On le craint, c'eſt beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable!
Pour les eſprits ſenſés eſt-il donc redoutable?
C'eſt ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adreſſe les traits de ſes mauvais propos :
Quel honneur trouvez-vous à pourſuivre, à confondre,
A déſoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la baſſeſſe & l'inhumanité :
Quand ſur l'eſprit d'un autre on a quelque avantage,
N'eſt-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,

De voiler, d'enhardir la foibleſſe d'autrui,
Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui?

VALERE.

Qu'elle ſoit un peu plus, un peu moins vertueuſe,
Vous m'avoûrez du moins que ſa vie eſt heureuſe;
On épuiſe bientôt une ſociété:
On ſait tout votre eſprit: vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf; il faut une autre ſcene
Et d'autres ſpectateurs: il paſſe, il ſe promene
Dans les cercles divers, ſans gêne, ſans lien,
Il a la fleur de tout, n'eſt eſclave de rien...

ARISTE.

Vous le croyez heureux? Quelle ame mépriſable!
Si c'eſt-là ſon bonheur, c'eſt être miſérable,
Etranger au milieu de la ſociété,
Et par tout fugitif, & par-tout rejetté.
Vous connoîtrez bientôt, par votre expérience,
Que le bonheur du cœur eſt dans la confiance:
Un commerce de ſuite avec les mêmes gens,
L'union des plaiſirs, des goûts, des ſentimens,
Une ſociété peu nombreuſe, & qui s'aime,
Où vous penſez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, ſans crainte, & ſans malignité,

Dans

Dans le ſein de la paix & de la ſûreté,
Voilà le ſeul bonheur honorable & paiſible
D'un eſprit raiſonnable & d'un cœur né ſenſible.
Sans amis, ſans repos, ſuſpect & dangereux,
L'homme frivole & vague eſt déja malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'eſt davantage
Un méchant affiché, dont on craint le paſſage ;
Qui, traînant avec lui les rapports les horreurs,
L'eſprit de fauſſeté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, mépriſé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure ſans patrie.
Voilà le vrai proſcrit, & vous le connoiſſez.

VALERE.

Je ne le verrois plus, ſi ce que vous penſez
Alloit m'être prouvé : mais on outre les choſes ;
C'eſt donner à des riens les plus horribles cauſes:
Quant à la probité, nul ne peut l'accuſer ;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'eſt que pour s'amuſer.

ARISTE.

S'amuſer, dites-vous ? Quelle erreur eſt la vôtre !
Quoi ! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque ſociété, diviſer les eſprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes eſtimables,
Faire du mal d'autrui ſes plaiſirs déteſtables,
Ce germe d'infamie & de perverſité

Eſt-il dans la même ame avec la probité ?
Et parmi vos amis vous ſouffrez qu'on le nomme !

VALERE.

Je ne le connois plus, s'il n'eſt point honnête-homme :
Mais il me reſte un doute, avec trop de bonté,
Je crains de me piquer de ſingularité :
Sans condamner l'avis de Cléon ni le vôtre,
J'ai l'eſprit de mon ſiecle, & je ſuis comme un autre.
Tout le monde eſt méchant ; & je ſerois partout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde eſt méchant ? oui ces cœurs haïſſables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, ſans mœurs, eſprits bas & jaloux,
Qui ſe rendent juſtice en ſe mépriſant tous.
En vain ce peuple affreux, ſans frein & ſans ſcrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule :
Pour chaſſer ce nuage & voir avec clarté
Que l'homme n'eſt point fait pour la méchanceté,
Conſultez, écoutez pour juges, pour oracles,

Les hommes rassemblés : voyez à nos Spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est-là qu'on entend le cri de la Nature.

VALERE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils : soyez bon, vous plairez ;
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALERE.

Géronte vient : calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCENE V.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GERONTE.

Le voilà bien paré ! ma foi c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage !

VALERE.

Ceſſez de m'accabler, Monſieur, & par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié ;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie :
Je n'ai qu'une eſpérance, ah ! m'eſt-elle ravie ?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux :
Voulez-vous mon malheur ?

GERONTE.

Elle a d'aſſez beaux yeux...
Pour des yeux de Province.

VALERE.

Ah ! laiſſez-là, de grace ;
Des torts que pour toujours mon repentir efface,
Laiſſez un ſouvenir...

GERONTE.

Vous-même laiſſez-nous,
Monſieur veut me parler. Au reſte, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez, vous n'aurez point ma Niece.

VALERE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivreſſe...

GERONTE.

Oh ! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raiſons.

VALERE.

Quoi donc ?

GERONTE.

Je ne dis rien : mais ſans tant de façons
Laiſſez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE.

Non, Monſieur, j'obéis... A peine je reſpire...
Ariſte, vous ſavez mes vœux & mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur ſort eſt dans vos mains.

SCENE VI.

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal : je ne vois pas quel crime...

GERONTE.

A la bonne heure : il peut obtenir votre eſtime.
Vous avez vos raiſons, apparemment : & moi
J'ai les miennes auſſi, chacun juge pour ſoi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valere
Vous pouviez ignorer le mauvais caractere.

ARISTE.

Ce ton-là m'eſt nouveau : jamais votre amitié
Avec moi juſqu'ici ne l'avoit employé.

GERONTE.

Que diable voulez-vous ? Quelqu'un qui me conſeille

De m'empêtrer ici d'une efpece pareille,
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit Suffifant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs mauvais efprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, & mal de tout le monde ?

ARISTE.

Il eft jeune, il peut être indifcret, vain, léger ;
Mais quand le cœur eft bon, tout peut fe corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique fur cet article il s'obftine au filence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à fon cœur,
Qu'à de mauvais confeils, dont on faura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez juftice :
Valere a trop d'efprit pour ne pas fuir ce vice :
Il peut en avoir eu l'apparence & le ton
Par vanité, par air, par indifcrétion :
Mais de ce caractere il a vu la baffeffe :
Comptez qu'il eft bien né, qu'il penfe avec nobleffe...

GERONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet,
Il lui manquoit ce vice, & le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage,
Ce que je fais de lui...

ARISTE.

Cléon...

GERONTE.

Encor ! J'enrage.

Vous avez la fureur de mal penſer d'autrui :
Qu'a-t-il affaire-là ? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous eſtime & qu'il vous juſtifie.

ARISTE.

Moi ! me juſtifier ! Eh ! de quoi, je vous prie ?

GERONTE.

Enfin...

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais :
Vous ne m'eſtimez plus, ſi des ſoupçons ſecrets....

GERONTE.

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'eſt de mon amitié faire bien peu de cas...
Je ſors... car je dirois ce que je ne veux pas...



SCENE VII.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M'APPRENDREZ-VOUS, Monfieur, quelle odieufe hiftoire
Me brouille avec Géronte, & quelle ame affez noire...

CLEON.

Vous n'êtes pas brouillés; amis de tous les temps,
Vous êtes au-deffus de tous les différends:
Vous verrez fimplement que c'eft quelque nuage:
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a fur le cœur nos perfécutions
Sur un parti qu'en vain vous & moi confeillons.
Moi, j'aime fort Valere, & je vois avec peine
Qu'il fe foit annoncé par donner une fcene:
Mais, foit dit entre nous, peut-on compter fur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit fourdement contre fon mariage:
Il veut, il ne veut plus: fait-il ce qu'il lui faut?
Il eft près de Chloé qu'il refufoit tantôt.

ARISTE.

Tout feroit expliqué, fi l'on ceffoit de nuire,
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire...

CLEON.

Oh bon ! quelle folie ! Etes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux méchans,
Et réalifez-vous cet Etre imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas : foit dit fans intérêt,
Tout le monde eft méchant, & perfonne ne l'eft :
On reçoit, & l'on rend, on eft à-peu-près quitte :
Parlez-vous des propos ? comme il n'eft ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne foit contredit,
Que rien n'eft vrai fur rien, qu'importe ce qu'on dit ?
Tel fera mon héros, & tel fera le vôtre.
L'Aigle d'une maifon n'eft qu'un fot dans une autre :
Je dis ici qu'Erafte eft un mauvais plaifant ;
Eh bien ! on dit ailleurs qu'Erafte eft amufant.
Si vous parlez des faits & des tracafferies,
Je n'y vois dans le fond que des plaifanteries ;
Et fi vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes-gens font de ces fripons-là.

L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui : pour le fuir tous les moyens sont bons :
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons,
Si l'on s'aimoit si fort : l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule ;
Au reste, chacun parle & fait comme il l'entend.
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les ames sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne : en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté.
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudroit être fin,
Ces indiscrétions, ces rapports infideles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles,
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine, & la mort du plaisir ?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caracteres,
L'aisance, la franchise & les plaisirs sinceres ;
On est en garde, on doute enfin si l'on rira :
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a :

De la joie & du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'abſurde talent d'un triſte *perſifflage :*
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air ?
Mais ſans perdre en diſcours un temps qui nous eſt cher,
Venons au fait, Monſieur, connoiſſez ma droiture :
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maiſon ; ſi vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, & qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore ;
Je lui révélerai des choſes qu'il ignore,
Vous ſerez notre juge ; allons, ſecondez-moi,
Et ſoyons tous trois ſûrs de notre bonne-foi.

CLEON.

Une explication ! En faut-il, quand on s'aime ?
Ma foi, laiſſez tomber tout cela de ſoi-même ;
Me mêler là-dedans !... ce n'eſt pas mon avis :
Souvent un tiers ſe brouille avec les deux partis ;
Et je crains... Vous ſortez ? mais vous me faites rire.
De grace, expliquez moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.



SCENE VIII.

LISETTE, ARISTE, CLÉON.

LISETTE.

MESSIEURS, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas à Lisette, en sortant.*

Songe au moins...

LISETTE, *bas à Ariste.*

Silence.

SCENE IX.

CLÉON, LISETTE.

CLEON.

HEUREUSEMENT nous voilà ſans témoins :
Acheve de m'inſtruire, & ne fais aucun doute...

LISETTE.

Laiſſez-moi voir d'abord ſi perſonne n'écoute
Pat haſard à la porte, ou dans ce cabinet :
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon ſecret.

CLEON,

CLEON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi ! L'aventure est parfaite:
Feignons : c'est à Valere assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLEON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse :
Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse;
Sonde encor ses desirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-temps j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours.

CLEON.

Quoi ?

LISETTE.

Ce goût pour Madame.

CLEON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme....
Je te l'ai déja dit ; non, je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne saurois m'y plaire :
Ce n'est pas pour Monsieur, j'aime son caractere,
Il est assez bon Maître, & le même en tout temps,
Bon-homme.....

CLEON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour Madame !. .. Oh ! d'honneur.... Mais je crains ma franchise:
Si vous redeveniez amoureux de Florise....
Car vous l'avez été sûrement, & je croi...

CLEON.

Moi, Lisette, amoureux ? tu te moques de moi.
Je ne me le suis cru qu'une fois dans la vie :
J'eus Araminte un mois ; elle étoit très-jolie,
Mais coquette à l'excès : cela m'ennuyoit fort,
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut pour m'attacher, une ame simple & pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la Nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des desirs ;
Mais, Madame Florise !....

LISETTE.

Elle est insupportable :
Rien n'est bien ; autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à servir :
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir,
Et, pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous ?

CLEON.

Ridicule, odieuse...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant,
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant :

Tant de prétentions, tant de petites graces
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces,
Tout cela, dans le fond, m'ennuie horriblement:
Une femme qui fuit le monde, en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, & se croit Philosophe;
Qui veut être méchante, & n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répéré qu'elle attrape en courant;
Jouant le sentiment: il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythere,
Ou sans cesse essuyer des scenes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit;
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne....

LISETTE.

Au fond, je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLEON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire;
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, *allant vers le cabinet.*

Paix! j'entends là-dedans.... Je crains quelque aventure.

CLEON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit.
Et, si, comme elle, aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus....

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est ma foi partie,
De rage, apparemment, ou bien par modestie.

CLEON.

Eh bien ?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur ; souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance.

CLEON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

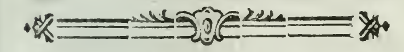
LISETTE.

Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.
(*A part, en sortant.*)
Ma foi, nous le tenons.

CLEON, *seul.*

Pour couronner l'affaire
Achevons de brouiller & de noyer Valere.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Entre donc.... ne crains rien, te dis-je, ils n'y sont pas.
Eh bien, de ta prison tu dois être fort las ?

FRONTIN.

Moi ? Non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chere,
Et que j'aie en tout temps Lisette pour géoliere,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra.
Mais, si mon Maître enfin....

LISETTE.

Supprime ce nom-là,
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valere.
Chloé doit l'épouser, & voilà ton affaire ;
Grace à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marîrons par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce eſt donc racommodée ?

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée,
Je ne ſais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne ſommes pas loin de la concluſion :
En gens congédiés je crois me bien connoître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton Maître ;
Dans l'eſprit de Floriſe il eſt expédié :
Grace aux conſeils d'Ariſte, au pouvoir de Chloé
Valere l'abandonne : ainſi, ſelon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui, par nous tous, dans peu ſaura la vérité ;
Veux-tu lui reſter ſeul ? & que ta probité....

FRONTIN.

Mais le quitter !.... Jamais je n'oſerai lui dire.

LISETTE.

Bon ! Eh bien ! écris-lui.... Tu ne ſais pas écrire
Peut être ?

FRONTIN.

Si, parbleu !

LISETTE.

Tu te vantes ?

FRONTIN.

Moi ? Non.

Tu vas voir.

(*Il écrit.*)

LISETTE.

Je croyois que tu ſignois ton nom

Simplement : mais tant mieux ; mande-lui, sans
myſtere,
Qu'un autre arrangement que tu crois néceſſaire,
Des raiſons de famille enfin t'ont obligé
De lui ſignifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi, ſans compliment, je demande mes gages :
Tiens, tu lui porteras....

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter ſur moi,
Et j'attendois cela pour finir avec toi ;
Valere, c'en eſt fait, te prend à ſon ſervice.
Tu peux, dès ce moment, entrer en exercice ;
Et, pour que ton état ſoit dûment éclairci,
Sans retour, ſans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter, au Château de Valere,
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à ſa mere ;
Cela te ſauvera toute explication
Et le premier moment de l'humeur de Cléon.....
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous ſurprendre,
J'en meurs de peur ; adieu.

LISETTE.

Ne crains rien ; va m'attendre,
Je vais t'expédier.

SCENE II.

LISETTE, *seule.*

J'AI de son écriture ;
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelles raisons Ariste m'a prescrit
Un si profond secret, quand j'aurois cet écrit ?
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas, je ne rends cette piece
Que sous condition, & s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien ;
Car, enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCENE III.

FLORISE ARISTE, LISETTE.

LISETTE, *à part, à Ariste.*

MONSIEUR, pourrois-je vous parler ?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

SCENE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'EST trop vous désoler,
En vérité, Madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colere ou de haine ;
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mere,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point au reste, & vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus ; c'est un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée !

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystere,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne fais comment faire,
Je le crains; c'eft pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprifez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaiffer à feindre?
Vous l'honoreriez trop en paroiffant le craindre;
Ofez l'apprécier: tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos & par les fauffetés,
Vus de près ne font rien: & toute cette efpece
N'a de force fur nous que par notre foibleffe;
Des femmes fans efprit, fans graces, fans pudeur,
Des hommes décriés, fans talens, fans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et fe feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas fu qu'ils avoient exifté!
Non; il faut s'épargner tout égard, toute feinte
Les braver fans foibleffe, & les nommer fans crainte,
Tôt ou tard la vertu, les grâces, les talens
Sont vainqueurs des jaloux, & vengés des méchans.

FLORISE.

Mais fongez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir fur moi, fur Géronte & ma fille,
Les plus affreux difcours....

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il eſt déshonoré, ſes diſcours ne ſont rien.
Il vient de couronner l'hiſtoire de ſa vie;
Je vais mettre le comble à ſon ignominie,
En écrivant par-tout les détails odieux
De la diviſion qu'il ſemoit en ces lieux;
Autant qu'il faut de ſoins, d'égards & de prudence
Pour ne point accuſer l'honneur & l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la ſociété,
Et l'intérêt commun veut qu'on ſe réuniſſe
Pour flétrir un méchant, pour en faire juſtice.
J'inſtruirai l'univers de ſa mauvaiſe foi
Sans me cacher; je veux qu'il ſache que c'eſt moi:
Un rapport clandeſtin n'eſt pas d'un honnête-homme,
Quand j'accuſe quelqu'un, je le dois, & me nomme.

FLORISE.

Non: ſi vous m'en croyez, laiſſez-moi tout le ſoin
De l'éloigner de nous, ſans éclat, ſans témoin.
Quelque peine que j'aie à ſoutenir ſa vue,
Je veux l'entretenir, &, dans cette entrevue,
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il eſt de trop ici: tout autre arrangement

Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frere.
Cléon, plus que jamais, a le don de lui plaire :
Ils ne se quittent plus, & Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satyre,
Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression....
Mais ils viennent, je crois : sortons, je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCENE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GERONTE.

Je ne veux rien entendre,
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
Je n'oublirai jamais cetre obligation ;
Cessez de me parler pour ce petit Valere,
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :
Il refusoit tantôt, il consent maintenant.
Moi, je n'ai qu'un avis, c'est un impertinent.
Ma sœur, sur son chapitre, est, dit-on, revenue:
Autre esprit inégal sans aucune tenue ;

Mais

Mais ils ont beau s'unir, je ne ſuis pas un ſot,
Un fou n'eſt pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en ſuis pas plus triſte.
Que dites-vous auſſi de ce bon-homme Ariſte?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le ſens commun;
Plein de préventions, diſcoureur importun,
Il veut que vous ſoyez l'Auteur d'une ſatyre
Où je ſuis pour ma part; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puiſqu'on vouloit donner des ſoupçons ſur vous-même;
Rien n'y fait : il ſoutient ſon abſurde ſyſtême :
Soit dit confidemment, je crois qu'il eſt jaloux
De tous les ſentimens qui m'attachent à vous.

CLEON.

Qu'il choiſiſſe donc mieux les crimes qu'il me donne;
Car moi, je ſuis ſi loin d'écrire ſur perſonne,
Que, ſans autre ſujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le ſimple ſoupçon qu'il étoit écrivain;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries,
On l'avoit employé pour des tracaſſeries :
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en ſuis défait de peur des accidens.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au myſtere
De l'écrit contre vous : & peut-être Valere,

Qui refusoit d'abord, & qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mere une lettre anonyme.
Au reste... Il ne faut point que cela vous anime
Contre lui : ce soupçon peut n'être pas fondé.

GERONTE.

Oh! vous êtes trop bon. Je suis persuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, & qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore! Oh! laissez-les venir;
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire,
Que je romps tout accord; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCENE VI.

CLÉON, *seul.*

Que je tiens bien mon sot! mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué?

Elle consent, dit-on, à marier Chloé,
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes:
Mais je l'ai subjuguée... Un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront... Ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

SCENE VII.

FLORISE, CLÉON.

CLEON.

Vous venez à propos: j'allois chez vous, Madame...
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame?
Qu'avez-vous? Vos beaux yeux me semblent moins sereins:
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLEON.

Dites-les moi, de grace,
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez...

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLEON.

Comment, belle Florise ? & quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injuſtice,
Quelle étoit mon erreur ! Quand je vous adorois,
Je me croyois aimé...

FLORISE.

Je me l'imaginois ;
Mais je vois à préſent que je me ſuis trompée,
Par d'autres ſentimens mon ame eſt occupée,
Des folles paſſions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raiſon enfin a détrompé mon cœur.

CLEON.

Mais eſt-ce bien à moi que ce diſcours s'adreſſe ?
A moi dont vous ſavez l'eſtime & la tendreſſe,
Qui voulois à jamais tout vous ſacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier ?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute,
Tranquilliſez mon cœur : vous l'éprouvez ſans doute ?

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre temps,
Ou vous amuſeroit par l'air des ſentimens :
Moi, qui ne ſuis point fauſſe...

CLEON, *à genoux, & de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle !
M'annoncer froidement cette affreuſe nouvelle ?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLEON, *se relevant, & éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincere,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis long-temps gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse;
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien! allez, Monsieur: que vos talens sur nous
Epuisent tous les traits qui sont dignes de vous;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre:
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
Ne me voyez jamais.

CLEON.

La dignité s'en mêle?
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle?
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux.
Epargnons à Géronte un éclat scandaleux;

Ne donnons point ici de scene extravagante.
Attendons quelques jours, & vous serez contente.
D'ailleurs il m'aime assez, & je crois mal-aisé...

FLORISE.

Oh ! je veux sur le champ qu'il soit désabusé.

SCENE VIII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE, CHLOÉ, FLORISE, CLÉON.

GERONTE.

Eh bien ? qu'est-ce, ma sœur ? Pourquoi tout ce tapage ?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si Monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLEON.

L'éloge n'est pas fade.

GERONTE.

Oh ! qu'on me laisse en paix,
Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valere ne craint rien : pour moi, je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez...

GERONTE.

Je m'entends ; il fuffit.

ARISTE.

Non, ce n'eft point affez :
Ainfi que l'amitié, la vérité m'engage...

GERONTE.

Et moi, je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces miferes-là, je n'ai plus rien à voir,
Et je fais là-deffus tout ce qu'on peut favoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'impofture ;
De la lettre fur vous connoiffez l'écriture...
C'eft Frontin, le valet de Monfieur que voilà...

GERONTE.

Vraiment oui, c'eft Frontin, je favois tout cela,
Belle nouvelle !

ARISTE.

Eh quoi ! votre raifon balance ?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GERONTE.

Un valet, un coquin !...

VALERE.

Connoiffez mieux les gens ;
Vous accufez Frontin, & moi je le défends.

GERONTE.

Parbleu ! je le crois bien : c'eft votre Secrétaire.

VALERE.

Que dites-vous, Monfieur ? & quel nouveau myftere...

Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLEON.

Il eſt parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALERE.

Vous l'avez renvoyé : moi je l'ai pris : qu'il vienne.

(*A un Laquais.*)

Qu'on appelle Liſette, & qu'elle nous l'amene.

GERONTE.

(*A Valere.*) (*A Cléon.*)

Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous!
Il étoit à Monſieur, même en ſervant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le juſtifie.

CLEON.

Valere, quelle eſt donc cette plaiſanterie?

VALERE.

Je ne plaiſante plus & ne vous connois point.
Dans tous les lieux, au reſte, obſervez bien ce point.
Reſpectez ce qu'ici je reſpecte & que j'aime,
Songez que l'offenſer, c'eſt m'offenſer moi-même.

GERONTE.

Mais vraiment il eſt brave! on me mandoit que non.

SCENE IX.

LISETTE, GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, VALERE, FLORISE, CHLOÉ.

ARISTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu fait de Frontin ? Et par quelle raison...

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non : ce n'est plus un mystere.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valere :
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-temps fâcheux !

CLEON.

Comment ! malgré mon ordre, il étoit en ces lieux ?
Je veux de ce frippon...

LISETTE.

Un peu de patience
Et moins de complimens, Frontin vous en dispense :
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un frippon,

Mais dans le fond, il eſt fort honnête garçon ;
(*Montrant Valere.*)
Il vous quitte d'ailleurs, & Monſieur en ordonne :
Mais comme il ne prétend rien avoir à perſonne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'à Paris
A votre Procureur vous auriez cru remis,
Mais....

FLORISE, *ſe ſaiſiſſant du paquet.*

Donne cet écrit ; j'en ſais tout le myſtere.

CLEON, *très-vivement.*

Mais, Madame, c'eſt vous... Songez...

FLORISE.

Liſez, mon frere.
Vous connoiſſez la main de Monſieur, apprenez
Les dons que ſon bon cœur vous avoit deſtinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GERONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire ! corbleu !... voilà donc de vos œuvres !
Ah ! Monſieur l'honnête-homme, enfin je vous connais.
Remarquez ma maiſon pour n'y rentrer jamais.

CLEON.

C'eſt à l'attachement de Madame Floriſe
Que vous devez l'honneur de toute l'entrepriſe,

Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je croi
Pour prendre ma revanche.

(*Il sort.*)

SCENE X & DERNIERE.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GERONTE, *à Cléon qui sort.*

Oh ! l'on ne vous craint guere...
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractere ;
Mais morbleu ! s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GERONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.
Ma sœur, faisons la paix.... Ma niece auroit Valere,
Si j'étois bien certain...

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
(Je vous l'ai déja dit) un confeil ennemi...

GERONTE.

(*A Valere.*) (*A Arifte.*)
Allons, je te pardonne.... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne foit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, & d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le fuccès de l'efprit des méchans,
Je fens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN.



